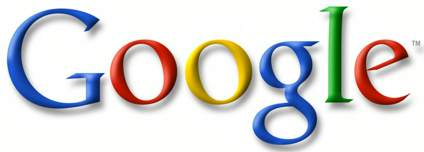


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

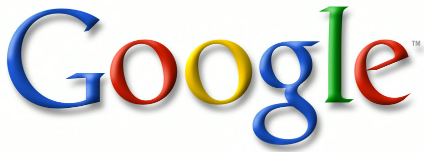
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

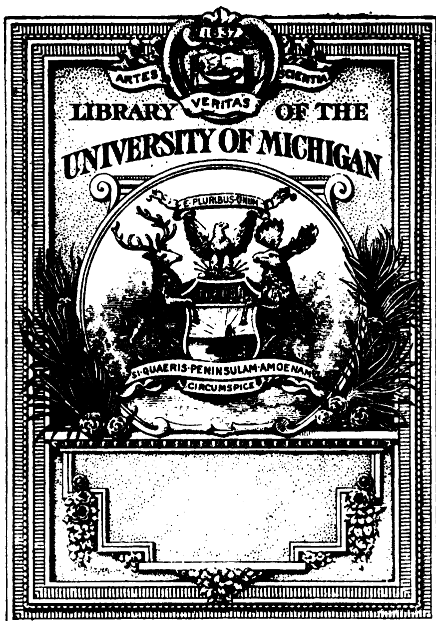
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Made by
JAMES BOLTON,
39 & 40
St George's Place,
KNIGHTSBRIDGE S.W

918
H176
1912



KARIKARI

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

L'ABBÉ CONSTANTIN, 161e édition	1 vol.
CRIQUETTE, 75e édition	1 —
L'INVASION, souvenirs et récits, 19e édition	1 —
MADAME ET MONSIEUR CARDINAL, 55e édition	1 —
UN MARIAGE D'AMOUR, 39e édition	1 —
NOTES ET SOUVENIRS, 14e édition	1 —
LES PETITES CARDINAL, 48e édition	1 —
PRINCESSE, 42e édition	1 —

Format in-8°

L'ABBÉ CONSTANTIN, édition imprimée sur magnifique vélin et illustrée de nombreuses vignettes et aquarelles par Madame MADELEINE LEMAIRE	1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	broch.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3802-3-92.

LUDOVIC HALÉVY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

KARIKARI

UN TOUR DE VALSE

TOM ET BOB — LA PLUS BELLE — NOIRAUD

GUIGNOL — DEUX CYCLONES

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1892

KARIKARI

recat. 011-25529 Lw73

1

149556

Un soir, au printemps de 188***, je traversais les coulisses d'un grand théâtre de drame. Je voulais passer de la scène dans la salle, et je cherchais à gagner la porte de communication. Opération assez délicate, et qui n'était pas sans exiger quelque stratégie.

On jouait une féerie, une immense féerie, trente tableaux, six cents costumes, des transformations, des trucs, des changements à vue, des ballets, des cortèges, des apothéoses, des grappes de femmes suspendues,

les chevaux, des éléphants, et, pour couronner le tout, un dompteur fouaillant, dans une grande cage dorée, une demi-douzaine de pauvres vieux lions aveuglés par des flots de lumière électrique. Les coulisses étaient encombrées de toute une population bruyante et remuante de figurants, de machinistes et de danseuses.

Je dus d'abord contourner respectueusement un paisible chameau ; il se tenait là, doux et résigné, les yeux fixés avec une sorte d'attendrissement sur un petit pompier qui lui grattait tout doucement le bout du nez.

Puis, je me heurtai à un massif et vénérable éléphant, lequel portait un palanquin tout éclatant d'or et d'argent. On était en train de hisser sur le dos de l'éléphant une jeune princesse hindoue ; elle poussait de légers cris d'effroi.

— Prenez garde, disait-elle, prenez garde, ne me laissez pas tomber.

J'allais, je crois, réussir à me glisser entre les jambes de l'éléphant, lorsque je fus violemment refoulé par une troupe d'une vingtaine de bayadères qui sortaient de scène en courant. Elles venaient de danser un pas très animé, et se jetèrent sur moi, essoufflées, haletantes, dans le carillon des petits grelots attachés à leurs coiffures.

Pour esquiver cette avalanche, je dus me blottir dans une sorte de petit réduit obscur; il était déjà habité par un Indien enveloppé d'une sorte de souquenille de calicot jaune, serrée à la taille par une ceinture de soie bleue; sur la tête, une sorte de grand bonnet, jaune comme la robe, en forme de tiare.

J'avais l'honneur d'être connu de cet Indien. Il me fit place avec un empressement marqué et prononça mon nom, tout en m'adressant un beau salut de théâtre, bien arrondi, bien étudié. Puis, relevant la

tête, il me dit sans aucune préparation :

— Triste, n'est-ce pas ? monsieur, profondément triste ! Voilà où il en est, ce grand théâtre, témoin, autrefois, des plus éclatantes luttes littéraires. Le voilà, aujourd'hui, livré aux bêtes ! Des éléphants, des chameaux et des singes ! Une succursale du Jardin d'Acclimatation !

Et il répéta d'une voix caverneuse, d'une voix qui, bien certainement, avait dû s'essayer dans la tragédie :

— Triste ! profondément triste !

Je ne répondis que par un geste vague ; l'heure et le lieu me paraissaient peu favorables à un débat sur les mérites comparés du drame et de la féerie.

Cependant le petit cortège de la jeune princesse hindoue s'était mis en mouvement pour entrer en scène. Un groupe de musiciens tapant sur des tambourins et soufflant dans des chalumeaux criards ; la jeune prin-

cesse perchée sur son éléphant ; un peloton de soldats fermant la marche.

Le passage était libre. Je me préparais à sortir de mon trou, lorsque mon Indien, m'arrêtant d'un geste plein de noblesse :

— Je vois bien, me dit-il, que mon visage n'a pas eu la bonne fortune de laisser la moindre trace dans vos souvenirs... Vous ne me reconnaissez pas ?...

— Mon Dieu ! je dois vous avouer... Votre nom, peut-être...

— Oui, mon nom, sans aucun doute... Lambescasse... Je suis Lambescasse !...

— Ah ! Lambescasse ?

— Léopold Lambescasse !

— Léopold Lambescasse ?...

— Non... rien décidément... Mon nom n'est pas plus heureux que mon visage... Ah ! cela s'explique après tout. Il faut remonter loin, très loin. Mais vous allez vous souvenir. Ne vîntes-vous pas à Toulouse, dans le

courant de la saison théâtrale 1862-1863? Ne passâtes-vous pas une soirée au théâtre du Capitole? N'assistâtes-vous pas à une représentation de la *Tour de Nesle?* Vous vous rappelez, n'est-ce pas?... Et ne descenaîtes-vous pas sur la scène, après l'acte de la prison? Et n'eûtes-vous pas l'indulgence de faire l'aumône de quelques compliments à l'humble comédien de province chargé du rôle de Buridan? Il est devant vos yeux, cet humble comédien... C'était moi, moi, Lambescasse!

Ce déluge de passés définis s'était abattu sur moi, lentement, majestueusement, solennellement. Oui, je me souvenais, et je me préparais à renouveler à M. Lambescasse mes compliments de Toulouse; mais il ne me laissa pas le temps de parler.

— Buridan! je jouais Buridan! Et aujourd'hui je joue, dans cette féerie idiote, le rôle de Karikari, serviteur du rajah de

Mitoupoulo... Et chaque fois que le rajah m'appelle, je dois accourir pour entendre quelques ineptes calembours, et aussi pour... à quoi bon vous le dire? Vous n'avez peut-être pas vu la pièce... Ah! fasse le ciel que vous ne l'ayez pas vue! Toujours est-il que, de sept heures à minuit, je circule, sous cette hideuse robe jaune, parmi tous ces décors somptueux! Oh! les décors! les décors! Chose méprisable! chose haïssable! Le luxe de la mise en scène, c'est l'indigence de l'art! Donnez-moi une grange et mon public! Je le soulèverai dans cette grange! Les plus modestes chenilles donnent l'essor aux papillons les plus radieux.

Décidément, Lambescasse m'intéressait, et je ne songeais plus du tout à gagner ma petite porte de communication; son emphase était délicieuse, et le geste accompagnait toujours la parole de la façon la plus expressive. Ainsi, dans sa dernière et très belle

phrase, Lambescasse, sur le mot *chenille*, s'était légèrement incliné vers le plancher, et il avait imité avec ses doigts la marche tortueuse et rampante de la chenille. Puis il s'était redressé, sur le mot *papillon*, et de ses deux mains, avec une sorte d'envolement de ses dix doigts, il avait lancé son papillon vers le ciel ; et, du regard, il l'avait suivi se perdant là-haut, dans les frises, dans les nuages. A tel point que le petit pompier, inquiet, avait cessé de gratter le nez de son chameau, et s'était mis à regarder en l'air, croyant que quelque chose brûlait dans le cintre.

A ce moment, nouvelle petite bousculade dans les coulisses. Un peloton de jeunes guerrières, armées de javelots et coiffées de turbans, vint se ranger en bataille devant nous. Nous dûmes, Karikari et moi, rentrer au plus profond de notre trou. L'arrivée de ces amazones changea brusque-

ment le cours des idées de Lambescasse.

— Des femmes ! me dit-il, encore des femmes ! partout des femmes ! Les femmes !... voilà ce qui m'a perdu, ce qui m'a tué ! Trop aimant, trop aimé, toute ma vie est dans ces deux mots ! Trop aimant ! Trop aimé !

Ah ! pour le coup, je résolus de faire parler Lambescasse. Il avait dit ces mots *trop aimant ! trop aimé !* avec un tel accent, une telle mélancolie ! Il devait avoir des choses exquises à me raconter, et, pour le mettre en train, je lui dis :

— Alors, ce sont les femmes ?... c'est l'amour ?...

— Oui, monsieur, les femmes et l'amour, Au Conservatoire d'abord... C'était en 1842. J'avais vingt ans... Oh ! mes vingt ans ! Quand je songe que j'ai eu vingt ans ! J'avais largement mérité le premier prix ; on ne m'en accorda qu'un second. Je n'avais qu'à

attendre... le premier ne pouvait m'échapper, l'année suivante... Et alors, c'était le Théâtre-Français, le sociétariat, la fortune, la gloire! Mais une de mes jeunes camarades quittait le Conservatoire, pour s'en aller jouer à Marseille. Elle m'aimait, se lamentait, parlait de mourir. Je n'ai jamais su voir pleurer une femme! Je me laissai engager à Marseille. Je devins rapidement l'idole de ces populations ardentes et généreuses... Je savais leur communiquer la flamme qui était en moi... Je passai là trois années, volant de succès en succès... tous les triomphes que l'on peut rêver... longues ovations sur la scène... et aussi, d'autres victoires d'un caractère intime. J'étais la coqueluche des Marseillaises plus encore que des Marseillais... Madame Dorval, la grande Dorval, vint, vers la fin de l'automne de 1845, donner à Marseille quelques représentations de *Marie-Jeanne*. J'eus l'honneur de lui

donner la réplique... Elle fut tout à fait frappée de la sobriété passionnée de mon jeu... C'est l'expression même dont elle se servit... Spontanément. — Ah ! le noble cœur !... il n'y a plus de ces femmes-là aujourd'hui ! — donc, spontanément, elle écrivit à son ami Bocage, qui venait de remplacer Lireux à l'Odéon ; elle lui écrivit cette simple lettre : *Il y a un grand artiste à Marseille ; on le nomme Lambescasse...* Huit jours après, je recevais une lettre de Bocage. Il m'offrait un engagement. J'eus le tort de l'accepter.

— Paris, cependant, devait vous tenter ?

— Assurément ; mais il ne pouvait y avoir place pour deux Bocage, dans le même théâtre, et j'étais un second Bocage. J'avais le même feu, la même chaleur, avec plus d'élégance et de distinction...

Cependant, un vieux régisseur était arrivé, avec une bonne petite figure rougeaude tout

enveloppée de cheveux blancs, un peu voûté, un peu cassé, un peu tremblotant sur ses jambes, mais encore tout bouillant pour son métier... un de ces grognards de théâtre, dont l'espèce s'en va disparaissant. Militairement, à la Bonaparte, avec des airs bourrus qui n'effrayaient personne, le brave homme avait passé la revue de *ses* amazones, les avait bien correctement rangées, en file, deux par deux, puis il avait attendu, les mains écartées, l'oreille tendue, guettant la réplique, et tout d'un coup, il leur avait dit:

— Allons, mes enfants, c'est à vous... et au pas.. Une... deux... une... deux... une... deux... au pas... mademoiselle Léontine... au pas... Et vous aussi, mademoiselle Virginie... Une... deux... C'est bien... C'est bien...

Et lui-même, le vieux régisseur, pendant que les jeunes guerrières se mettaient en marche, lui-même marquait le pas sur

place, en fredonnant la petite marche jouée par l'orchestre. Dès qu'il vit sa petite colonne bien engagée sur la scène, il se tourna de notre côté, et, plongeant ses regards dans notre petit réduit :

— Je ne m'occupe pas de vous, Lambescasse, pour votre entrée.

— Mais non, mais non... Laissez-moi...

— C'est qu'il y a un changement... On a fait une coupure... vous savez...

— Oui, je sais... je sais...

— Très bien alors, très bien...

Et, dès que le vieux régisseur fut parti, en trottinant et en se frottant les mains, Lambescasse, reprenant son récit :

— Oui, j'étais un second Bocage... Je débutai en novembre 1845, et je marquai tout aussitôt dans le classique... Mais c'était une création que j'attendais !... On me distribua un rôle dans le *Diogène* de M. Félix Pyat, un rôle de peu d'importance. Il n'avait

qu'une scène. Je l'acceptai cependant. J'avais vu, du premier coup, ce que l'on pouvait faire de cette scène, et, d'ailleurs, je n'ai jamais été de ces artistes qui soupèsent les rôles et les estiment au poids... C'était, au troisième acte, une scène d'une trentaine de répliques, énergiques et brèves, entre Bocage et moi... On joua la pièce, le 6 janvier 1846, c'est une des dates de ma vie, — et ce soir-là, pendant cinq minutes, je me trouvai face à face avec Bocage, et je le dominai, et je l'écrasai !... oui... je fus le vainqueur dans cette courte lutte !... Bocage parla... on applaudit... Mais quand j'eus parlé, moi, ce fut du délire ! De longues acclamations s'élevèrent... On ne pouvait s'y tromper... Elles s'adressaient à moi... Je regardai Bocage... Il pâlissait sous son fard... A la fin de l'acte, on rappela les artistes, tous les artistes. Je reparus avec mes camarades... Et, tout à coup, on entendit ce cri, un cri de femme !

— *Bravo, Lambescasse, bravo !*... Je regardai Bocage, il était livide. Ce fut la fin de ma carrière... On ne me donna plus que de misérables rôles de remplissage... On me ravala à l'emploi honteux des utilités... Dix-huit mois se passèrent ainsi... Ma jeunesse et ma flamme se consumaient en cette cruelle inaction. Oui, certes, j'avais des dédommagements. Un ange, une ingénue, un être adorable, tout de charme et d'expansion !... Elle était la maîtresse d'un général russe qui vivait à Paris depuis plusieurs années. Ce général fut rappelé brusquement par le czar, au mois de juillet 1847... Il fit engager celle qu'il aimait au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg, et il fit aussi engager celui qui était aimé de celle qu'il aimait. C'est ainsi que je pris, au mois de novembre 1847, le chemin de la capitale de toutes les Russies... Ah ! que de triomphes m'attendaient là ! Ah ! ces femmes de feu dans ce climat de glace ! Ah ! ah ! ah !

Et Lambescasse appuya ces trois « Ah ! ah ! ah ! » de trois gestes, qui, chaque fois, par étapes régulières, faisaient monter ses bras vers le ciel. Ce geste contenait toutes les passions, toutes les voluptés. Mais voici que, brusquement, les bras de Lambescasse s'abaissèrent... L'enthousiasme s'éteignit sur sa pauvre vieille figure craquelée, et fit place à l'expression d'un douloureux accablement.

— Pardon, me dit-il, ça va être à moi... vous voyez... Il commence à m'appeler, là-bas, il m'appelle ! il m'appelle !

Au milieu de la scène, par une échappée entre deux portants, je voyais se démener une sorte de poussah, vêtu de satin vert coiffé d'un turban enrichi de pierreries... C'était le rajah de Mitoupoulo qui criait de toutes ses forces :

— Karikari ! Karikari ! où est-il cet animal de Karikari ?

Et, pendant ce temps, dans la coulisse, Lambescasse préparait son entrée... Il devait arriver en retard, en courant, tout essoufflé... Alors il commençait à haleter, pour se couper la respiration ; puis il se contorsionnait la figure, afin de se donner d'affreux tics dans la bouche, dans les yeux, par tout le visage, il laissa le rajah répéter une dizaine de fois :

— Où est-il ce Karikari ? Il ne viendra donc pas, ce Karikari ! Karikari ! Karikari !

Enfin, Lambescasse entra, tirant la jambe et grimaçant horriblement... Il alla se courber jusqu'à terre devant le rajah.

— Ah ! ah ! te voilà enfin, misérable !

— Oui, grande lumière des Indes.

— Eh bien ! écoute-moi et réponds-moi.

— Je vous écoute, soleil du grand empire arrosé par le Gange.

— Et ne fais plus de grimaces. Je t'ordonne de ne plus faire de grimaces...

Les grimaces de Karikari devenaient de

plus en plus violentes. On riait dans la salle.

— Allons ! réponds-moi maintenant.... Sais-tu bien, Karikari, ce qui fait le désespoir des teinturiers ?

— Des teinturiers, grand prince?

— Oui, des teinturiers... Cherche, Karikari, cherche.

Karikari cherchait, cherchait, et ne trouvait pas.

— C'est la lune, Karikari, c'est la lune... Sais-tu pourquoi? Cherche, Karikari, cherche.

Karikari continuait à chercher et à ne pas trouver.

— Eh bien ! s'écriait triomphalement le rajah, c'est parce que les teinturiers ne peuvent l'atteindre, la lune... l'atteindre... la teindre... Tu ne comprends pas... Il n'y a rien de plus bête que ce Karikari. Sauve-toi, misérable, sauve-toi !

Un coup de pied, un formidable coup de pied du rajah de Mitoupoulo, lança dans ma

direction l'infortuné Karikari ; il vint tomber devant moi et me dit :

— Vous avez vu ! vous avez entendu ! Voilà ce qu'ils me font jouer, à moi, Lambescasse, à moi qui ai dominé Bocage dans la soirée du 6 janvier 1846 ! Voilà les rôles qu'ils me donnent !

— Ils ont tort, lui dis-je doucement... Mais parlez-moi de votre séjour en Russie.

— Ah ! oui... la Russie... Mon Dieu, je débutai modestement, je dois le dire. Il y avait là de grands, de très grands comédiens, et c'était un honneur qui me suffisait de leur donner la réplique, même en des rôles secondaires. On me faisait jouer généralement — et je m'y résignais — dans les levers de rideau... J'étais heureux. J'avais beau avoir sucé avec le lait des sentiments démocratiques, mon Dieu, je l'avoue — on a ses faiblesses ! — il ne me déplaisait pas d'être, dans ce théâtre de cour, tout de

fashion et d'aristocratie, un des comédiens ordinaires de Sa Majesté l'Autocrate, le czar Nicolas. Et puis, il se produisit un événement extraordinaire, qui appela sur moi l'attention de tout Saint-Pétersbourg. Je jouais, je vous l'ai dit, presque tous les soirs, dans les levers de rideau, et nous commencions généralement devant des salles peu garnies. Quelques spectateurs aux galeries et à l'orchestre, mais les loges vides, toutes, à l'exception d'une seule. Dès que je jouais dans un lever de rideau, une loge n'était jamais vide, c'était celle de la princesse... Vous me permettrez de ne pas dire son nom. C'était une des plus grandes dames parmi celles qui habitent au bord de la Néva, de sang presque impérial, d'une richesse folle, menant le plus grand train... Le prince, son mari, était alors au Caucase. Il se battait contre Schamyl... On a joué, vous devez vous en souvenir, un

drame de ce nom à la Porte-Saint-Martin.

— Oui, oui, je me souviens... sous la direction Fournier.

— C'est cela même, en 1854 ou 1855. Je créai la pièce à Marseille. J'y fus acclamé! Donc, le prince combattait pour son pays contre les intrépides montagnards du Caucase, et, pendant ce temps, la princesse arrivait, tous les soirs, la première, au théâtre... Elle s'asseyait sur le devant de sa loge... Pour arriver ainsi au commencement du spectacle, elle faisait dîner au galop sa demoiselle de compagnie, une grande blonde, sèche, pincée, montée en graine, et son chevalier d'honneur, un vieux gentilhomme à tête blanche, tout constellé de décorations... J'entrais en scène, et je la voyais là, muette, attentive, suspendue à mes lèvres, toute concentrée sur moi, froissant et déchiquetant d'une main fiévreuse un gros bouquet d'admirables roses jaunes; c'étaient toujours des

roses jaunes; le vieux gentilhomme apportait ce bouquet, et le déposait respectueusement, avec un profond salut, devant la princesse, sur le rebord de velours rouge de la loge. Ma pauvre jeune camarade de l'Odéon, Emma... on la nommait Emma... était toujours tout à moi, de tout cœur, dans les instants que lui laissait son général; mais elle se sentait dépérir d'inquiétude et de jalousie. J'avais beau la rassurer, lui adresser de douces et tendres paroles : « Non, non, me répondait-elle, une princesse! Tu ne pourras pas résister... et tu me tromperas!... Et j'en mourrai! Entends-tu, j'en mourrai! » Les choses en étaient là, lorsqu'un soir, je venais de jouer, pour la dixième fois peut-être, en lever de rideau, le *Diplomate*, de Scribe, et la princesse n'en avait pas manqué une représentation... donc, ce soir-là, j'avais remarqué que la princesse était plus enfiévrée que jamais.... Elle avait litté-

ralement mis en pièces son bouquet de roses jaunes. Elle le mordait, le mâchait, le dévorait. Le rideau venait de tomber; on m'applaudissait encore! Je vois venir à moi, sur le théâtre, le vieux chevalier d'honneur, avec un sourire sur les lèvres, mais un sourire contraint et forcé. Emma était près de moi. Le vieux gentilhomme indiqua, par un geste, que c'était à moi, à moi seul, qu'il désirait parler. Emma dut s'écarter. Oh! il avait l'air effroyablement gêné, le vieux gentilhomme! et voici ce qu'il me dit : la princesse désirait me prendre comme lecteur; j'irais, tous les jours, pendant deux heures, lire à la princesse les journaux et les romans français; je fixerais moi-même la quotité de mes émoluments; et la princesse m'attendait, le lendemain, à quatre heures, en son palais. Tout serait réglé, le choix des jours, des heures... Et là-dessus, le vieux gentilhomme me salua et se retira. Emma de

se précipiter sur moi, anxieuse : « Que t'a-t-il dit? — Rien... rien... des compliments. — Tu me le jures! — Je te le jure! » On peut, vous le savez, se parjurer en pareil cas. C'est même le devoir d'un galant homme.

— Assurément...

— Le lendemain, à l'heure dite, je franchissais le seuil de ce palais... Un luxe fou! monsieur, un luxe fou! des fleurs, partout des fleurs! Je m'avançais dans l'embaumement des roses. Et, en montant un magnifique escalier, avec un superbe laquais, un géant tout galonné d'or, marchant à mes côtés, je me récitais à moi-même, machinalement, — le métier, vous savez, — des phrases de *la Tour de Nesle* qui me revenaient à la mémoire, par bouffées, par lambeaux. *Oui, ce sont de grandes dames, de très grandes dames... A peine sommes-nous entrés dans cet endroit éblouissant, parfumé et chaud*

à enivrer... Oui, ce sont de grandes dames, de très grandes dames!... Elles se sont abandonnées à tout ce que l'amour et l'ivresse ont d'emportement et d'oubli... Elles ont oublié toute retenue, toute pudeur, oublié la terre, oublié le ciel!... Ah! ce sont de grandes dames, de très grandes dames! J'arrivai au haut de l'escalier. Le chevalier d'honneur était là... Ah! cela ne pouvait pas ne pas être dur pour cet ancien soldat, car il devait avoir été soldat... Il me fit traverser une suite de salons splendides, et j'entrai enfin, j'entrai dans le boudoir de la princesse. L'odeur des roses redoubla. C'était comme un déchaînement de parfums. Une demi-nuit... les stores baissés... et, vaguement, dans cette obscure clarté, j'aperçus la princesse; elle était étendue, à contre-jour, sur une ottomane.

Et là, par un geste admirable, Lambescasse étendit tout de son long *cette grande*

dame, cette très grande dame, sur son *ottomane,* en esquissant, par de molles ondulations de ses mains, les sinuosités et les vallonnements de la princesse. Puis il continua :

— D'un signe de tête vraiment royal, elle congédia le vieux gentilhomme, et je restai seul, seul avec elle et avec un méchant petit roquet, qui, droit sur ses pattes, au milieu d'une grande peau d'ours blanc, grognait en me regardant. Il avait un air d'insolence, de mépris. « Qu'est-ce que tu viens faire ici, semblait-il me dire, tu n'es pas de notre monde, va-t'en ! va-t'en ! » Et pendant que, toujours grondant, la vilaine bête allait se blottir sous un meuble, la princesse, d'un geste où la grâce se mêlait à la dignité, m'invita à m'approcher. Je fis quelques pas. Et le geste m'appelait encore. Je fis encore quelques pas. Elle était très troublée. J'entendais distinctement les battements précipités de son cœur. J'étais moi-même très

ému, moi qui, d'ordinaire, dans la vie comme au théâtre, reste toujours parfaitement maître de moi. Il y eut un moment de silence. Elle me regardait... Je la regardais...

— Je vous demande pardon, monsieur Lambescasse, mais vous ne m'avez pas dit, je sais bien que ce n'est qu'un détail, mais vous ne m'avez pas dit l'âge de la princesse. Était-elle jeune?

— Jeune... mon Dieu!... jeune... non, pas absolument... Mais des restes admirables, des lignes souveraines... et ce luxe, ces fleurs, ces parfums!... et princesse, enfin, princesse! on est toujours jeune avec cela! Il y eut donc un moment de silence, puis, la princesse, avec effort: « Voulez-vous, monsieur Lambescasse, avoir la bonté d'aller prendre ce livre, là-bas, sur cette petite table, près de la fenêtre: ce sont les poésies de M. Alfred de Musset; vous aurez la bonté

de me lire quelques vers. » Je me dirigeai vers la fenêtre pour prendre le livre, et, pendant que je le cherchais, j'aperçus, à travers le store, sur la place, immobile, les yeux fixés sur les fenêtres du palais, Emma, ma tendre Emma, dans l'attitude du désespoir... et la neige tombait sur elle, une lourde neige, épaisse, implacable, qui la couvrait de ses larges flocons. — Eh bien! me dit la princesse, c'est ce livre relié en rouge. — Oui, Altesse! — Allons, venez, et asseyez-vous là, sur cette chaise. — Oui, Altesse! — Et commencez à la page marquée. » C'était la *Nuit de Mai*. Je commençai:

Poëte, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir, les vents vont s'embraser...

Je jetai un regard vers la fenêtre... La neige redoublait de violence... Un lourd manteau blanc s'étalait sur les épaules d'Emma toujours immobile... Une statue de

marbre... Je continuai d'une voix mal assurée :

Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

Mais là je m'arrêtai. Je n'avais plus de voix... Emma! Je ne voyais plus cette princesse qui était là, m'écoutant avidement, de toutes les forces de son être; je ne voyais qu'Emma, la chère créature!... Et, tout d'un coup, me levant, je m'écriai : « Ah! pardonnez-moi, Altesse, mais je ne puis rester... Je viens de voir là, par la fenêtre, une femme qui m'adore, qui m'attend, et qui pleure!... Et il neige, il neige affreusement sur elle!... Pardonnez... Altesse... Pardonnez!... » Et je me suis enfui, en faisant une sortie admirable!... un peu, d'ailleurs, ma sortie, de la *Closerie des Genêts*. Vous savez, nous autres comédiens, nous avons dans les bras, dans les jambes, dans tout le corps,

des mouvements qui nous reviennent comme mécaniquement... Elle fut cependant gênée, cette sortie par ce misérable roquet, qui s'était mis à aboyer furieusement et me sautait aux jambes. Je passai comme une flèche devant le vieux gentihomme éperdu, comme une flèche devant les grands laquais galonnés, et j'allai tomber dans les bras de mon Emma, et nous nous tînmes, là, longtemps, sous la neige, étroitement embrassés, en larmes tous les deux... Et je voyais la princesse qui, pâle de fureur, nous regardait par un coin de rideau soulevé.

Mon Lambescasse restait devant moi, très ému, ayant l'air de tenir son Emma dans ses bras, lorsque le vieux régisseur bondit sur nous comme un jeune lion. Je n'avais pas remarqué que, depuis quelque temps, l'obscurité s'était faite autour de nous... Un orage venait d'éclater... et le vieux régisseur, en tombant sur nous, s'écria :

— Pardon, un instant seulement, c'est pour le tonnerre... Je suis en retard pour le tonnerre...

Et il se mit à agiter avec fureur une large et mince plaque de tôle suspendue au-dessus de nos têtes. Nous étions dans la case du tonnerre. Je n'y avais pas fait attention... Lambescasse s'éloigna de quelques pas en se bouchant les oreilles avec horreur. Je restai seul avec le régisseur; c'était un vieil ami à moi. Depuis trente ans, que de fois je l'avais vu à son poste, dans ce même théâtre, actif, infatigable, secouant ses choristes, bousculant ses figurants, tirant des coups de pistolet et allumant des feux de bengale, réglant et cadençant la marche des cortèges, faisant la pluie, la foudre, les bruits de voiture et les cris d'animaux, se démenant, courant, criant, mais toujours souriant, même dans ses plus grands accès de colère. Et cet excellent homme m'adressa le petit discours sui-

vant, constamment interrompu par des coups de tonnerre :

— Ah ! mon cher monsieur, ce pauvre Lambescasse... *(L'orage gronde sourdement au loin.)* Je suis sûr qu'il vous racontait son histoire, son histoire avec sa princesse russe, le bouquet de roses jaunes, son Emma sous la neige... *(Coup de tonnerre assez fort... l'orage se rapproche.)* Pauvre garçon !... C'est qu'il n'y a pas à dire, il croit que c'est arrivé. *(Coup de tonnerre formidable... l'orage est dans son plein.)* Ces vieux comédiens, qui ont joué de grands rôles autrefois, et qui maintenant... ils ont tous la tête un peu.. *(Coup de tonnerre plus faible... l'orage s'éloigne... et le régisseur crie au gazier : « Rendez du feu à la rampe ! » Puis il continue...)* C'est un brave homme, celui-là, vous savez... et puis il y a du vrai dans son histoire de la princesse russe, et quant à l'affaire de Toulouse... Il ne vous l'a pas racontée... Non? Eh bien !

dans cette histoire-là, tout est vrai... Lambescasse a eu, d'ailleurs, de grands, de très grands succès dans le Midi. Il était adoré à Toulouse... *(Grondement de tonnerre très léger, très lointain... c'est la fin de l'orage.)* Là... c'est fait. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé... Belle recette ce soir, nous faisons nos six mille... Eh bien ! mademoiselle Caroline, est-ce qu'on se tient comme ça dans un théâtre ?

Il partit, toujours en courant, pour aller tirer les oreilles — pas bien fort — à une jeune Indienne d'une douzaine d'années qui venait de se laisser embrasser par un jeune Indien de son âge.

Lambescasse se rapprocha de moi. Il s'était bien aperçu que j'écoutais avec complaisance le récit de ses aventures, et il le reprit, imperturbablement, au point exact où il l'avait laissé, mais en répétant la dernière phrase, en *enchaînant*, comme on dit au théâtre.

— Oui, la princesse, pâle de fureur, nous regardait par un coin de rideau soulevé... La Russie était placée sous la main de fer de Nicolas, et nous, les comédiens de Sa Majesté, nous étions gouvernés despotiquement par un certain général, lequel comptait, pour mon malheur, parmi les familiers de la princesse. Il m'avait, jusque-là, montré quelque bienveillance; mais je n'eus pas, à partir de ce jour, de plus cruel ennemi. Mon nom disparut de l'affiche; tous mes rôles me furent retirés; ordre formel avait été donné de ne plus me laisser paraître sur la scène... même en lever de rideau... On me devait mes appointements, on me les payait, voilà tout. Je connus cette cruelle humiliation d'avoir à toucher, sans le pouvoir gagner, l'argent du czar. Je n'avais qu'à demander la résiliation de mon engagement; elle m'aurait été accordée; je ne le fis pas, par amour pour Emma; je ne voulais pas

l'abandonner. Mais la séparation, bientôt, fut inévitable. Emma dut suivre son général, qui venait d'être nommé gouverneur d'une province éloignée de la Russie. Que de larmes ! que de larmes ! J'obtins facilement ma liberté. Je revins à Paris, et, dès mon arrivée, je m'en allai tout droit rue de Richelieu, à la Comédie-Française. Je m'adressai à ces messieurs du comité. Ils étaient les maîtres de la maison de Molière, car, depuis la glorieuse révolution de Février, le théâtre était, en quelque sorte, en république. Je tins à ces messieurs le langage le plus loyal, le plus sincère. Je leur dis : Consultez ma chère camarade de Saint-Pétersbourg, l'excellente madame Allan, voici ce qu'elle vous répondra : « Lambes» casse... c'est un nouveau Bressant. » Parole imprudente ! Je regrettai immédiatement de l'avoir prononcée, car je vis aussitôt de l'inquiétude sur le visage de ceux de ces

messieurs dont je menaçais les emplois... Ils ne voulurent pas de moi ! J'avais laissé à Marseille d'impérissables souvenirs... Dès que le bruit se répandit dans la ville que j'avais rompu mon engagement avec Pétersbourg, ce fut le même cri chez tous les abonnés du théâtre : « Qu'on nous rende Lambescasse ! » Je leur fus rendu. De Marseille, j'allai à Toulouse, puis à Bordeaux, à Nîmes, à Montpellier... Toutes ces villes me sollicitaient, m'imploraient ; on ne voulait que moi dans le Midi, et, pendant toute la durée de l'Empire, j'y ai tenu haut et ferme le drapeau du drame et de la comédie, en face de l'invasion, de la hideuse invasion de l'opérette et de la féerie. Mais Toulouse était ma ville préférée. Nulle part je n'étais mieux compris, mieux aimé, mieux admiré. Les Toulousains ont le goût si sûr et si fin ! J'étais toujours heureux de leur revenir. C'est là que je fis, en 1867, l'action à la fois

la plus sage et la plus folle de ma vie. Sage, car j'épousai l'ange qui, depuis près de vingt ans, porte si dignement le nom de madame Lambescasse ; mais folle, en même temps, car un artiste ne doit jamais se marier, fût-ce avec un ange. Il doit rester libre. Voilà comment se fit ce mariage. Depuis quelques jours, je m'abstenais de paraître au théâtre; je croyais devoir protester, par mon absence, contre la pièce qui figurait sur l'affiche, et qui, d'ailleurs, faisait salle comble. C'était une féerie, avec grand luxe de décors et de costumes. Toulouse n'avait jamais rien vu de pareil. Et, dans cette féerie, une danseuse venue de Paris, une étoile, avait enlevé tous les suffrages. Blanche Rose était son nom. Un soir, cependant, ayant absolument besoin de parler au régisseur, je me hasardai dans les coulisses, et je n'y avais pas fait dix pas, que je me heurtais à une créature véritablement divine ! Blanche Rose, oui, elle mé-

ritait de porter ce nom !... une Willis, une fée, aérienne, ailée, immatérielle... Gizelle, monsieur, Gizelle elle-même ! Je la regardai ! Elle me regarda ! Ce fut le coup de foudre de Roméo et Juliette. Quinze jours après, Blanche Rose était ma femme... Elle l'est encore... et la voici.

Le vieux régisseur revenait, entouré d'une nouvelle petite troupe de danseuses ; en costumes classiques, celles-là, décolletées, et la jupe de tarlatane bouffante sur le maillot rose. De ces danseuses, la plus disgracieuse et la moins jeune, c'était une grosse et lourde blonde, qui, en passant devant Lambescasse, lui jeta un très tendre sourire.

— Dans le corps de ballet ! continua Lambescasse, ils l'ont noyée dans le corps de ballet ! Elle qui devrait être, ici comme à Toulouse, la première, sans partage. Non, je ne me fais pas d'illusions, ce n'est plus, je le sais, la sylphide de 1867, mais ce

qu'elle a perdu en sveltesse et en légèreté, elle l'a retrouvé en vigueur et en précision. Regardez-la, monsieur, regardez-la ! On la voit d'ici... Elle danse. Quel parcours ! Quelle élévation ! Pauvre chérie ! Je lui ai dû, peut-être, la soirée la plus émouvante, la plus mémorable de ma vie. C'était en 1869, deux ans après notre mariage, à la fin de la saison théâtrale. Le jour de ma représentation à bénéfice approchait. J'avais remarqué, l'année précédente, que lorsque madame Lambescasse allait placer les loges, seule, chez les personnes considérables de la ville, elle les plaçait beaucoup plus facilement que lorsque nous faisions ces visites ensemble. Un jour, donc, vers deux heures, elle part. Je la vois encore, délicieuse, — dans une petite robe de toile rose — elle part et revient, une heure après, pâle, émue, tremblante. Elle sortait de chez un des plus hauts fonctionnaires de Toulouse...

et il avait tenté!... oui, monsieur, il avait tenté!... elle avait eu toutes les peines du monde à s'arracher de ses bras. Voilà ce que c'était que les hauts fonctionnaires de l'Empire! Ah! le misérable! m'écriai-je. Elle veut me retenir. Mais je pars, je cours, j'arrive. L'indignation m'avait donné des ailes. Je rencontre, dans l'antichambre de ce drôle, un huissier avec une chaîne d'argent autour du cou. Un colosse! Je le renverse d'une chiquenaude! Je suis d'une force herculéenne, et cette force herculéenne était décuplée par la colère... Je pénètre dans le cabinet du haut fonctionnaire. Il était là, dans un fauteuil, lisant un journal. Il se lève. J'étais sur le seuil de la porte, je me disais: Que vais-je faire? Et, tout d'un coup, j'aperçois à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur. Ah! mon hésitation cessa. Je me jetai sur lui, et, tout d'abord, je lui arrachai son ruban de la

Légion d'honneur. C'était mon mouvement de l'*Honneur de la Maison*, à la fin du second acte ; je jouais Paul de Chennevières et j'enlevais au comte de Maubreuil — il venait d'insulter ma mère ! — une croix qu'il n'était plus digne de porter. Puis, saisissant le haut fonctionnaire par la main gauche, je le maintins comme dans un étau de fer, et je me mis à le souffleter, lentement, régulièrement, avec une rage froide et concentrée. Je suis, je vous l'ai dit, toujours maître de moi, même dans la fureur... C'était encore mon mouvement de l'*Honneur de la Maison*. Il n'y avait qu'un soufflet dans le drame, et il était accompagné de ce mot : *Misérable !* Mais, le soir de la première, je lançai le soufflet et le mot avec une telle énergie, que la salle éclata en longues acclamations. Alors je reçommençai... mêmes acclamations... et j'allai ainsi jusqu'à neuf soufflets... et ma voix, chaque fois, faisait sonner plus

fort le mot : *Misérable !* Le haut fonctionnaire eut, lui aussi, les neuf soufflets ! Après quoi, l'huissier et trois ou quatre garçons de bureau se précipitèrent sur moi. Je dus succomber sous le nombre. On m'arrête, on m'entraîne, on me met entre les mains de deux sergents de ville, et l'on me fait traverser ainsi la ville devant toute la population consternée... Il fallut bien me relâcher une heure après. Je devais jouer, le soir même, le rôle de Frédérick-Lemaître dans le *Paillasse* de Dennery, et tout était loué ! — J'avais donné à ce rôle un caractère absolument nouveau. — Le bruit de ma délivrance s'était répandu dans Toulouse, grâce au guichetier, un excellent homme, qui était fanatique de mon talent. Et, quand je fis mon apparition, le soir, dans mon costume de toile bariolée, devant une salle plus que bondée, — il y eut, un moment, des craquements inquiétants dans le plancher

des secondes galeries, — le public tout entier s'était levé, d'un seul élan, avec enthousiasme. Des applaudissements frénétiques éclatèrent. Cette ovation dura, montre en main, de cinq à six minutes. Moi, pendant ce temps, je pleurais !

A ce moment, j'aperçus le rajah de Mitoupoulo qui s'agitait comme un possédé au milieu de la scène, et qui, tout en jetant de notre côté des regards de détresse, s'écriait :

— Karikari ! Karikari ! Il ne viendra donc pas, cet animal de Karikari ! Karikari ! Karikari !

Lambescasse, cette fois, avait sérieusement manqué son entrée. Le vieux régisseur accourut, éperdu, tout haletant, le visage en feu, et poussa Lambescasse en scène, par les épaules. Ce fut une nouvelle averse de calembours sur l'infortuné Karikari, et un nouveau coup de pied, mais qui le pro-

jeta, cette fois, dans l'autre coulisse, si bien que je n'ai jamais su comment l'ancien Buridan de Toulouse en avait été réduit à cette lamentable condition de serviteur du rajah de Mitoupoulo.

UN TOUR DE VALSE

— Ma tante, ma chère tante, ne croyez pas un mot de ce qu'il va vous dire. Il se prépare à mentir, à mentir effrontément... Si je ne l'avais pas interrompu dès le début de son discours, il allait vous raconter qu'il était résolu à m'épouser, depuis sa plus tendre et depuis ma plus tendre enfance.

— Mais oui! s'écria Gontran.

— Mais non, répliqua Marceline... Il allait vous raconter qu'il était un bon petit cousin, ayant toujours aimé sa petite cou-

sine, et que notre mariage a été un délicieux roman de tendresse et d'innocence.

— Mais oui, mais oui, répéta Gontran.

— Mais non, mais non. La vérité, tante Louise, la vraie vérité, en deux mots la voici : Jamais, jamais il ne m'aurait épousée, si, le 17 mai 1890, au club, entre neuf et onze heures, il n'avait pas perdu trente-quatre mille points au bésigue, et si toutes les loges n'avaient pas été louées, ce même soir, au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Et comme Gontran se mettait à rire :

— Oh! tu peux rire tant qu'il te plaira... Tu sais bien que, sans cela, — à quoi tient la destinée! — je serais aujourd'hui mariée et duchesse, c'est vrai, mais duchesse de Courtalin et non duchesse de Lannilis... Mon Dieu! cela vaudrait mieux peut-être... En tout cas je veux raconter à tante Louise l'histoire authentique de notre mariage.

— Raconte, si cela t'amuse, dit Gontran.

— Oui, monsieur, cela m'amuse. Vous allez tout savoir, tante Louise, tout, absolument tout... Soyez, je vous en prie, juge de notre querelle.

Cela se passait huit jours après que Marceline de Morlange, à la Madeleine, devant l'autel, disparaissant sous une montagne de roses, avait répondu : *oui*, juste avec ce qu'il fallait de trouble et d'émotion — ni trop ni trop peu, la mesure bien exacte — quand on lui avait demandé si elle consentait à prendre pour époux son cousin Jean-Léopold-Mathurin-Robert Gontran, duc de Lannilis.

Ce mariage avait été le grand mariage de la saison. On s'était littéralement écrasé sur les marches et contre les grilles de l'église pour voir la mariée descendre ce redoutable escalier de la Madeleine. C'est là une très solennelle épreuve. Le tout n'est

pas d'être belle; encore faut-il savoir être belle. Il y a un art d'être jolie et qui demande certaines préparations, certaines études. Dans le monde, comme au théâtre, on réussit rarement du premier coup. Madame de Lannilis eut la bonne fortune de débuter avec un succès décisif; elle fut tout aussitôt, très naturellement et très hardiment à son aise dans sa beauté. Elle n'eut, pour triompher, qu'à se montrer. Le prince de Nérins n'eut pas, à cet égard, une minute d'hésitation. C'est lui, comme chacun sait, qui, avec l'assentiment universel, s'est institué le dispensateur des brevets de grande élégance parisienne; or, pendant que la nouvelle duchesse, sous le feu de mille regards, derrière les hallebardes sonnantes, faisait, avec une tranquille assurance, ses premiers pas de jeune femme, Nérins émerveillé s'abandonnait, sous la colonnade de la Madeleine, à de véritables transports

d'enthousiasme; il allait de groupe en groupe, répétant :

— Elle est aérienne... il n'y a pas d'autre expression... aérienne. Elle ne marche pas, elle plane! Elle pourrait, si la fantaisie lui en venait, d'un petit coup de talon, s'élever légèrement dans les airs, par-dessus la tête de ces deux grands gaillards à pertuisanes, traverser toute la place de la Concorde et aller se percher, là-bas, sur le fronton de la Chambre des députés. Regardez-la bien... Voilà la vraie beauté, la beauté radieuse, la beauté flamboyante! C'est une déesse, une jeune déessse! Elle ira loin, messieurs, aussi loin que possible!

La jeune déesse, pour le moment, ne s'en alla pas plus loin que Lannilis, en plein Poitou, chez son mari, chez elle, dans un château qui avait déjà vu bien des duchesses de Lannilis, mais jamais de plus charmante, et jamais, il faut bien le dire, jamais de

plus résolument amoureuse. Cette petite duchesse de dix-neuf ans était folle de ce petit duc de vingt-cinq ans qui l'emportait, pour lui seul, jalousement, en pleine retraite, en plein silence, en pleine solitude.

Ils étaient arrivés, le jeudi 24 juin, vers deux heures du matin, par une nuit exquise, sous un ciel criblé d'étoiles... Et ils furent, tout d'un coup, stupéfaits de recevoir de leur tante Louise un petit billet daté du 1er juillet :

« Huit jours de tête-à-tête acharné, leur disait-elle, c'est bien, mais c'est assez. Croyez-en l'expérience d'une pauvre vieille provinciale qui serait charmée d'embrasser son petit neveu et sa petite nièce. Ne mangez pas tout votre amour en herbe... Gardez-en un peu pour plus tard. »

Jeudi 1er juillet! Huit jours! Ils étaient à Lannilis depuis huit jours! C'était impossible! Ils tâchèrent de mettre un peu d'ordre

dans leurs souvenirs. Qu'avaient-ils fait le vendredi, et le samedi, et le dimanche...? Mais tout s'embrouillait et se confondait dans leur esprit, les jours et les nuits, les nuits et les jours. Ce qu'ils avaient fait, c'était toujours, toujours la même chose, et cette même chose n'avait cependant été jamais, jamais la même chose.

Ils s'étaient aimés, aimés, aimés... et, tout entiers à cette très sage occupation, ils avaient complètement oublié que, tout près de Lannilis, dans un vieil hôtel de Châtellerault il y avait une chère vieille tante Louise, qui attendait leur première visite de noces, visite qui lui était bien due, car elle y avait tous les droits du monde, par ses quatre-vingts ans, par sa bonté, et par un merveilleux collier de perles offert à Marceline.

Il fallut donc se résigner, sortir du rêve, rentrer dans la réalité... et ce fut pendant

cette visite que, devant la vieille tante, fort amusée de la querelle, cette grande discussion avait brusquement éclaté entre les jeunes mariés.

Tante Louise accepta l'arbitrage, et, prenant la direction des débats, fit asseoir les plaideurs devant elle, sur deux fauteuils, à distance respectueuse. Marceline, avant d'être assise, s'était emparée déjà de la parole.

— Tout le monde était d'accord sur ce point — vous le savez, tante Louise, maman a dû bien souvent vous le dire dans ses lettres — tout le monde était d'accord sur ce point, qu'il n'y avait, en somme, pour moi, que deux partis sortables : M. le duc de Lannilis, ici présent, et M. le duc de Courtalin. J'avais, moi, la faiblesse de le préférer, lui, lui qui est là... Pourquoi ? Je ne saurais trop le dire... Par habitude d'enfance, sans doute. Nous avions joué ensemble, quand nous n'étions pas plus hauts

que ça, au petit mari et à la petite femme. J'étais, moi, restée fidèle à ces innocentes amours, tandis que lui...

— Tandis que moi...

— Cela viendra tout à l'heure, monsieur, et vous ne perdrez rien pour attendre. Toujours est-il qu'il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour préférer... l'autre, qui était de plus grande fortune et de plus grande noblesse.

— Oh! quant à cela... l'argent, soit, mais la naissance...

— C'est indiscutable! Vous êtes tous deux ducs par brevet.

— Nous de 1663.

— Et les Courtalin...

— De 1666 seulement!

— D'accord.

— Eh bien!

— Oh! attendez. Je suis ferrée sur la question... Maman l'a étudiée de près, quand

tout annonçait, il y a trois mois, que je serais duchesse de Courtalin. Elle est allée, un matin, aux archives, maman, avec un vieil ami à elle, un grand historien, qui est de l'Institut. Vous de 1663, les Courtalin de 1666, c'est parfaitement exact, mais Louis XIV, en 1672, par un acte formel, a donné la préséance aux Courtalin, et vous n'avez pas, j'imagine, la pensée de contester ce que Louis XIV a cru devoir faire. Dites, tante Louise, le peut-il ?

— Évidemment, non.

— Cependant Saint-Simon...

— Oh ! laissons Saint-Simon... la passion et l'inexactitude mêmes... Je sais qu'il est pour vous, mais cela ne compte pas... Je veux bien, pour vous être agréable, reconnaître que vous êtes de meilleure mine et de plus haute tournure que M. de Courtalin...

— Mais...

— Oh ! mon cher. Je commence à vous connaître. Vous mourez d'envie que je vous le dise... Eh bien oui... vous êtes assez joli homme... mais ce n'est là qu'un bien périssable avantage, et vous avez trop le sentiment des convenances pour vouloir le mettre en parallèle avec une ordonnance de Louis XIV. Et cependant, je vous aimais, moi, je vous aimais fidèlement, tendrement, follement, stupidement... Oui, stupidement, car lorsque j'avais débuté dans le monde, l'année précédente, en avril 1889, au bal chez madame de Fresnes, lorsque, j'avais laissé voir pour la première fois mes petites épaules encore maigrelettes — je venais d'avoir dix-sept ans — j'avais remarqué que les jeunes gens en quête de mariage — ils sont tous, dans notre monde, cotés, notés, étiquetés, — s'écartaient de moi avec une déférence étrangement respectueuse. Je paraissais n'avoir aucune importance, aucun intérêt, malgré

mon nom, ma dot et mes yeux. C'est que je m'étais brûlée moi-même. J'avais si ridiculement affiché ma passion pour vous que je ne m'appartenais plus. J'étais considérée comme une chose à vous. Dès que j'avais mis cette première robe longue qui donne immédiatement le droit de penser au mariage et de parler d'amour, j'avais répété à toutes mes petites amies que je n'aimais et n'aimerais jamais et n'épouserais jamais que vous... Vous ou le couvent!... Oui! j'en étais là!... Mes petites amies l'avaient répété à leurs frères et à leurs cousins qui vous l'avaient répété — c'était bien ce que je voulais — mais cela me mettait hors concours... Osez dire, monsieur, que tout cela n'est pas vrai, rigoureusement vrai!

— Je ne dis rien...

— Parce que vous êtes terrassé, écrasé par l'évidence... Vous ne dites rien maintenant... mais que disiez-vous l'année der-

nière? L'année dernière! Quand je songe que nous pourrions être mariés depuis l'année dernière! Une année, toute une année perdue! et qui a été si longue, et qui aurait été si courte! Enfin!... Il était là, à ce bal chez les de Fresnes. Il daigna me faire l'honneur de danser trois fois avec moi, je rentrai à la maison ivre, absolument ivre de joie... Mais il ne dura pas longtemps, ce grand bonheur, car voici ce que Gontran, le lendemain, racontait à son ami Robert d'Aigremont qui le disait à sa sœur Gabrielle qui me le redisait : « Il voyait bien qu'on voulait lui faire épouser sa cousine Marceline. Je m'étais, la veille, littéralement jetée dans ses bras; il avait dû, par pure bonté d'âme, montrer quelque pitié pour cet amour de petite pensionnaire; il s'était résigné à me faire danser... Mais c'était fini, bien fini... On ne l'y reprendrait plus. Il se garerait soigneusement à l'avenir des bals de

petites filles... C'étaient là des fêtes trop périlleuses... Le mariage ne le tentait aucunement... Il n'en avait pas encore assez de la vie de garçon... D'ailleurs, il ne connaissait rien de plus ridicule que ces mariages entre cousin et cousine... Le vrai plaisir du mariage, disait-il, ça doit être de mettre dans sa vie quelque chose de nouveau, d'inattendu, et de tutoyer, tout d'un coup, le mardi matin, une personne qu'on ne tutoyait pas le lundi soir... Mais une personne qu'on tutoie déjà, où serait le plaisir?... » Il a fait un mouvement, tante Louise, avez-vous vu?

— J'ai vu...

— C'est qu'il reconnaît la phrase.

— C'est vrai... Je m'en souviens...

— Ah! tu n'as pas seulement dit cette phrase-là... Tu as dit toutes les autres... Mais ce n'est rien encore, tante Louise... Savez-vous quelle était, contre un mariage

avec moi, sa principale objection ? Savez-vous ce qu'il avait dit à Robert ? Qu'il m'avait vue décolletée, la veille, pour la première fois, et que j'étais trop maigre ! Trop maigre !! Ah ! ce fut là pour moi le coup le plus cruel ! Car c'était vrai, j'étais maigre... Le soir, après que Gabrielle m'eut redit cette affreuse chose, le soir, en me déshabillant, je regardai mes pauvres petites épaules, avec leurs pauvres petites salières, et j'eus un horrible accès de douleur... Une crise de larmes qui n'en finissait pas... Un torrent, un véritable torrent !... Et voilà maman qui arrive... J'étais seule, dévêtue, devant ma glace, en pleurs, les cheveux épars, étudiant mes épaules, constatant leur misère... La vraie image du désespoir !... Maman me prend dans ses bras : « Mon ange, mon pauvre ange, qu'y a-t-il ? » Je ne répondais que par des sanglots. « Mon enfant, je veux tout savoir. » Elle était au comble de l'in-

quiétude, maman. Moi, je ne pouvais pas parler... les larmes m'étranglaient, me coupaient la voix. « Mon trésor, tu veux me faire mourir ! » Alors, pour rassurer maman, je réussis à dire, au milieu de mes sanglots : « C'est que je suis trop maigre, maman ! Gontran, hier soir, m'a trouvée trop maigre ! » Là-dessus, maman est prise d'un fou rire... Mais comme elle fut bonne, ce soir-là, après son fou rire... Elle m'expliqua qu'elle était, à dix-sept ans, bien plus maigre que moi, et elle me promit, de la manière la plus solennelle, que j'engraisserais... Elle disait vrai, maman, j'ai engraissé... Voulez-vous avoir la bonté, monsieur, de déclarer à notre tante que les salières ont absolument disparu, et que vous ne sauriez avoir contre moi, à cet égard, aucun grief légitime...

— Je le déclare très volontiers, mais tu me permettras d'ajouter...

— Je ne te permettrai rien du tout. Je suis lancée... Laisse-moi parler... Mais tu auras bientôt l'occasion de t'expliquer. J'ai l'intention de te faire subir un petit interrogatoire.

— J'attends alors...

— Oui, c'est cela... Donc je faisais, au printemps dernier, ma première campagne de jeune fille... Je ne sais pas, tante Louise, comment les choses se passaient de votre temps, mais je sais qu'aujourd'hui, dans notre monde, la condition des jeunes filles est d'une extrême rigueur. On nous tient closes, sévèrement closes jusqu'à dix-huit ans... Car maman a été excellente en consentant à me produire quand je n'avais que dix-sept ans — mais, maman, c'est la bonté même, et puis, pas pour deux liards de coquetterie, ça lui était absolument égal d'avouer qu'elle avait une grande fille bonne à marier... Toutes les mères n'en sont pas là... Et j'en sais qui se plaisent, pour gagner

une année, à retarder l'exhibition publique et officielle de leurs pauvres enfants. En même temps qu'on fait courir à Longchamps et à Chantilly les grandes pouliches de l'année, on tire de leurs boxes les grandes héritières de l'année mûres pour le mariage, et dans une série de bals blancs spécialement consacrés à cet usage, entre le dimanche de Pâques et le grand prix de cent mille francs, on leur fait prendre de petits galops d'essai sous l'œil des amateurs et des connaisseurs. Il faut opérer rapidement et trouver preneur avant le grand prix, car ensuite, tout est fini; on les remballe, les jeunes filles, on les rend à leurs gouvernantes, à leurs maîtres de danse et à leurs professeurs de littérature. La campagne est finie. En voilà pour une année! On ne les verra plus, les pauvres petites, qu'après le carême... Maman me conduisit donc, l'année dernière, dans une douzaine de grandes fêtes

qui furent pour moi mornes et languissantes... Il n'était pas là ! Il ne voulait pas se marier ! Il le criait à tout venant, insolemment, cyniquement. Et il ne se marierait jamais, jamais, jamais ! Il me le disait à moi-même.

— Par ordre de ta mère...

— Oui, cela est vrai. J'ai su depuis que c'était à la prière de maman qu'il parlait ainsi... Elle espérait que cela m'empêcherait de m'entêter dans la toquade que j'avais pour lui.

— Toquade !... s'écria tante Louise.

— Pardonnez, tante Louise, c'est un mot d'aujourd'hui.

— Et qui veut dire ?

— Qui veut dire : une sorte de petit amour inexplicable, absurde, extravagant, qui vient sans qu'il soit possible de savoir pourquoi... Enfin, tante Louise, absolument l'amour que j'ai pour lui.

— Bien obligé... Mais tu ne dis pas tout... Tu ne dis pas que ta mère était pour le mariage Courtalin...

— Oui, certes... et elle avait bien raison, maman... M. de Courtalin a mille qualités sérieuses que vous n'avez pas... que vous n'aurez jamais. Et puis il avait un grand mérite aux yeux de maman, M. de Courtalin ; il ne me trouvait pas trop maigre, lui, et il me demandait en mariage ! Un jour, vers quatre heures — c'était le 2 juin de l'année dernière — maman entre dans ma chambre avec un visage que je ne lui connaissais pas... « Mon enfant, me dit-elle, mon enfant ! » Elle n'eut pas besoin d'achever, j'avais compris... M. de Courtalin avait tourné, l'avant-veille, toute la soirée autour de moi, chez la princesse de Véran, et sa mère, le lendemain, était venue déclarer à maman que son fils ne connaissait rien de plus délicieux que mon visage... Je répondis

que je ne connaissais rien de moins délicieux que le visage de M. de Courtalin. J'ajoutai que je n'avais, d'ailleurs, nul empressement pour le mariage. Maman essaya de me faire entendre raison. J'allais laisser échapper une occasion admirable. Le duc de Courtalin était le point de mire de toutes les ambitions maternelles... Grand nom, grande situation, grande fortune ! Je regretterais cruellement, un jour, d'avoir montré pareil dédain pour de tels avantages, et cætera, et cætera. Et moi, à toutes ces choses si justes, si sensées, je ne trouvais qu'un mot à opposer... son nom à lui : Gontran !... Gontran !... Gontran ! ou le couvent !... et le plus rigoureux de tous, le Carmel... dans la bure, sur la dure !... Oh ! tante Louise, de grâce, regardez-le, il écoute tout cela avec un petit air d'insoutenable fatuité.

— Tu m'as défendu de parler.

— C'est vrai... Ne parle pas, mais tu n'as

pas volé une petite leçon de modestie et d'humilité. Tu crois peut-être, Dieu me pardonne ! que c'est à cause de ton mérite que je t'ai choisi, voulu. Tu serais loin de compte, mon pauvre ami ! C'est, tout au contraire, à cause de ton absence de mérite... M. de Courtalin, à la bonne heure, voilà un homme de mérite ! J'avais, du matin au soir, les oreilles rebattues du mérite de M. de Courtalin, et c'est pour cela que je l'avais pris en haine... Ce que je redoutais par-dessus tout, c'était cette espèce de mari qui s'appelle un homme supérieur. Et maman s'y prenait bien mal pour me gagner à son candidat, quand elle me disait : « C'est un homme très instruit, très sérieux, très laborieux, très distingué ; il a eu une jeunesse admirable, il a été le modèle des fils ; il sera le modèle des maris... » Cela me faisait frissonner d'entendre maman parler ainsi... Je ne connais rien de plus affreux que ces gens qui ont toujours, tou-

jours raison, qui font preuve en toute circonstance d'un imperturbable bon sens, qui nous écrasent de leur supériorité. Avec Gontran je suis tranquille, bien tranquille... Ce n'est pas lui qui m'écrasera de sa supériorité. Je ne sais pas grand'chose, tante Louise, mais mon ignorance, à côté de la sienne, c'est de l'érudition. Il a eu un mal à passer son baccalauréat ! Il a été recalé trois fois.

— Recalé ! s'écria tante Louise.

— Ça veut dire refusé... C'est un mot qu'il m'a appris... Tous les vilains mots que je te dirai, tante Louise, c'est lui qui me les a appris.

— Par exemple !

— Oui, tous... Je le vois encore arriver un jour à la maison et je l'entends me dire : « Encore recalé ! » C'était la troisième fois !... Alors il est allé passer son examen, en province, dans une petite faculté, à Douai ; c'était plus facile, et il a enfin été reçu.

M. de Courtalin, lui, n'a jamais été recalé; il est tout, tout ce que l'on peut être à son âge : bachelier, avocat, docteur en droit... Et grave... et correct... et sévère dans son langage, dans sa tenue... Toujours en redingote noire, à deux rangs de boutons, toujours tous boutonnés... Bref, un homme d'autrefois... Et quel avenir devant lui ! Déjà membre de son Conseil général et très écouté, très éloquent... Il sera député dans trois ans, et ensuite, quand nous aurons un gouvernement que les gens de notre monde pourront reconnaître, ministre, ambassadeur, que sais-je? Les plus hauts emplois l'attendent et toutes ses ambitions seront légitimes lorsqu'il lui sera permis de mettre au service de la monarchie des talents d'un ordre absolument supérieur... C'est une phrase de maman... Tandis que toi, mon pauvre Gontran, tu ne seras jamais rien autre chose qu'un très drôle et très gentil petit bonhomme que je

mènerai à ma fantaisie par le petit bout de son petit nez.

— Oh ! oh !

— Tu verras ça... Tu le vois, d'ailleurs, depuis huit jours.

— Les huit premiers jours ne comptent pas.

— Cela continuera, sois-en bien sûr... Je t'aime, d'ailleurs, je t'aime, et sais-tu pourquoi ? C'est parce que tu n'es pas d'autrefois, toi, tu es d'aujourd'hui, tu es moderne, bien moderne... Regardez-le, tante Louise... Est-il assez gentil, assez réussi, assez moderne enfin, je le répète, dans son petit costume gris perle... Il s'occupe passionnément de sa toilette. Il délibère, pendant des heures et des heures, avec son tailleur... Ce qui m'enchante, car j'ai l'intention, moi, de délibérer pendant des heures et des heures, avec ma couturière... Et il paiera les notes sans broncher, car il sera charmé de me voir très élé-

gante et très admirée... Oh ! nous ferons à nous deux le petit ménage le plus brillant et le plus tapageur. Il est moderne, je serai moderne, nous serons modernes ! Après trois, quatre ou cinq semaines — nous ne savons pas encore au juste — consacrés à l'amour pur, nous nous envolerons vers les pays où l'on s'amuse... Et alors on parlera de nous, tante Louise, on parlera de nous... Et maintenant... où en étais-je de mon récit ? Par exemple, je ne sais plus du tout.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ah ! m'y voici... Madame de Courtalin était venue demander ma main pour son respectable fils, et quand maman m'avait parlé de cela, je m'étais écriée : « Plutôt le couvent ! » Je ne sais pas trop ce que maman répondit à madame de Courtalin ; toujours est-il qu'on me laissa tranquille... pour le moment. On court le Grand Prix, et ensuite

dispersion générale. Nous allons passer un mois à Aix-les-Bains pour les douleurs de papa. Puis quinze jours ici, chez vous, tante Louise... et là, vous vous en souvenez, vous avez reçu les confessions de mon pauvre cœur déchiré. Ah ! je dois le dire, il n'y a que vous de jeune dans la famille, il n'y avait que vous qui ne me montriez pas grise mine quand je parlais de mon amour pour ce malfaiteur!... Maman cependant vous avait fait la leçon... et vous vantiez les avantages de la combinaison Courtalin, mais, sans conviction, tante Louise, sans conviction. Je sentais bien que vous étiez, au fond, avec moi contre maman. Et cela s'expliquait si bien... Maman ne pouvait pas me comprendre, tandis que vous !... On croit que nous ne savons rien, nous autres petites filles, et nous savons tout... Je savais que maman avait fait un mariage de convenance, un mariage de raison qui avait, d'ailleurs,

admirablement tourné... et vous, tante Louise, vous avez fait un mariage d'amour... vous avez dû batailler pour avoir le mari que vous vouliez, et vous l'avez eu, et vous avez résolument conquis votre bonheur. Oui, je savais tout cela; j'osais même faire allusion à ces choses d'autrefois, et ces souvenirs du passé mettaient à la fois un sourire sur vos lèvres et des larmes dans vos yeux. Et encore aujourd'hui, tante Louise, le voilà, le sourire, et les voilà, les larmes!

Câlinement, Marceline, s'interrompant de son discours, se jeta au cou de sa tante Louise et l'embrassa de tout son cœur... Elle effaça les larmes avec ses baisers. Il ne resta plus que le sourire... Oui, tante Louise se rappelait qu'elle avait eu bien de la peine à se faire donner pour mari certain bel officier de la garde royale, qui était là, assistant à cette scène, dans un vieux cadre dédoré, debout, casque en tête, s'appuyant dans une

attitude martiale sur la garde de son grand sabre de cavalerie.

Lui aussi avait été moderne, ce vainqueur du Trocadéro, quand il entrait à Madrid, en 1822, dans l'état-major du duc d'Angoulême. Et elle aussi la vieille tante Louise était moderne et très moderne, le jour où, à une fenêtre du palais des Tuileries, pendant une parade militaire, elle avait murmuré cette phrase à l'oreille de sa mère : « Maman, voilà celui que j'aime ! »

— Ah ! que nous sommes lâches ! s'écria Marceline, changeant de ton brusquement, oui, que nous sommes lâches de les aimer ainsi, ces affreux hommes qui savent si peu nous aimer. Je dis cela pour lui, Gontran... Que faisait-il, pendant que je vous disais mes tristesses, tante Louise ? Le tour du monde, bien tranquillement. Mais qu'il parle maintenant, qu'il parle... Aussi bien, je n'en peux plus... De ma vie je n'ai prononcé un

aussi long discours... Dites, monsieur, pourquoi faisiez-vous le tour du monde?

— Parce que ta mère, un matin, la veille du départ pour Aix-les-Bains, avait eu avec moi une longue, très longue conversation.

— Et elle t'avait dit ?

— Elle m'avait dit : « Finissons-en... épouse-la ou va-t'en... et qu'elle n'entende plus parler de toi jusqu'à son mariage... » Et comme j'étais, depuis quelque temps, tourmenté de cette idée d'aller faire un petit tour au Japon, je suis parti pour le Japon.

— Il est parti pour le Japon ! Cela va tout seul ! Vous l'entendez, tante Louise, il avoue que, l'année dernière, à pareille époque, il aimait mieux s'expatrier que m'épouser... Le voilà donc en Amérique, en Chine, au Japon... Cela dura dix mois. De temps en temps, humblement, timidement, je demandais de ses nouvelles. Il se portait bien. Sa dernière lettre était de Shang-haï, ou de

Sidney, ou de Java. Pour moi, pas un mot, pas un souvenir, rien, rien, rien!

— Je l'avais juré à ta mère... Un jour, à Yokohama, j'avais acheté pour toi un tas de ravissantes petites choses. La caisse était faite, et ton nom sur la caisse, quand je me suis rappelé mon serment. J'ai expédié toutes ces japonaiseries à ta mère, pensant bien que tu aurais ta part de la pacotille.

— Je n'ai rien eu du tout. L'arrivée de la caisse a été tenue secrète. Il aurait fallu prononcer ton nom devant moi, et c'est ce que maman ne voulait pas. En revanche il était un nom qui voltigeait sans cesse sur ses lèvres... Courtalin... Courtalin... encore Courtalin... toujours Courtalin! Il avait tous les mérites, toutes les vertus. Puis il venait de perdre sa tante de Bretagne. Et il en avait hérité! On croyait qu'il n'aurait que le quart de la succession, il en avait eu les trois quarts! C'était un château de plus, et tout autour

de ce château, un admirable domaine, seize ou dix-sept cents hectares... Je le dis à ma honte, tante Louise, à ma très grande honte... des sentiments de défaillance entrèrent en mon âme... Et puis je serai d'une franchise absolue. Il ne me déplaisait pas d'être duchesse ; or maman avait dressé une liste de tous les maris possibles pour moi... et pas d'autre duc sur la liste que M. de Courtalin... Il y avait bien le petit comte de Limiers qui sera duc un jour, mais quand?... Son père a quarante-cinq ans, une taille d'athlète et une santé de fer. J'étais donc obligée d'en convenir quand nous causions de tout cela, le soir avec maman. Pour être duchesse, il fallait en venir à M. de Courtalin. Maman, du reste, était d'une parfaite habileté et d'une exquise douceur. Elle ne me pressait pas, ne me brusquait pas, ne me tourmentait pas. Elle attendait... Seulement je savais qu'elle avait dit à madame de Nelly :

« Cela sera fait, ma chère, avant le 20 juin. Il le faut. » Papa était obligé de retourner à Aix pour ses douleurs. Le 20 juin était la date fixée pour son départ... Moi, je ne disais plus *non... non... non...* avec la farouche énergie de l'année précédente. Vous le voyez, Gontran, je vous ouvre mon âme, vous aurez tout à l'heure, je l'espère, le même courage et la même sincérité.

— Vous pouvez y compter.

— J'attendais, cependant, j'attendais son retour... Je voulais avoir avec lui une conversation sérieuse... Il est bien vrai que je me sentais mourir de peur, à la seule pensée de cette explication, mais je n'en étais pas moins résolue à parler, et je parlerais. Il me paraissait impossible qu'il n'eût pas pensé quelquefois à moi, là-bas en Chine et en Cochinchine. Nous nous étions toujours aimés, jusqu'au malheureux jour où j'étais

devenue épousable, d'une si tendre, si fidèle affection! Je savais qu'il devait arriver à Paris dans la nuit du 2 au 3 avril. Très certainement, le lendemain, il viendrait nous voir. Et, en effet, vers deux heures, il arriva. Maman n'avait pas achevé de s'habiller. J'étais seule. Je courus à lui. « Ah! que je suis heureuse de te revoir! » Et je l'embrasse avec emportement. Lui alors, très ému, oui, très ému, m'embrasse et commence à me dire de si bonnes, de si gentilles paroles, que je sentais mon cœur se fondre... Ah! si maman n'était pas arrivée!... Cinq minutes, je n'aurais demandé que cinq minutes!... Et comme elle eût vite tourné à l'amour, notre petite explication.

— Oui, cela est vrai... Il était si sincère cet élan qui t'avait jetée dans mes bras. Ah! bien certainement, c'est ce jour-là... à cette minute-là que j'ai commencé à t'aimer. Et puis je te regardais. Tu n'étais plus la

même. Il y avait un si grand, un si heureux changement.

— Il n'ose pas dire le mot, tante Louise... je le dirai, moi... J'avais engraissé !... Ah ! quand je pense que je serais duchesse de Courtalin si j'étais restée maigre ! Ces hommes ! ces hommes ! quels misérables ! Maman arrive donc, puis papa, et puis mon frère Georges... Pas d'explication possible... Les voilà tous embarqués dans une odieuse conversation sur les mérites comparés des bateaux anglais et des bateaux français... On va plus vite sur les anglais... On mange mieux sur les français... et cætera... et cætera... C'était exquis !... Au bout d'une heure, Gontran s'en alla, non sans m'avoir donné une très tendre, très éloquente poignée de main... Je ne pouvais rien souhaiter de plus parlant que cette poignée de main... Mais maman, qui nous regardait avec une extrême attention, s'était bien aperçue que

nos deux mains, après avoir trouvé le moyen de se dire de très aimables choses, avaient une peine infinie à se détacher l'une de l'autre. Je m'attendais bien à le revoir le lendemain. Es-tu venu le lendemain ?

— Non.

— Et le surlendemain ?

— Pas davantage.

— Enfin, trois jours après, maman me conduit aux courses, au bois de Boulogne. Nous arrivons, et là... tout de suite, à deux pas devant moi, c'est lui que je vois. Mais non, ce n'est plus lui... abord glacial, bonjour glacial, poignée de main glaciale, paroles glaciales... et fort peu de paroles, quelques phrases à peine, gauches, embarrassées. Il se perd dans la foule, et c'est tout. Il ne reparaît plus. J'étais confondue, atterrée, anéantie.

— Mais, c'était ta mère qui...

— Oui, je sais bien, je sais maintenant.

Mais je ne savais pas ce jour-là. Oui, c'était maman ! Oh ! faut-il que je l'aime, maman, pour avoir pu lui pardonner cela !

— Elle était venue chez moi, de grand matin, le lendemain de la très éloquente poignée de main, et là, en larmes, oui, littéralement en larmes — elle sanglotait — elle avait fait appel à tous mes sentiments de délicatesse, d'honneur, de probité... « Vous avez eu tous deux, me dit-elle, hier, en vous revoyant après une longue absence, une petite crise d'émotion. C'est fort bien, mais il faut en rester là et ne pas prolonger ces enfantillages. » Et comme j'allais me récrier... « Oui, oui, enfantillages... Songes-y bien, le bonheur de Marceline est en jeu... Tu n'as pas le droit de le compromettre. Tu arrives de Chine tout d'un coup, et ton brusque retour ferait manquer les combinaisons les plus sensées, les mieux étudiées. M. de Courtalin a trente-quatre ans, c'est un homme

de la plus haute raison et de la plus parfaite sagesse... Enfin, je sais bien que ce n'est là qu'une considération secondaire... Mais cependant... l'amour passe et l'argent reste... Eh bien ! M. de Courtalin est plus riche, beaucoup plus riche que toi. Marceline aura, avec lui, tout à fait une grande situation. Tandis que toi, tu sais comme je t'aime et je sais comme tu mérites d'être aimé. Tu es charmant, charmant, charmant... » C'est ta mère qui parle...

— Je sais, je sais...

— Oui, charmant, mais quand j'aurai dit cela, j'aurai tout dit... je te pose donc cette question et j'attends de toi une réponse loyale : « As-tu bien ces qualités solides qui, seules, peuvent faire un mari, un vrai mari ! Marceline est un peu légère, un peu frivole, un peu coquette... » C'est toujours ta mère qui parle.

— Je sais, je sais...

— Je fus troublé, tante Louise... Il me semblait bien que ce langage n'était pas absolument dénué de raison... Je n'avais pas très haute idée de moi comme mari. Et maintenant encore je me demande...

— Ne te demande rien. Sois un mari qui m'aime et tu auras toutes les vertus... Rien de plus simple comme tu vois... Tu peux continuer...

— Eh bien! elle fut si adroitement persuasive, ta mère, que je te fis, le surlendemain, aux courses, ce froid accueil...

— Et moi, alors, ce même jour, en rentrant à la maison, je me jetai dans les bras de maman en m'écriant : « Oui, je veux bien épouser M. de Courtalin! » Ah! que de fois je me suis jetée dans les bras de maman, entre ce jour-là et le 16 mai!... Je ne faisais plus que cela... Elle s'y était habituée, maman, et ne pouvait plus me voir paraître sans m'ouvrir les bras, machinale-

ment. Je m'y précipitais, en disant, tantôt : « Oui, je veux bien! » et tantôt : « Non, je ne veux pas! » Mais les « Je ne veux pas » devenaient de plus en plus rares... M. de Courtalin, d'ailleurs, était admirable... Un modèle de tact, de douceur, de résignation. Il attendait, toujours dans sa redingote noire toujours boutonnée, avec une inépuisable patience. Maman, s'était, en somme, tout à fait engagée avec madame de Courtalin. Je sentais le cercle se resserrer autour de moi. Les journaux annonçaient, à mots couverts mais transparents, qu'il était question d'une alliance entre deux familles du faubourg Saint-Germain... Et l'on donnait assez clairement à entendre de quelles deux grandes familles il s'agissait... Je recevais déjà de vagues félicitations et je n'osais y répondre que par de vagues dénégations. Le matin de ce fameux 17 mai, maman m'avait dit : « Voyons, mon enfant, ne mets pas plus

longtemps au martyre ce pauvre garçon. Puisque ça doit être oui, car ce sera oui, tu le reconnais, dis oui tout de suite... » Je n'avais obtenu qu'un misérable répit de vingt-quatre heures, et les choses en étaient là, lorsque, toujours le 17 mai, nous arrivâmes, maman et moi, un peu tard, après onze heures, chez madame de Vernieux qui donnait un bal, un très grand bal. J'entre et j'ai tout de suite le sentiment que je devais être ce soir-là extrêmement bien. Une petite haie se forme sur mon passage et c'étaient des petits « oh! » de surprise et des grands « ah! » d'admiration qui m'allaient droit à l'âme. J'avais eu déjà, dans le monde, certains succès, mais d'aussi marqué que celui-là, jamais. M. de Courtalin vient à moi. Il voulait m'inviter pour toutes les valses, pour tous les quadrilles, pour toute la soirée, pour toute la nuit, pour toute la vie. Je lui réponds : « Plus tard... tout à l'heure...

nous verrons... je me sens un peu fatiguée... » Le fait est que je n'avais guère le cœur à la danse... Nous allons nous asseoir, maman et moi... Une valse commençait... Maman me grondait doucement... « Danse avec lui, mon enfant, je t'en prie... » Je ne l'écoutais pas... Je faisais, du regard, distraitement, le tour du salon, et j'aperçois, tout d'un coup, dans un coin, deux yeux fixés, plantés, braqués sur moi, deux yeux que je connaissais bien, mais que j'avais quelque peine à reconnaître, car ils étaient démesurément grandis par une sorte de stupeur.

— Dis par une admiration foudroyante.

— Comme tu voudras... Mais, c'est ici, tante Louise, que va commencer mon petit interrogatoire. Pourquoi et comment étiez-vous là? Où aviez-vous dîné, Gontran?

— Au club.

— Et que comptiez-vous faire après le dîner? Venir chez madame de Vernieux?

— Non, nous avions, Robert d'Aigremont et moi, le projet d'aller aux Bouffes-Parisiens.

— Vous n'y êtes pas allés? Pourquoi?

— Nous avons fait téléphoner du club pour avoir une loge... Tout était loué...

— Alors vous avez dit à Robert...?

— J'ai dit à Robert : « Faisons un bésigue » et j'ai été pincé par une de ces déveines noires... Trente-quatre mille points en une dizaine de parties! Si bien que, vers dix heures et demie, j'ai considéré que le bésigue avait duré assez longtemps...

— Et alors?

— Et alors...

— Alors Robert a voulu vous emmener chez madame de Vernieux... Et vous ne vouliez pas! Si vous n'étiez pas venu cependant, et s'il y avait eu une loge aux Bouffes-Parisiens, ou si vous aviez gagné au bésigue, mon mariage avec M. de Courtalin était, le lendemain, officiellement annoncé.

— Oui, mais je suis venu... et me voilà dans mon coin, te regardant, te regardant, te regardant... Je n'y comprenais rien... C'était toi... et ce n'était plus toi...

— Moi, tout de suite, en voyant de quelle façon tu me regardais, j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire... Tes yeux brillaient, brûlaient, flambaient !

— C'est que je découvrais que tu étais tout simplement la plus jolie femme de ce bal où il y avait les plus jolies femmes de Paris... Oui, la plus jolie... et des épaules ! des épaules !

— A point, enfin, j'étais à point !

— La tête aussitôt m'a tourné. J'ai aperçu Courtalin qui manœuvrait, cherchant à se rapprocher de toi. J'ai compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre... Pour devancer Courtalin, je me suis intrépidement lancé au milieu du salon, à travers les val-

seurs et les valseuses, bousculant, bousculé... J'ai accroché au passage et mis en lambeaux un des volants de dentelles de madame de Lornans... Elle ne me l'a pas encore pardonné... Mais j'arrive, j'arrive avant Courtalin, et je me jette sur toi, et je te prends par la taille, — j'entends encore ton petit cri — et je t'entraîne.

— Maman a eu à peine le temps de s'écrier : « Marceline ! Marceline ! » Je n'étais déjà plus là. Il m'avait enlevée, emportée... Et nous valsions follement, furieusement ! Oh ! quel tour de valse ! Et il me disait :

» — Je t'aime ! je t'adore ! Tu es la grâce et la beauté mêmes ! Il n'y a ici qu'une jolie femme, toi ! Et c'est moi qui serai ton mari ! moi, entends-tu bien ? moi, et pas un autre !

» Et moi, toute suffoquée de surprise, de plaisir et d'émotion, je me laissais presque porter par lui, mais je le suppliais de parler

moins haut... « Tout ce que tu voudras...
» oui, je serai ta femme, mais prends garde,
» prends garde, on va t'entendre. »

— C'était bien ce que je voulais... Et je recommençais : « Je t'aime ! Je t'adore ! »

— Moi, alors, absolument haletante : « Moins vite, je t'en prie, moins vite... Je vais tomber, je t'assure, tout tourne... tout tourne... Arrêtons-nous. »

» — Non, non, ne nous arrêtons pas... Allons toujours... si nous nous arrêtons, ta mère viendra nous séparer, et j'ai encore tant de choses à te dire... tant de choses, tant de choses... Jure-moi que tu seras ma femme.

» — Oui, je te le jure... mais assez, assez...

» J'étouffais... Lui n'entendait rien. Il allait... il allait comme un fou. Nous étions passés tous les deux à l'état de trombe, de tourbillon, de cyclone. Nous jetions autour de nous la stupeur, l'épouvante... On ne dansait

plus, on nous regardait... Et il me tenait si étroitement enlacée, et son visage était si près de mon visage, ses lèvres si près de mes lèvres, que, me sentant tout à coup défaillir, je glissai et me laissai aller dans ses bras. Un nuage passa devant mes yeux, plus de parole, plus de regard, plus de pensée, plus rien. Tout avait disparu pour moi dans un vertige, pas trop désagréable, je dois le dire. J'étais évanouie, absolument évanouie.

» Le lendemain, notre mariage était décidé, parfaitement décidé... Notre tour de valse avait fait scandale. C'était bien sur quoi je comptais.

» La voilà, tante Louise, l'histoire de notre mariage... Et je n'en veux, aujourd'hui, tirer que cette conclusion : C'est que j'ai, la première, commencé à l'aimer et que j'aurai, par conséquent, un jour, quand il me plaira, le droit de m'arrêter la première.

— Ah ! non, par exemple, dites-lui, tante

Louise, qu'elle n'aura jamais ce droit-là...

Un nouveau débat menaçait d'éclater.

— Voici, mes enfants, dit la vieille tante, tout ce que j'ai à vous dire... Elle est, en effet, partie la première pour aimer, mais il me semble, Gontran, que tu as marché tout d'un coup d'un si grand train que tu as dû la rattraper.

— La dépasser, tante Louise...

— Oh ! que non, s'écria Marceline.

— Oh ! que si...

— Oh ! que non...

— Eh bien ! continua tante Louise, tâchez de n'avoir jamais d'autre querelle que celle-là... Tâchez de marcher toujours, dans la vie, du même pas, côte à côte, cœur à cœur... On a fait bien des inventions depuis que je suis sur la terre, et le monde ne ressemble plus guère à ce qu'il était le jour de ma naissance... Mais il est une chose à laquelle toutes les inventions n'ont changé

et ne changeront jamais rien... Cette chose, vous l'avez, gardez-la, c'est l'amour, aimez-vous, mes enfants, le plus fort et le plus longtemps possible.

Et tante Louise eut encore une larme et encore un sourire en regardant le portrait de l'officier de la garde royale.

TOM ET BOB

C'était en avril 1890, dans le somptueux vestibule de l'hôtel d'une très illustre couturière. Assis sur une banquette, deux petits grooms causaient ; tous deux portaient exactement la même livrée, de la plus sévère et de la plus stricte correction : redingote noire, bottes à revers, culotte de peau blanche. Ces deux gamins étaient de vieux amis ; ils avaient appris à lire, dans la même école, à Clignancourt, et défilé fièrement, dans les bataillons scolaires, le 14 Juillet, leur petit

fusil sur l'épaule, leur petit sabre au côté, leur petit béret sur l'oreille. Ces jeunes faubouriens s'étaient perdus de vue depuis deux ou trois ans, lorsque, certain soir de décembre 1889, un peu avant minuit, ils avaient eu la surprise de se trouver nez à nez, un mardi, sous le péristyle du Théâtre-Français, devant la statue de Rachel.

— Émile !

— Prosper !

— Non, plus Émile.

— Et moi, plus Prosper.

— Tom, moi.

— Et moi, Bob.

— Tom, c'était le nom du groom d'avant moi, chez madame la duchesse, et comme madame la duchesse était habituée à ce nom-là, elle me l'a donné.

— Tu es chez une duchesse ?

— Et une vraie ! Tu sais, il y a duchesse et duchesse, mais la mienne, faut pas

en rire, c'est tout ce qu'il y a de mieux, la mienne !

Et Tom dit le nom, un des plus anciens, un des plus grands de France.

— Ah ! mais, je le connais, ton duc, le mari de ta duchesse... un grand blond...

— Oui, c'est ça.

— Il vient chez nous.

— Où ça ? chez vous ?

— Chez madame... Et ce n'est pas non plus la première venue, madame. Tu la connais aussi, tu as vu son portrait dans toutes les boutiques de photographies.

Et Bob dit le nom d'une très célèbre et très jolie diva d'opérette.

— Si je la connais ! pas seulement en photographie. Je l'ai vue jouer. Et il va chez vous, monsieur le duc.

— Oui, de temps en temps... Oh ! pas souvent ! J'ai eu tort de te dire ça. Faudra l'oublier, ça m'a échappé

— Aie pas peur... j'irai pas le répéter à madame la duchesse, bien sûr ! Et comment ça se fait-il que tu t'appelles Bob, à présent.

— Voilà ! Quand je suis entré chez madame, elle m'a demandé mon nom, j'ai répondu : « Prosper », mais il s'est trouvé que ça ne pouvait pas aller, parce que c'était justement le petit nom du monsieur de madame à ce moment-là...

— C'était drôle.

— Oui, mais ça l'aurait embrouillée, n'est-ce pas ? madame... Prosper par-ci, Prosper par-là...

— Je comprends...

— Et puis ça n'aurait pas été convenable, le même petit nom pour...

— Oh ! non...

— Alors madame m'a appelé Bob, c'était le nom d'un caniche chocolat qu'elle aimait beaucoup, et qui avait filé, la semaine d'avant mon entrée dans la maison.

— C'est curieux, tout de même, de se retrouver tous les deux grooms.

— Et dans de bonnes maisons !

— Avec des patronnes qui ne sont pas dans la même partie...

— Mais qui sont des femmes chic...

— Chacune dans son genre.

Bob et Tom n'en dirent pas plus long ce soir-là. Le rideau venait de tomber sur le cinquième acte du *Mariage de Figaro*. Les deux patronnes qui « avaient du chic, chacune dans leur genre », descendaient lentement l'escalier du théâtre, emmitouflées dans leurs fourrures. Bob et Tom se séparèrent brusquement. Ils coururent faire avancer, — Tom, le landau de la duchesse, — Bob, le coupé de la divette.

Ils se retrouvèrent, quelques jours après, dans le vestibule de la couturière qui habillait la comédienne et la grande dame. Puis ils se revirent à des sorties de théâtres,

aux Variétés, à l'Opéra, au Vaudeville... Mais c'était surtout chez la couturière que Bob et Tom se rencontraient; ils avaient tout le loisir de bavarder, car leurs maîtresses y faisaient de très longues stations. Et c'était là que Bob et Tom avaient, en cet après-midi d'avril 1890, une conversation particulièrement intéressante et particulièrement animée.

— Eh bien! disait Tom, il paraît que vous avez eu un rude succès, la semaine dernière, avec votre pièce nouvelle.

— Ah! je te crois... J'étais à la première, en haut... Madame m'avait donné un petit coin. Il y a eu une ronde! On l'a fait répéter quatre fois à madame.

— Quatre fois!

— Oui, quatre fois! Et ça ne s'était jamais vu! Je la connaissais bien, la ronde! Quand je vais attendre madame au théâtre, dans la journée, pendant les répétitions, je me fau-

file dans le théâtre. Je suis bien avec la concierge, elle me laisse passer. Je me fourre dans un petit couloir tout noir. C'est si drôle, les répétitions! Il y a là le directeur et les auteurs qui se trémoussent et qui crient... Et madame les envoie promener... Faut voir comme elle les envoie promener! Pour la pièce qu'on joue maintenant, il y en a eu des cris et des colères, le mois dernier. J'étais caché dans mon petit coin... On commençait à mettre en scène le troisième acte... Mettre en scène, c'est dire aux acteurs et aux actrices : Faut faire ceci, faut faire cela, faut aller par ici, faut aller par là! Faut avoir l'air triste! Faut avoir l'air gai!...

— Oh! je sais, je sais ce que c'est que la mise en scène. J'ai un oncle qui est gazier au Châtelet. Il m'a fait quelquefois entrer à des répétitions.

— Eh bien! madame répétait, et il y

avait là, sur le théâtre, le directeur et les deux auteurs, un petit vieux et un petit jeune. Le petit vieux dit tout à coup à madame : « Passez à gauche. — Pourquoi ça ? qu'elle répond. — Parce que ça vaudra mieux. — Je trouve que non. — Je trouve que si. » Et les voilà qui se prennent de bec. C'était son idée, à madame, de rester à droite. Elle était butée ! Elle n'est pas méchante, madame, mais... quand elle est butée ! Ça s'échauffe, et le petit vieux se met dans une fureur, dans une fureur ! « En voilà assez ! qu'il dit comme ça. Je veux que vous alliez à gauche et vous irez à gauche ; je suis l'auteur et je suis le maître, et vous êtes insupportable ! » A ce mot-là, voilà madame qui s'emballe comme une soupe au lait. « Vous avez dit ?... — Que vous êtes insupportable et que j'en ai assez. — Et moi j'en ai trop... Faites-la jouer par qui vous voudrez, votre sale pièce !

Tenez, le voilà votre rôle! » Et là-dessus elle envoie son rôle au nez du petit vieux.

— Son rôle?

— On appelle comme ça un cahier de papier sur lequel on copie les bêtises que les auteurs font dire aux acteurs.

— Ah bien!

— Et pendant que le petit vieux crie de toutes ses forces : « Vous m'insultez, je ne me laisserai pas insulter!... » madame ramasse ses jupes, fait demi-tour et file. Oh! mais là, d'un train... Et moi aussi, je file, et je cours dans les corridors, dans les escaliers, pour tâcher d'arriver avant madame à la voiture. Je la rattrape dans le couloir de la sortie des artistes. Elle trottait, elle trottait. Mais elle n'était pas seule à trotter; il y avait derrière elle le directeur, et le régisseur, et l'autre auteur, le petit jeune qui n'avait rien dit pendant que le petit vieux braillait, mais, tout en ne disant

rien, il avait plutôt l'air d'être du côté de madame, le petit jeune. Et ils parlaient tous à madame, dans le dos, ils tâchaient de la retenir. « Voyons, ma chère... Voyons, mon enfant... Allons, Margot... » Elle s'appelle Marguerite, mais, au théâtre et à la maison, ses amies, ses amis, tout le monde l'appelle Margot.

— Margot ! Ah ! ça me fait comprendre quelque chose que je n'avais pas compris l'autre soir !

— Quoi donc ?

— Rien du tout... Ça n'a pas d'importance... va donc, va donc, c'est si amusant les histoires de théâtre.

— Eh bien ! madame Margot... nous l'appelons aussi comme ça, à l'office... Alors madame Margot, elle continuait à filer, sans répondre. Nous passons devant la loge de madame Charles, la concierge, qui demandait : « Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce

qu'il y a? C'est pas le feu, au moins? » Et nous arrivons, essoufflés, tous les cinq, madame, le directeur, le régisseur, le petit blond et moi sur le trottoir, devant la voiture. Madame saute dans son coupé et me dit : « Au Bois, Bob, allons, ferme la portière et monte sur le siège. » Elle était toute pâle, madame, elle avait les dents serrées, mais je ne pouvais pas la fermer, la portière; le directeur la tenait et ne voulait pas la lâcher. Il me disait : « Non, mon petit ami, ne ferme pas la portière. » C'était pour me flatter qu'il m'appelait son *petit ami*. Il se cramponnait à la portière, et il disait à madame : « Mon enfant, soyez raisonnable, vous ne pouvez pas nous planter là comme ça... Qu'est-ce que je deviendrai sans vous? Soyez gentille, descendez, venez répéter! » Et les deux autres répétaient : « Venez, ma chère, venez! » Il y avait autour de nous un petit groupe de passants,

au moins une dizaine, rangés en rond sur le trottoir. Enfin le directeur a tant supplié madame qu'elle a fini par dire : « Eh bien ! je rentrerai ; mais à une condition : c'est qu'il me fera des excuses. — Oui, revenez, il vous fera des excuses, je vous le promets. — Non, je veux qu'il vienne me les faire ici, les excuses, ici... Je ne descendrai de ma voiture que quand il m'aura fait des excuses. — Là, sur le trottoir ? — Oui, sur le trottoir. — Mais c'est impossible. — Bonsoir, alors... Monte sur le siège, Bob, et au Bois. » J'essaie de grimper sur le siège, mais le régisseur m'empoigne par le bras, m'empêche de grimper. Enfin, voyant que madame ne céderait pas... Oh ! elle n'aurait pas cédé !... le directeur lui dit : « Eh bien ! nous allons le chercher, nous allons le chercher. » Et, pendant qu'ils s'en allaient, elle leur cria : « Je vous donne cinq minutes ! » Elle a

une petite pendule accrochée devant elle dans la voiture... « Vous entendez bien, cinq minutes... Il est deux heures cinq, si à deux heures dix vous n'êtes pas là avec lui, je file. — Nous serons là... Nous serons là! » Ils partent pour aller chercher le petit vieux. Madame se rencogne dans le fond de la voiture, comme un petit chien au fond de sa niche. Je reste, moi, debout près de la portière. Elle rageait, madame, elle rageait!... J'entendais son petit pied qui faisait toc, toc. Il est grand comme ça, le pied de madame...

— Il n'est pas plus petit que le pied de madame la duchesse. Je le vois quand elle monte à cheval, un pied d'enfant.

— Je parierais bien pour le pied de madame.

— Et moi, pour le pied de madame la duchesse...

— Mais ça n'est pas la question... Elle

était là, rageant dans sa voiture, madame, avec les yeux sur la petite pendule. L'aiguille marchait et les cinq minutes étaient presque passées, quand nous avons vu arriver, dans le couloir, le petit vieux. Il marchait, tout pâle, tout raide, entre le directeur et le petit jeune... Il avait l'air de quelqu'un qui vient d'être empoigné par les agents et qu'on mène au poste. Et, en le voyant arriver, j'étais fier de penser que madame faisait marcher comme ça les auteurs... et des auteurs décorés... car il était décoré, le petit vieux... j'avais oublié de te dire ça... Il s'est approché de la voiture, et il a fait des excuses, et il a demandé pardon. La sueur lui coulait sur les joues et les autres lui soufflaient les mots qu'il devait dire. Enfin, tout était arrangé, madame allait descendre quand elle s'arrêta sur le marche-pied, déjà à moitié hors de la voiture, et elle dit : « Ah! vous savez, je ne descends qu'à une con-

dition, je n'irai pas à gauche, je resterai à droite. » Il a fait un petit bond sur place, le vieux décoré, mais le directeur lui a serré le bras, et alors il a répondu à madame d'une voix étranglée : « Oui, oui, c'est entendu, vous resterez à droite, à droite tant que vous voudrez. » Et il a eu raison de ne pas s'obstiner, parce que sans madame, elle n'aurait pas fini, leur pièce! Tiens... j'apportais, l'autre jour, un petit bleu à madame, pendant que M. Paul, le coiffeur, était là. Il causait avec madame, M. Paul, et il lui disait qu'on ne parlait que de son succès, et elle répondait : « Oui, Paul, ça va bien, ça va très bien, mais vous savez, sans moi, elle n'aurait pas fini, leur pièce... » Et M. Paul a répondu : « C'est l'avis de tout le monde, on ne parle pas de la pièce, on ne parle que de madame. »

— Ça c'est bien vrai, chez nous aussi... Il y a eu un grand dîner, avant-hier, une

trentaine de personnes... Quand il y a plus de quinze personnes à table, je viens pour aider... et ça m'amuse, on entend les conversations. Et puis, c'est si joli, cette grande table couverte de fleurs et de choses d'argent. Et les femmes décolletées, aussi décolletées que les actrices de théâtre. Et les belles robes! et les diamants! J'aime ça, moi, le luxe!... Je ne pourrais pas servir dans une petite maison, chez des bourgeois... mais chez une actrice, chez une actrice à succès, chez ta patronne, j'aimerais ça. Elle a l'air bon enfant.

— Elle l'est... Des petites colères de temps en temps, mais ça passe si vite. Et pas fière avec nous... Oh! il y en a des actrices qui font les fières, mais pas madame. Elle ne rougit pas de sa mère qui est une brave femme de la campagne et qui vient la voir de Poissy, d'où elle est, en apportant des œufs frais de ses poules; parce que madame lui

a acheté une petite maison de campagne avec un poulailler... Non, elle n'est pas fière.

— Eh bien! à ce dîner dont je te parlais... Il y avait M. le comte de Bonnelles et M. le marquis de Vallières.

— Ah! je les connais... C'est aussi des amis de madame Margot... Ils viennent à la maison... même qu'il m'a donné vingt francs au jour de l'an, M. de Bonnelles, et l'autre, rien.

— C'est comme moi... Ils sont venus tous les deux, en Vendée, l'automne dernier, pour les chasses à courre. Ils suivaient à cheval; alors, n'est-ce pas? au départ, à l'arrivée, je leur ai rendu comme ça des petits services, et il m'a donné vingt francs, M. de Bonnelles, et l'autre, comme à toi, rien.

— Paraît qu'il est rat... J'ai entendu dire à madame qu'il était rat.

— Enfin, au dîner, l'autre soir, dans le

coin où j'étais, entre M. de Bonnelles et M. de Vallières, il y avait une grande dame russe, une princesse qui joue la comédie dans le monde... pour rien, pour le plaisir, on ne la paie pas. Je leur changeais leurs assiettes à tous les trois... Alors j'entendais bien ce qu'ils disaient... Ils parlaient de votre pièce, de votre succès, et ils disaient à la princesse : « Oh! ce soir, vous nous chanterez la ronde du second acte. — Devant le nonce! Jamais! — Mais il s'en va toujours de bonne heure, le nonce. »

— Le nonce! qu'est-ce que c'est que ça?

— Le nonce, c'est l'ambassadeur du Pape qui est à Rome.

— Oh! oui, le Pape, ça, je sais... va, va...

— C'était en l'honneur du nonce, ce dîner... Il était à la droite de madame la duchesse, et même, à cause de ça, elle avait mis une robe moins décolletée qu'à l'ordinaire. C'est lui qui a dit la messe, le jour

de son mariage... Et ils parlaient un peu trop haut, MM. de Bonnelles et de Vallières, — et madame la duchesse — oh! j'ai bien vu ça, de loin — leur a fait un signe avec un petit coup d'œil... Ça voulait dire que ce n'était pas convenable de parler de chansonnettes comiques devant monseigneur le nonce... C'est un prêtre, le nonce, mais pas un prêtre comme les autres. Il a le droit de dîner en ville, avec les dames en robes ouvertes, mais pas le droit d'entendre des chansonnettes comiques.

— Et quand il a été parti, la princesse, elle a chanté la ronde de madame?

— Oui, elle l'a chantée. Et même, depuis que je sais que ta maîtresse s'appelle Margot, je comprends ce que disaient ces messieurs, en s'en allant... Le soir, quand on s'en va, j'aide à l'antichambre, à mettre les paletots; et un de ces messieurs, pendant que je lui passais la manche de son paletot,

disait à ses amis : « Pas mal, pas mal, mais ça ne vaut pas Margot. » Et les autres ont dit : « Oh ! c'est que Margot !... c'est que Margot !... » Et ils sont partis en répétant, les bras en l'air : « Margot ! Margot! »

— Ils ont raison ; rien ne vaut madame. Aussi elle en a un succès ! On se bat à la location. Avant-hier, madame me dit : « Bob, va-t'en tout de suite à la location et à l'agence des théâtres, voir s'il y a moyen, à tout prix, d'avoir une avant-scène pour ce soir... à tout prix... à tout prix. » C'était pour un grand personnage, un étranger, et un étranger à qui on dit : « Monseigneur et Votre Altesse », car si l'on voit chez vous des nonces qu'on appelle monseigneur, il en vient aussi, chez nous, des gens à qui on dit la même chose ! Je suis allé au théâtre et à l'agence, et rien, rien, ni pour or ni pour argent. On n'a jamais vu un succès pareil... jamais !... aussi on a doublé les gages

de madame. Elle n'avait que trois cents francs : elle en a six cents maintenant.

— Par mois?

— Par jour... Et elle était si contente, madame, qu'elle nous a, du coup, augmentés tous de vingt francs par mois... Tu as dit le mot, tout à l'heure, elle est bon enfant... Et puis, elle m'aime bien... Elle trouve que je suis malin, que je sais bien, quand je suis dans l'antichambre, à qui il faut dire qu'elle est là, et à qui il faut dire qu'elle est sortie, enfin que je ne fais jamais de *gaffes*... Ce n'est pas encore tout; elle trouve que j'ai des dispositions pour le théâtre, et que je ferais un bon acteur...

— Toi?

— Oui, moi... voilà comment c'est arrivé... comme je me faufile toujours aux répétitions, toutes les chansons de madame, je les connais et je sais comment madame les chante, et je l'imite, madame, et il paraît

que je la *tiens*, comme on dit. Aussi souvent, de l'office, au dessert, ils me disent : « Allons, Bob, une chanson de madame. » Et moi, je chante. Un jour, à deux heures, après déjeuner, je leur chantais une chanson de madame, et ils riaient, ils applaudissaient, ils criaient : *bis! bis!...* Madame était au premier, dans son boudoir, avec deux amis qui avaient déjeuné, un petit secrétaire d'ambassade, un Parisien, et un riche, un très riche Espagnol. Voilà qu'au milieu de tout le tapage qu'ils faisaient à l'office en m'applaudissant, nous entendons la sonnette électrique de madame : trois coups, c'était pour Virginie, la femme de chambre. « Vous faites trop de bruit, qu'elle dit en partant, bien sûr c'est pour ça que madame a sonné. » Alors nous nous taisons. Virginie revient au bout de quelques minutes : « Bob, madame vous demande. — Est-ce que vous lui avez dit? — Il a bien fallu, elle avait

reconnu l'air de la chanson; mais n'ayez pas peur, elle a bien pris ça; allez, Bob, allez! » Et j'y vais; j'avais peur tout de même... Croirais-tu jamais qu'elle m'a fait chanter la chanson, madame, et elle a obligé le petit secrétaire d'ambassade à jouer l'air sur le piano pendant que je chantais, parce qu'il tapote un peu... ça s'appelle accompagner. Il sait la musique, madame le fait venir pour lui apprendre ses rôles. Il lui serine ses airs, parce qu'elle n'est pas musicienne... madame. Il ne voulait pas m'accompagner d'abord, le petit secrétaire d'ambassade... Madame a été obligée de lui dire : « Allons, Alfred, ne faites donc pas la bête. » Il tapait de mauvaise humeur sur le piano... Mais l'Espagnol, il se tordait, le riche Espagnol, et il répétait tout le temps : « Ah! comme c'est parisien, comme c'est parisien! » Et, quand j'ai eu fini, madame m'a dit que j'étais un vrai singe; ça m'avait fâché d'a-

bord, mais je n'avais pas compris. Virginie, qui va tous les soirs au théâtre, pour habiller madame, et qui connaît les expressions de théâtre, Virginie m'a expliqué que ça voulait dire que je ferais un bcn acteur. Ce qui m'irait, c'est l'opérette, le genre de madame, parce que j'ai de la voix, et je prends des leçons de musique. Il y a un marchand de journaux, près de chez nous, rue Prony, qui a une fille musicienne, pianiste au Conservatoire. Elle me donne des leçons à vingt sous l'heure ! Ah ! Entrer au théâtre ! Groom chez madame, ça ne me mènera à rien qu'à être domestique plus tard. Ce n'est pas comme toi, tu as de l'avenir, toi, chez tes maîtres, il y a de l'avenir dans les chevaux...

— Oh ! oui, il y en a !... C'est-à-dire, vois-tu, il n'y en a pas beaucoup, à quinze ans, dans une position comme la mienne. Madame la duchesse, je peux dire ça, elle m'a

pris en amitié. Bien sûr, elle ne me fait pas venir pour lui chanter des chansonnettes comiques; elle est obligée de tenir son rang. Mais elle n'est pas fière tout de même. Et puis, si elle a de la bonté pour moi, c'est parce que je monte bien ses chevaux et que je mène bien ses poneys qui ne sont pas commodes tous les jours. Je suis né quasiment à cheval. Tu sais, quand nous étions à la laïque, papa bricolait dans les chevaux, à Clignancourt. J'avais quatre ou cinq ans, que déjà il me plantait sur de grands diables de canassons... et au galop, autour de la cour, et en avant la chambrière, et il ne fallait pas tomber, et je ne tombais pas. Nous sommes huit pour les chevaux à la maison, cochers, grooms, palefreniers, et là-dedans, des Anglais qui font les malins... Eh bien! nous avons un cheval, Sultan, il n'y a que madame la duchesse et moi qui puissions tenir dessus. Monsieur le duc, un jour, il a

essayé... Il s'est fait descendre par terre, tout monsieur le duc qu'il est, et ça n'a pas été long.

— Et tu gagnes ?

— Cent francs par mois, sans compter les étrennes et les petits profits de tous ces messieurs qui viennent à l'automne, pour les chasses, deux ou trois cents francs de plus tous les ans. Et ça se trouve bien que j'aie attrapé une place pareille ; je peux donner de l'argent à maman. Nous avons eu un malheur dans la famille : c'est papa, il a mal tourné, papa ; il a fait de mauvaises affaires dans son petit commerce de chevaux ; alors il s'est mis à boire, il est devenu colère et méchant avec maman, il est tombé cocher de fiacre, un vilain fiacre de maraude, un de ces vieux fiacres avec une galerie pour les bagages... C'est-à-dire que, quand je suis sur le siège du coupé de madame la duchesse, et que je croise papa sur son sale fiacre,

avec un paletot tout en loques, je tourne la tête pour pas avoir à lui dire bonjour. Mais il ne tourne pas la tête, lui... Ainsi, tiens, il y a cinq ou six mois, j'étais, rue de la Paix, à attendre madame la duchesse devant la porte d'un magasin. Voilà papa qui passe avec son fiacre, même qu'il y avait dedans une vieille dame avec un petit chien. Papa arrête son cheval sans la permission de la vieille dame; il descend de son siège et il me demande de lui prêter dix francs. Moi, j'ai refusé, je lui ai dit que je le priais de ne pas avoir l'air de me connaître quand j'étais dans mon service, qu'il me ferait perdre ma place, qu'il était trop mal habillé et trop mauvais avec maman... Enfin, n'est-ce pas? tout ce que j'avais sur le cœur. Alors il entre en fureur, il me répond que je dois le respecter, qu'il est mon père; la vieille dame, pendant ce temps-là, criait, de la portière du fiacre, qu'elle était en retard,

qu'elle allait manquer le train ; le petit chien aboyait ; les passants s'arrêtaient en riant... Et, au milieu de tout cela, madame la duchesse sort du magasin. Papa s'est sauvé, mais madame la duchesse avait pris un air sévère. En descendant du coupé à l'hôtel, elle m'a grondé pour avoir causé sur le trottoir avec un cocher de fiacre. C'était la première fois qu'elle me grondait ; et moi, je me suis mis à pleurer comme une bête. Je pleurais, je pleurais ; alors elle m'a fait des questions. Et je lui ai tout dit : que c'était papa, qu'il avait mal tourné, qu'il rendait maman malheureuse, qu'il voulait de l'argent, mais que mon argent c'était pour maman et pas pour lui, surtout maintenant que ma petite sœur était malade.

— Elle a été malade, ta petite sœur ? Oh ! je me la rappelle bien... quand nous jouions au chat perché, à Clignancourt.

— Oui.

— Elle va bien maintenant ?

— Oui, elle est guérie à présent, mais à ce moment-là, elle était très malade... Et maman qui la soignait ne pouvait pas travailler... Elle a bien vu que je disais la vérité, madame la duchesse, elle m'a dit : « Allons, ne pleure pas, ne pleure pas... » et elle m'a demandé un tas de choses sur maman, sur ma petite sœur... mais ce n'est encore rien, tout ça. Le lendemain elle descend, à quatre heures, pour sortir. J'étais près du coupé tenant la portière ouverte, attendant les ordres ; avant de monter, madame la duchesse me dit : « Où demeure-t-elle, ta maman ? — Maman ? que je fais. — Oui, où demeure-t-elle ? — 7, rue de Puebla... — Je vais la voir, ta maman... — Mais, madame la duchesse, c'est au sixième et dans un quartier où madame la duchesse n'est jamais allée, et il y a un escalier !... ça n'est pas un escalier pour madame la

duchesse. — Cela ne fait rien, rue de Puebla, allons, rue de Puebla. » Le cœur me battait tout le long de la route. Nous arrivons, madame la duchesse me dit : « Passe devant, je te suis. » Je monte, elle monte... Cent vingt marches, et à tous les étages des cuisines et des gens qui passaient la tête pour regarder madame la duchesse. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil dans l'escalier. Nous entrons chez maman et madame la duchesse est restée là, une grande demi-heure, parlant bien doucement à ma petite sœur, lui promettant des joujoux et des bonnes choses à manger. Puis, au moment de s'en aller, elle a mis deux billets de cent francs dans la main de maman. Elle ne voulait pas les prendre, maman ; elle disait qu'elle n'en avait pas besoin, que j'étais un bon fils, que je lui donnais tout ce que je gagnais, depuis que ma petite sœur était malade. Alors, madame la duchesse m'a re-

gardé, m'a regardé, tu sais... avec des yeux contents. J'ai compris que cela lui faisait plaisir de voir que j'étais bon avec maman, et elle m'a donné une petite tape sur l'épaule en me disant : « C'est bien, Tom, c'est très bien ! » Ça m'a fait un effet, et je me suis remis à pleurer... à pleurer et à rire en même temps... Il y a des moments où le rire, les larmes, ça se mêle, ça va ensemble, on n'y comprend rien.

— Ça, c'est bien vrai. Il y a un grand maigre, au théâtre de madame, il me fait tant rire que j'en pleure.

— Enfin, depuis le jour des deux cents francs et de la petite tape de madame la duchesse, je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour madame la duchesse... Je me jetterais dans l'eau, dans le feu, du haut de la tour Eiffel... et ça me fait tant de peine, de lui voir de la peine !

— Elle en a, de la peine ?

— Pour sûr.

— A cause?

— A cause de M. le duc. D'abord voilà cinq ou six mois que M. le duc ne monte plus à cheval, le matin, avec madame la duchesse... Je sais bien que le cheval ça n'a jamais été son fort, à M. le duc... Il n'est pas crâne à cheval. Quand nous sommes en Vendée, à l'automne, nous sortons tous les trois : madame la duchesse, M. le duc et moi. Il prend toujours le cheval le plus sage; il ne monterait pas les chevaux que je monte, va! Mais c'est elle qui est crâne! Tout le pays est à nous, là-bas, et le plaisir de madame la duchesse, c'est de courir tout droit à travers champs et de passer par-dessus tout ce qui se trouve sur la route, les barrières, les haies, les fossés... c'est-à-dire qu'un jour nous avons été au moment de passer par-dessus M. le curé...

— A cheval.

— Oui, à cheval... C'était dans les bois... et ce jour-là nous étions lancés, madame la duchesse et moi... oh mais lancés ! Voilà qu'à un croisement de route, nous tombons sur M. le curé... Un bien brave homme, mais un peu drôle à voir tout de même, tout petit, tout gros, tout rond, tout court... une boule, une vraie boule... Il ne marche pas, il roule... Bien sûr, il n'y a pas un plus petit curé que lui dans toute la France... Il a beaucoup de piété; il ne faisait pas attention, il avait le nez dans son livre de messe et nous arrivons sur lui à ce coin de route... Nous montions des bêtes qui avaient chassé en Angleterre et qui passaient comme des oiseaux... Vrai, je t'assure, si nous avions voulu nous le franchissions, M. le curé... Mais madame la duchesse... naturellement... par respect... elle s'est arrêtée... Et elle a eu de la vertu... elle aime tant sauter !... M. le duc, lui, il n'aime pas beaucoup ça .,

et quand l'obstacle est trop haut et trop large, il a le truc pour se défiler par des petits chemins... madame la duchesse saute... et moi après, et même quelquefois, madame la duchesse, après avoir passé, s'arrête pour voir comment je m'en tire, à mon tour, et elle me crie : « Bravo, Tom, bravo ! » Dans ces moments-là, M. le duc, il fait une bête de figure... Il rage en dedans de n'avoir pas été crâne, d'avoir tourné, quand nous avons sauté, madame la duchesse et moi... Enfin, à Paris, il ne monte presque plus jamais à cheval. Il se lève tard, très tard, il dort jusqu'à midi, parce qu'il s'est mis à rentrer tard, très tard, à des quatre, cinq, six heures du matin. On n'attelle plus jamais le soir pour lui : il ne veut pas qu'on sache où il va. Il prend des voitures de cercle. Et Pauline, la femme de chambre de madame la duchesse, dit qu'il n'y a pas plus mauvais signe que de voir prendre des voitures de cercle, par

quelqu'un qui a dix voitures sous la remise et quatorze chevaux à l'écurie. Il joue toutes les nuits au baccarat. Il perd des grosses, des grosses sommes... Plus de soixante mille francs, à ce qu'il paraît, dans une nuit, la semaine dernière, à l'*Épatant*.

— A l'*Épatant* ? L'Espagnol de madame y va aussi, à l'*Épatant*, tous les soirs, et il paraît qu'il a la veine en ce moment et qu'il gagne tout ce qu'il veut. C'est peut-être lui qui a gagné les soixante mille...

— Peut-être bien !

— Je comprends ça qu'on joue, moi... Et si ça l'amuse, ton maître, il est riche... Son argent est à lui...

— Riche, riche ! Il ne l'est pas tant que ça. Il avait beaucoup mangé avant son mariage... Il ne lui restait pas grand'chose. C'est l'argent de madame la duchesse qui danse !

— Alors, ça devient tout à fait drôle.

— Pourquoi ?

— Parce que voilà ton duc qui prend l'argent de ta duchesse et qui va le perdre à l'*Épatant* contre notre Espagnol qui le donne à madame Margot, et c'est comme ça que l'argent se promène... Seulement ça ne fait pas aller les affaires chez vous.

— Oh ! pas du tout.

— Ils se disputent ?

— Oh ! non... Des scènes, il n'y en a pas... M. le duc est un homme trop comme il faut... Mais ça ne va pas tout de même. Ils sortent encore quelquefois, le soir, pour aller dans des bals, dans des soirées... Je suis sur le siège, moi, et quand on passe dans des endroits clairs, comme je suis tout petit, je n'ai qu'à me baisser en me tournant un peu, pour les voir, chacun dans son coin, ne bougeant pas, ne se parlant pas, n'ayant pas l'air de se connaître. Dans la journée, madame la duchesse sort seule, toujours seule ; elle s'en va au Bois, mais pas aux

Acacias, non, elle s'en va marcher dans des endroits où on ne rencontre personne, au bord de l'eau près de Bagatelle... Et elle va souvent voir sa mère, plus souvent qu'autrefois ; et elle en sort avec les yeux rouges; et le cocher me disait, pas plus tard qu'hier: « Bon ! nous sommes encore allée pleurer chez maman ! » Souvent aussi, depuis quelque temps, madame la duchesse fait arrêter la voiture devant une église, n'importe laquelle — une idée qui lui vient, en passant — et elle en sort, comme de chez sa mère, avec les yeux gonflés et le visage à l'envers.

— Tout comme madame Margot, ça, l'automne dernier... Elle aussi, tout d'un coup, elle nous faisait arrêter, pas devant une seule église, mais devant trois ou quatre... à Saint-Augustin, à la Trinité, à la Madeleine, à Saint-Roch... Elle aussi, elle en avait du chagrin... Son petit amant de cœur, c'était, à ce moment-là, un gentil

petit officier de chasseurs à cheval. Il montait à La Marche dans une course d'obstacles... Même que nous avions tous ponté sur lui à l'office... Il était grand favori... J'y étais allé de mes dix francs. Je ne les ai jamais revus... Il arrivait bon premier, M. de Bramont, quand sa jument a culbuté. Il est tombé sur la tête... Il est resté trois jours sans connaissance, et pendant ces trois jours-là madame Margot allait brûler des cierges dans toutes les églises... Même qu'elle est montée, un jour, tout là-haut, à Montmartre, à la nouvelle cathédrale qui est sur la butte, parce que madame Dubourg, sa manicure, le matin, lui avait dit que c'était là qu'on trouvait les meilleurs cierges... Eh bien ! ta madame la duchesse, quand elle allait comme ça dans les églises, c'est peut-être qu'elle avait aussi le cœur gros à cause d'un petit amant...

— Un petit amant ! madame la duchesse,

voilà une chose qu'il ne faut pas dire... Nous autres, nous voyons, nous savons bien des choses, mais sur madame la duchesse, il n'y a rien à voir, rien à savoir... Pas d'amant, elle n'a pas d'amant, madame la duchesse, j'en mettrais ma main au feu.

— Oh ! faut jamais jurer de ces choses-là.

— J'en jurerais pour madame la duchesse !

— Paraît cependant que les femmes du monde — j'ai entendu dire ça à madame Margot, et elle connaît la vie, madame Margot — paraît que les femmes du monde, elles en font autant que les femmes de théâtre.

— Pas madame la duchesse... et ça ne lui serait pas difficile d'en avoir des amants... Il faut les voir, le matin, tous les petits jeunes gens qui font des manèges pour la rencontrer, dans le bois, comme par hasard. Comme M. le duc ne monte plus à cheval,

le père de madame la duchesse, malgré ses rhumatismes, a été obligé de se remettre à monter pour l'accompagner. Nous sortons tous les trois, M. le baron, madame la duchesse et moi... Ah! quand on ne l'a pas vue à cheval, on n'a rien vu! Je la servirais gratis pour le plaisir d'être comme ça derrière elle, au petit galop... J'en ai de l'orgueil. Je me dis : « Il n'y a pas mieux que madame la duchesse entre l'Arc de Triomphe et la Cascade! » Et je regarde les petits messieurs qui font les gentils, à droite, à gauche... Ça ne les mène pas à grand'chose, et pendant ce temps-là, il dort, M. le duc, il dort pour se reposer d'avoir fait des farces et des bêtises... C'est bien la peine d'avoir la plus belle femme de Paris...

— Oh! la plus belle?

— Oui, la plus belle!

— Madame Margot est aussi bien...

— Aussi bien, allons donc, personne n'est

aussi bien... Tiens, regarde, la voilà ! madame la duchesse...

Elle arrivait, en effet, respectueusement escortée par une des « premières » de cette grande maison. Elle passa devant les deux grooms qui s'étaient levés, mais Tom, avant de suivre sa « patronne », dit tout bas à Bob :

— Tout de même, s'il va chez vous, au lieu de rester chez nous, c'est un serin, ton monsieur le duc !

LA PLUS BELLE

Le prince Agénor était littéralement éperdu, le vendredi 19 avril 1889, à l'Opéra, pendant le second acte de *Sigurd*. Le prince courait de loge en loge, et son enthousiasme allait croissant, de loge en loge.

— Cette blonde! Ah! cette blonde! Idéale, cette blonde! Regardez cette blonde! Connaissez-vous cette blonde?

C'était, pour le moment, l'avant-scène de madame de Marizy, une grande loge du rez-

de-chaussée, qui retentissait de tous ces cris d'admiration.

— Quelle blonde? demanda madame de Marizy.

— Quelle blonde! Mais il n'y en a qu'une, ce soir, dans la salle. En face de vous, là, dans une première loge... la loge des Sainte-Mesme... Regardez, baronne, regardez-la bien...

— Oui, je la regarde... Elle est atrocement fagotée, mais agréable...

— Agréable! Une merveille! Une pure merveille! Fagotée, oui, d'accord... Quelque parente de province... Les Sainte-Mesme ont des cousins dans le Périgord! Mais quel sourire! Et l'attache du cou! et la naissance des épaules! Ah! les épaules surtout!

— Allons, mon cher, taisez-vous ou allez-vous-en... Laissez-moi écouter madame Caron...

Le prince s'en alla. Ainsi, personne ne

la connaissait, cette blonde incomparable. Elle était cependant venue bien souvent à l'Opéra, mais bourgeoisement, dans une seconde loge. Or, pour le prince Agénor, au-dessus des premières loges, il n'y avait rien, absolument rien. C'était le vide, le néant. Le prince n'était jamais entré dans une seconde loge; donc, les secondes loges n'existaient pas.

Pendant que madame Caron chantait merveilleusement la merveilleuse phrase de Reyer : *ô mon sauveur silencieux, la Valkyrie est ta conquête*, le prince errait dans les couloirs de l'Opéra. Quelle était cette blonde? Il voulait le savoir et il le saurait.

Et, tout d'un coup, il se rappela que l'excellente madame Picard était l'ouvreuse de la loge des Sainte-Mesme, et qu'il avait, lui, prince de Nérins, l'honneur d'être, depuis fort longtemps, l'ami de l'excellente madame Picard. C'était elle qui, dans les der-

nières années du second Empire, lui avait appris le bésigue, en toutes ses variétés : japonais, chinois, etc., etc. Il avait alors vingt ans; madame Picard, quarante. Elle n'était pas encore ouvreuse à l'Académie nationale de musique; elle avait, en ce temps-là, pour fonction, — et ce n'était pas une sinécure, — d'être la tante d'une aimable jeune personne qui promenait un très joli visage et de très jolies jambes à travers les revues de fin d'année du théâtre des Variétés. Et le prince, tout jeune, à son entrée dans la vie, avait, pendant trois ou quatre ans, vécu tranquillement, presque de la vie de famille, entre la tante et la nièce. Puis elles s'en étaient allées d'un côté; lui, d'un autre; et, une dizaine d'années plus tard, un soir, à l'Opéra, en remettant son paletot à une vieille dame de vénérable aspect, Agénor s'était entendu saluer de ce petit discours :

— Ah! que je suis contente de vous revoir, mon prince... Et pas changé, mais pas changé du tout... Le même toujours... Absolument le même, toujours vingt ans.

C'était madame Picard, élevée à la dignité d'ouvreuse. Ils causèrent, parlèrent d'autrefois, et, depuis ce soir-là, jamais le prince ne passait devant madame Picard sans lui adresser un petit bonjour; elle y répondait par un petit salut plein de déférence. Elle était de ces personnes, de plus en plus rares aujourd'hui, qui ont l'exact sentiment des distances et des convenances. Il y avait, cependant, comme un petit restant de familiarité, presque d'affection, dans la manière dont elle disait : *Mon prince*. Cela ne déplaisait pas à Agénor; il avait gardé de madame Picard un bon souvenir.

— Ah! mon prince, dit madame Picard en voyant venir Agénor, il n'y a personne

pour vous, ce soir, dans *mes* loges. Madame de Simiane n'est pas venue et madame de Sainte-Mesme a donné sa loge.

— C'est précisément à cause de cela... Vous ne connaissez pas les personnes qui sont dans la loge de madame de Sainte-Mesme?

— Pas du tout, mon prince... C'est la première fois que je les vois dans la loge de madame la marquise...

— Alors vous n'avez aucune idée...?

— Aucune, mon prince... Seulement, pour moi, ce ne sont pas des gens de...

Elle allait dire de *notre monde*... Une ouvreuse des premières loges, à l'Opéra, n'ayant affaire, généralement, le soir, qu'à des personnes parfaitement *nées*, se considère comme étant un peu de leur monde et montre un extrême dédain pour les petites gens; il lui déplaît de recevoir de ces petites gens dans *ses* loges.

Madame Picard, cependant, avec ce tact qui l'abandonnait rarement, sut s'arrêter à temps et dit :

— Des gens de *votre* monde... C'est de la bourgeoisie, de la grosse bourgeoisie, mais de la bourgeoisie... Ça ne vous suffit pas, vous voudriez en savoir plus, à cause de la blonde, n'est-ce pas? mon prince.

Ces derniers mots furent dits avec une délicatesse rare, murmurés plutôt que dits; d'ouvreuse à prince, cela eût été inacceptable sans cette parfaite réserve de l'accent et du ton; oui, c'était une ouvreuse qui parlait, mais une ouvreuse qui était encore un peu la tante d'autrefois, la tante à la mode de Cythère... Madame Picard continua :

— Ah! une belle personne! elle est arrivée avec un petit brun... son mari, bien sûr, car, pendant qu'elle ôtait son manteau — ça prend toujours un peu de temps — il ne lui a pas dit un seul mot... Pas d'empres-

sement, pas de petits soins... Oui, ça ne pouvait être qu'un mari... Le manteau, je l'ai bien regardé. Ça intrigue toujours, les personnes qu'on ne connaît pas, et avec *ma* collègue, madame Flachet, nous nous amusons toujours à tâcher de deviner d'après les effets... Eh bien! le manteau, ça sort de chez une bonne couturière, mais pas de chez une grande. C'est sérieux, c'est cossu, mais ça n'a pas de chic... Dé la grosse bourgeoisie, la voilà mon idée, mon prince... Mais que je suis bête!... Vous connaissez M. Palmer... Et bien! il est venu la voir tout à l'heure, la belle blonde!

— M. Palmer?

— Oui, et il pourra vous dire.

— Merci, madame Picard, merci...

— Au revoir, mon prince, au revoir...

Et madame Picard alla reprendre sa place sur son tabouret, près de *sa* collègue, madame Flachet, en lui disant :

— Ah ! ma chère, ce prince, quel homme charmant... Les gens vraiment comme il faut, il n'y a que ça ! Mais comme ça s'en va, comme ça s'en va, il y en a bien moins qu'autrefois.

Le prince Agénor voulait bien faire à Palmer, au gros Palmer, au riche Palmer, au vaniteux Palmer, l'honneur d'être de ses amis ; il daignait — et très fréquemment — confier à Palmer ses embarras financiers, et le banquier était charmé de lui venir en aide ; le prince avait dû se résigner à entrer dans deux des conseils d'administration présidés par Palmer auquel il plaisait fort d'avoir pour obligé le représentant d'une des plus nobles familles de France. Le prince, d'ailleurs, se montrait *bon prince*, avouait publiquement Palmer, se montrait dans ses loges, ordonnait ses fêtes, s'occupait de son écurie de courses. Il avait même poussé la reconnaissance jusqu'à compromettre madame Palmer de la façon la

plus éclatante. « Je la *désembourgeoise*, disait-il, je dois bien cela à Palmer qui est le meilleur des hommes. »

Le prince trouva le banquier, seul, dans sa baignoire.

— Le nom, le nom de cette blonde, dans la loge des Sainte-Mesme ?

— Madame Derline.

— Et il y a un M. Derline ?

— Assurément... Un notaire... Mon notaire... Le notaire des Sainte-Mesme... Et si vous voulez voir madame Derline de plus près, venez chez moi, au bal, jeudi prochain... Elle y sera...

Un femme de notaire ! Ce n'était qu'une femme de notaire ! Le prince s'installa dans l'avant-scène, en face de madame Derline, et tout en regardant cette notairesse, il réfléchissait : « Aurais-je, se disait-il, assez de crédit, assez d'autorité pour faire d'une madame Derline la plus belle personne de Paris ? »

Car il y a toujours une *plus belle personne de Paris*, et c'était lui, prince Agénor, qui avait la prétention de la découvrir, proclamer, couronner et sacrer, cette plus belle personne de Paris. Lancer madame Derline! Pourquoi pas? Il n'avait jamais lancé de petite bourgeoise. L'entreprise serait neuve, amusante et hardie. Il tenait madame Derline au bout de sa lorgnette, et découvrait dans son délicieux visage mille grâces et perfections.

Après le spectacle, le prince, pendant la sortie, alla se placer en bas du grand escalier. Il avait *embauché* deux de ses amis : « Venez, leur avait-il dit, je vais vous montrer la plus belle personne de Paris. » A deux pas du prince, pendant qu'il prononçait cette phrase, se trouvait un alerte petit jeune homme attaché à la rédaction d'un journal du matin, d'un journal très lu. Ce petit jeune homme avait l'oreille fine; il saisit

au vol la phrase du prince Agénor, dont il connaissait la haute situation mondaine ; il réussit à garder étroitement le contact avec le prince, et lorsque vint à passer madame Derline, le jeune reporter eut le talent de surprendre, sans en perdre un seul mot, la conversation de ces trois brillants seigneurs. Un quart d'heure après, il arrivait au bureau du journal.

— Est-il encore temps, demanda-t-il, d'intercaler une dizaine de lignes dans le *Carnet mondain?*

— Oui, mais faites vite.

Ce jeune homme avait la main leste ; les quinze lignes furent expédiées en un clin d'œil. Elles rapportèrent sept francs cinquante au petit reporter, mais coûtèrent un peu plus que cela à M. Derline.

Pendant ce temps, le prince Agénor s'installait, au club, à une table de whist, et disait en mêlant les cartes :

— Il y avait ce soir, à l'Opéra, une créature merveilleuse, une certaine madame Derline... C'est la plus belle personne de Paris !

Et le lendemain matin, au bois, à la Potinière, sous un léger soleil de printemps, le prince, entouré d'un petit groupe de disciples respectueux, rendait solennellement, du haut de sa jument rouanne, l'arrêt suivant :

— Sachez bien ce que je vous dis... La plus belle personne de Paris est une certaine madame Derline... Cette étoile sera visible jeudi soir, chez les Palmer... Allez et n'oubliez pas ce nom... madame Derline.

Les disciples se dispersèrent et allèrent, de par le monde, répandre cette grande nouvelle.

Madame Derline avait été admirablement élevée par une mère irréprochable ; on lui avait appris qu'il fallait se lever matin, tenir

sévèrement ses comptes, ne pas prendre une grande couturière, croire en Dieu, aimer son mari, visiter les pauvres et ne jamais dépenser que la moitié de son revenu, afin de préparer les dots de ses filles. Madame Derline ne manquait à aucun de ces devoirs. Elle menait une existence paisible et sereine dans une vieille maison de la rue du Dragon qui avait abrité, depuis 1825, trois ménages Derline : les maris tous trois notaires, les femmes toutes trois vertueuses. Ces trois ménages avaient goûté là un bonheur égal et modéré. Jamais de grands plaisirs, mais jamais de grands ennuis.

Le lendemain, à huit heures du matin, madame Derline se réveilla non sans malaise. Elle avait passé une nuit très agitée, elle qui, d'ordinaire, dormait d'un sommeil d'enfant. La veille, à l'Opéra, dans cette loge, madame Derline avait vaguement senti qu'il se passait quelque chose autour d'elle. Et, pendant

tout le dernier acte, une lorgnette, obstinément braquée sur elle — la lorgnette du prince — l'avait jetée dans un certain petit émoi, pas désagréable, d'ailleurs. Elle était très décolletée — trop au gré de sa mère — et deux ou trois fois, sous l'acharnement de cette lorgnette, elle avait relevé les épaulettes de sa robe.

Donc, après avoir ouvert les yeux, madame Derline les referma, indolente, paresseuse, la pensée flottante entre le rêve et la réalité; elle revoyait la salle de l'Opéra, et cent, deux cents, cinq cents lorgnettes obstinément braquées sur elle, sur elle seule.

La femme de chambre entra, déposa un plateau sur une petite table, fit flamber un grand feu dans la cheminée, s'en alla. Il y avait sur le plateau une tasse de chocolat et un journal, le même tous les matins. Alors, héroïquement, madame Derline se leva, glissa ses petits pieds nus dans de petites pantoufles

fourrées, s'enveloppa d'une robe de chambre de cachemire blanc et alla se blottir, un peu frissonnante, dans un fauteuil, au coin du feu. Elle toucha de ses lèvres le bord de la tasse, se brûla légèrement; il fallait attendre un peu. Elle posa la tasse, prit le journal, le déplia, et rapidement, du regard, parcourut les six colonnes de la première page. En bas, tout en bas de la sixième colonne, se trouvaient les lignes suivantes :

Hier soir, à l'Opéra, très brillante représentation de SIGURD. *Beaucoup de grandes mondaines : la belle duchesse de Montaiglon, la jolie comtesse Verdinière de Lardac, la merveilleuse marquise de Muriel, la piquante baronne de...*

Pour lire le nom de la baronne il fallait tourner la page; madame Derline ne la tourna pas. Elle se souvenait, réfléchissait. La veille, elle s'était amusée à se faire nommer par Palmer les grandes élégantes de la

salle, et le banquier, précisément, lui avait montré cette *merveilleuse* marquise. Or, madame Derline trouva que cet adjectif était d'une hardiesse rare. Elle avait, tout au moins, quarante-cinq ans, cette merveilleuse marquise. Et madame Derline — qui avait vingt-deux ans — se haussa un peu pour se voir dans la glace. Elle échangea un léger sourire avec une blonde toute jeune, toute blanche, toute rose.

« Ah ! se dit-elle, si j'étais marquise, le monsieur qui a écrit cela m'aurait peut-être accordé quelque attention... et mon nom serait peut-être là... Est-ce amusant de voir son nom imprimé dans un journal ?...

Tout en s'adressant cette question, elle tourna la page et continua sa lecture :

...la piquante baronne de Myrvoix, etc. Nous avons à signaler l'apparition d'une nouvelle étoile qui vient d'éclater brusquement dans la constellation parisienne. La salle était en extase devant

une blonde étrange, « troublante » aux yeux sombres, aux yeux d'acier et dont les épaules... Ah ! quelles épaules ! Ces épaules ont été l'événement de la soirée. De toutes parts on se disait : « Qui est-ce? qui est-ce? A qui ces épaules divines? » A qui? Nous le savons et nos lecteurs nous sauront gré de leur apprendre le nom de cette idéale merveille. C'est madame Derline...

Son nom ! Elle avait lu son nom ! Elle eut un éblouissement. Ses yeux se brouillèrent. Toutes les lettres de l'alphabet se mirent à danser follement dans le journal. Puis elles se calmèrent, s'arrêtèrent, reprirent leur place. Elle put le retrouver, son nom, et reprendre sa lecture :

C'est madame Derline, la femme d'un des plus aimables et des plus riches notaires de Paris. Le prince de Nérins, dont la parole fait autorité en ces matières, disait, hier soir, à qui voulait l'entendre : « C'est la plus belle personne

de Paris ! » *Nous sommes absolument de cet avis.*

Un tiret, et c'était tout. C'était assez, c'était trop ! Madame Derline se sentit prise d'un trouble extraordinaire, indéfinissable. C'était comme un mélange de peur et de plaisir, de joie et de confusion, d'orgueil satisfait et de pudeur blessée. Sa robe de chambre s'était un peu entr'ouverte ; elle la ramena sur elle avec une sorte de violence et la croisa sur ses pieds rejetés brusquement en arrière, vers le fauteuil. Elle avait eu comme une impression de nudité. Il lui semblait que tout Paris était là, dans sa chambre de jeune mariée, et qu'il était au premier rang, ce prince de Nérins, criant à tout Paris : « Regardez ! regardez ! C'est la plus belle personne de Paris ! »

Le prince de Nérins !... Elle connaissait bien ce nom, car elle lisait dans les journaux avec une très vive curiosité tous ces articles

intitulés : *la Vie parisienne*, *High Life*, *Échos mondains*, etc.; toutes ces chroniques signées : *Mousseline*, *Fanfreluche*, *Brimborion*, *Veloutine;* tous ces récits de grands mariages, de grands bals, de grandes premières représentations et de grandes ventes de charité. Le nom du prince revenait sans cesse dans ces articles, dans ces chroniques, et toujours il était cité comme l'arbitre suprême des élégances parisiennes.

Et c'était lui qui avait déclaré!... Ah! décidément le plaisir l'emportait sur la peur... Toute tremblante encore d'émotion, madame Derline alla se placer devant une grande glace, une vieille psyché de chez Jacob, qui n'avait jamais reflété jusqu'alors que de bonnes bourgeoises mariées à de bons notaires... Dans cette glace elle se regarda, s'examina, s'étudia longuement, curieusement, avidement. Certes, elle se savait jolie, mais, ô puissance de la chose imprimée!

elle se trouva absolument délicieuse. Elle n'était plus madame Derline, elle était la plus belle personne de Paris. Ses pieds, ses petits pieds — leur nudité ne la gênait plus — quittaient la terre. Elle s'élevait tout doucement vers le ciel, dans les nuages, se sentait devenir déesse.

Mais une inquiétude tout à coup la saisit : « Édouard? Que dirait Édouard? » Édouard, c'était son mari. Il n'y avait jamais eu qu'un petit nom d'homme dans sa vie, le nom de son mari. Il était aimé, ce notaire! Et presque au même moment où elle se demandait ce que dirait Édouard, il ouvrit brusquement la porte, Édouard.

C'était lui, un peu haletant. Il avait monté l'escalier quatre à quatre. Il paperassait paisiblement, dans son étude, au rez-de-chaussée, lorsqu'un de ses confrères, avec force félicitations, d'ailleurs, lui avait fait lire le fameux article. Il s'était bien vite

débarrassé de ce confrère, et il arrivait exaspéré dans la chambre de sa femme. Ce fut tout d'abord un torrent de paroles :

— De quoi se mêlent-ils, ces journalistes? C'est une indignité ! Ton nom, regarde, là, ton nom, dans ce journal !

— Oui, je sais, j'ai vu..

— Ah ! tu sais, tu as vu... et tu trouves cela tout naturel !

— Mais, mon ami...

— En quel temps vivons-nous? C'est ta faute aussi.

— Ma faute !

— Oui, ta faute !

— Et comment cela?

— Tu avais hier soir une robe trop décolletée, beaucoup trop décolletée... Ta mère te l'a reproché, d'ailleurs...

— Ah ! maman...

— Il ne faut pas dire : « Ah ! maman ». Elle avait raison, ta mère... Tiens, lis... *Et*

les épaules! Ah! quelles épaules!... C'est de tes épaules, à toi, qu'il est question... Et ce prince, qui se permet de te décerner un prix de beauté.

Il avait des idées bourgeoises, cet honnête homme, des idées gothiques, des idées de notaires d'autrefois, de notaire de la rue du Dragon ; les notaires du boulevard Malesherbes n'en sont plus là.

Madame Derline sut bien doucement, bien gentiment, faire entendre raison à ce révolté. Certes, il y eut de la grâce et de l'éloquence dans ses paroles, mais combien plus de grâce et d'éloquence dans les tendresses de son regard et de son sourire.

— Pourquoi cette grande colère et ce grand désespoir ? On l'accusait d'être le mari de la plus belle personne de Paris. Était-ce donc là une chose si horrible, un si épouvantable malheur? Et quel était le confrère, le bon confrère qui avait pris

plaisir à venir lui dénoncer cet odieux article?...

— M. Renaud.

— Ah! c'est M. Renaud... Ce cher M. Renaud!

Et là, madame Derline fut prise d'une petite crise de fou rire, si bien que, mal attachés, ses cheveux blonds se dénouèrent et vinrent encadrer ce joli visage où rayonnaient ces yeux sombres qui étaient aussi, quand ils voulaient bien s'en donner la peine, très doux, très câlins, très aimants.

— Ah! c'est M. Renaud, le mari de la délicieuse madame Renaud! Eh bien! sais-tu ce que tu vas faire tout de suite, tout de suite, sans perdre une minute? Courir chez le président du tribunal et demander le divorce. Tu lui diras: « M. Aubépin, délivrez-moi de ma femme... Son crime est d'être jolie, très jolie, trop jolie, j'en veux une autre qui soit laide, bien laide, qui ait le

grand nez de madame Renaud, son pied colossal, son menton pointu, ses épaules décharnées et son éternelle couperose. » C'est bien ce que tu veux, dis ? Allons, grand fou, embrassez-la votre pauvre femme et pardonnez-lui de ne pas être un monstre.

Comme des gestes assez vifs avaient scandé ce petit discours, le peignoir de cachemire blanc avait glissé, beaucoup glissé, s'était entr'ouvert, beaucoup entr'ouvert ; les criminelles épaules se trouvaient à la portée des lèvres de M. Derline... Il succomba. Il subissait d'ailleurs, lui aussi, l'abominable influence de la presse. Sa femme ne lui avait jamais paru si jolie, et, ramené à l'obéissance, M. Derline redescendit à son étude, afin de gagner de l'argent pour la plus belle personne de Paris.

Très sage et très opportune occupation, car, à peine madame Derline fut-elle restée seule, qu'une réflexion lui passa par la tête,

qui devait faire sortir une très jolie liasse de billets de banque de la caisse du notaire de la rue du Dragon. Madame Derline avait l'intention de mettre pour aller à la fête des Palmer, une robe qui comptait déjà de très anciens états de service. Madame Derline avait gardé la couturière de sa robe de noces, la couturière de sa mère, une couturière de la rive gauche. Il lui parut que sa nouvelle situation lui imposait de nouveaux devoirs. Elle ne pouvait se présenter chez les Palmer sans une robe *non vue* et signée d'un nom célèbre. Elle fit donc atteler dans l'après-midi et donna résolument à son cocher l'adresse d'un des plus illustres couturiers de Paris. Elle arriva un peu émue et dut traverser, pour pénétrer chez ce grand artiste, une véritable foule de valets de pied qui étaient dans l'antichambre, bavardant, riant, habitués à se rencontrer là, à y faire de longues stations. Presque tous ces valets

de pied étaient du monde, du grand monde; ils avaient passé la soirée ensemble, la veille, à l'ambassade d'Angleterre et devaient se retrouver, le soir, chez la duchesse de la Trémoïlle.

Madame Derline entra dans un salon somptueux, très somptueux, trop somptueux. Une vingtaine de grandes clientes étaient là, femmes du monde et femmes de théâtre, agitées, émues, fiévreuses, regardant aller et venir, devant elles, de grandes belles filles, des marcheuses, lesquelles portaient, avec une élégance hardie, les dernières créations du maître de la maison. Il était là, ce grand artiste, en tenue de diplomate, redingote noire boutonnée, cravate longue avec une épingle (cadeau d'une Altesse qui payait lentement ses notes), à la boutonnière une rosette multicolore (présent d'un petit prince régnant qui payait plus lentement encore les notes d'une danseuse de l'Opéra). Il allait

et venait, correct, calme, froid, au milieu des sollicitations et supplications de ses clientes : « Monsieur Arthur ! monsieur Arthur ! » On n'entendait que ce mot-là. C'était lui, M. Arthur. Il allait de l'une à l'autre, respectueux, sans trop d'humilité, avec les duchesses ; familier, sans trop d'abandon, avec les comédiennes. C'était un mouvement extraordinaire au milieu d'un fouillis merveilleux de velours, de satins, d'étoffes brochées, brodées, lamées d'or et d'argent. Tout cela jeté à tort et à travers, comme au hasard, — mais que de science dans ce hasard ! — sur les fauteuils, les tables, les divans.

Madame Derline se heurta tout d'abord à une ouvrière portant à pleins bras une robe blanche et disparaissant presque sous une légère montagne de mousselines et de dentelles ; on ne voyait passer que la chevelure noire tout ébouriffée de l'ouvrière et sa mine

futée de petite faubourienne. Madame Derline recula, voulut se ranger contre la muraille, mais une essayeuse était là, une grande brune, au visage énergique, et qui parlait, avec autorité, dans un tuyau acoustique : « Tout de suite, disait-elle, apportez-moi, tout de suite, la robe de la princesse ! » Effarée, éblouie, madame Derline se blottit dans un coin, guettant l'occasion, tâchant de saisir une vendeuse au passage. Elle songeait presque à abandonner la partie. Jamais, certainement, elle n'oserait aborder de front ce terrible M. Arthur qui venait de lui jeter un coup d'œil rapide où elle avait cru lire ceci : « Qu'est-ce que c'est que celle-là ? Pas habillée ! Couturière de la rive gauche ! » Enfin, madame Derline réussit à s'emparer d'une vendeuse disponible, et ce fut le même regard légèrement dédaigneux, regard accompagné de cette phrase :

— Madame n'est pas une cliente habituelle de la maison ?

— Non. Je ne suis pas une cliente...

— Et vous désirez ?

— Une robe, une robe de bal... et j'ai besoin de cette robe pour jeudi soir...

— Jeudi prochain !

— Oui, jeudi prochain.

— Oh ! madame. Vous n'y songez pas. Même pour une cliente de la maison, cela serait impossible.

— Je désirerais tant cependant...

— Voyez M. Arthur... Lui seul pourrait...

— Et où est-il M. Arthur ?

— Dans son cabinet... Il vient de se retirer dans son cabinet. Là en face, madame.

Madame Derline, par une porte entr'ouverte, aperçut une pièce d'un luxe grave et sévère, un cabinet d'ambassadeur. Sur les murs les grandes puissances européennes représentées par quatre photographies : l'im-

pératrice Eugénie, la princesse de Galles, une grande-duchesse de Russie et une archiduchesse d'Autriche... M. Arthur prenait là quelques instants de repos, enfoncé dans un fauteuil, avec un air de lassitude et d'épuisement ; un journal était étendu sur ses genoux. Il se leva en voyant entrer madame Derline ; d'une voix tremblante, elle renouvela sa demande.

— Oh ! madame, une robe de bal, une grande robe pour jeudi... Je ne saurais prendre un tel engagement, je ne pourrais le tenir. Il y a des responsabilités auxquelles je ne m'expose jamais...

Il parlait lentement, gravement, en homme qui a conscience de sa haute situation.

— Ah ! que je suis malheureuse ! La circonstance est si particulière... Et on m'a dit que seul vous pouviez...

Deux larmes, deux petites larmes perlèrent au bord de ses cils... M. Arthur se sentit

ému... Une femme, une jolie femme, pleurant, là, devant lui ! Jamais un tel hommage n'avait été rendu à son génie !

— Mon Dieu, madame, je veux bien faire un effort... Une robe bien simple...

— Oh non, pas bien simple... Très brillante, au contraire... Tout ce qu'il y a de plus brillant... Deux de mes amies sont vos clientes. (Elle dit les noms.) Et je suis, moi, madame Derline...

— Madame Derline ! Vous êtes madame Derline !

Ce fut un coup de théâtre, un véritable coup de théâtre ! Ces deux *madame Derline* furent suivis d'un regard et d'un sourire, regard vers le journal, sourire à madame Derline, mais sourire discret, contenu, réservé, sourire de parfait galant homme. Voici ce qu'ils disaient, avec une admirable clarté, ce regard et ce sourire :

« Ah ! vous êtes madame Derline, cette déjà

célèbre madame Derline qui, hier, à l'Opéra... Je comprends... je comprends... Je lisais tout à l'heure dans ce journal... Les paroles ne sont plus nécessaires... Il fallait vous nommer tout de suite... Oui, vous avez besoin de moi ; oui, vous aurez votre robe ; oui, je veux être de moitié dans votre succès. »

M. Arthur appela :

— Mademoiselle Blanche, tout de suite. Mademoiselle Blanche.

Et se tournant vers madame Derline :

— C'est une personne de grand mérite... mais je m'occuperai moi-même, soyez tranquille ; oui, moi-même...

Madame Derline était un peu confuse, un peu embarrassée de sa gloire, mais heureuse cependant. Mademoiselle Blanche arriva.

— Emmenez madame, dit M. Arthur... prenez les mesures nécessaires pour une robe

de bal très décolletée, les bras absolument à découvert. Moi, pendant ce temps, je vais rêver, madame, à ce que je puis faire pour vous... Il faut quelque chose d'absolument nouveau... Ah ! avant de partir, permettez-moi...

Il fit très lentement le tour de madame Derline, l'examinant avec une profonde attention ; puis il s'éloigna, la considéra d'un peu plus loin... Sa figure était sérieuse, soucieuse, anxieuse. Un grand savant cherchant un grand problème ! Il se passait la main sur le front, levait les yeux au ciel, cherchant l'inspiration, dans un enfantement douloureux ; mais brusquement son visage s'illumina ; l'esprit d'en haut avait répondu.

— Allez, madame, dit-il, allez... Votre robe est faite. Quand vous reviendrez, mademoiselle, apportez-moi cette pièce de satin rose, vous savez, celle que je gardais pour une grande occasion...

Voilà madame Derline seule avec mademoiselle Blanche, dans un salon d'essayage, sorte de petite cabine tout entourée de glaces. Lorsque, les mesures prises, madame Derline revint, un quart d'heure après, elle trouva M. Arthur au milieu d'un monceau de pièces de satin de toutes couleurs, de crêpes, de tulles, de dentelles, de guipures, d'étoffes brochées.

—Non, non, pas de satin rose, dit-il à mademoiselle Blanche qui rapportait la pièce demandée, non, j'ai trouvé mieux. Écoutez-moi bien... Voici ce que vous allez faire... J'ai écarté le rose, je m'arrête à ceci : ce satin fleur de pêcher... Un fourreau à l'antique, dessinant toutes les élégances, laissant deviner les formes souples du corps... Bien plat ce fourreau... Presque pas de jupons... du surah... Il faut que madame soit moulée, entendez-vous bien, moulée dans ce fourreau. Nous draperons sur la robe ce

crêpe, oui, celui-là, mais en plis fins, légers. Ce crêpe sera comme un nuage jeté sur la robe, un nuage transparent, vaporeux, impalpable... Les bras absolument nus, je vous l'ai dit... Sur chaque épaule, un simple nœud laissant bien voir l'attache du bras... En quoi ce nœud ?... J'hésite encore... J'ai besoin d'y penser... Revenez demain pour essayer... A demain, madame, à demain.

Madame Derline revint le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours jusqu'à la veille du fameux jeudi... et chaque fois qu'elle revenait, en attendant son tour d'essayage, elle se commandait des robes, très simples, mais cependant de sept à huit cents francs.

Ce n'est pas tout, le jour de sa première visite à M. Arthur, quand madame Derline sortit de cette grande maison, elle fut navrée, positivement navrée à la vue de son coupé ; il faisait, en vérité, piteuse mine, parmi les

voitures du plus haut style qui attendaient sur trois files, barrant la moitié de la rue. C'était le coupé de feu sa belle-mère, lequel roulait encore, après quinze ans de service dans les rues de Paris. Madame Derline ne monta dans ce lamentable coupé que pour se faire conduire chez un très illustre carrossier, et, le soir, saisissant adroitement le moment psychologique, elle expliqua à M. Derline qu'elle avait vu certain petit coupé noir doublé d'un certain satin gros-bleu qui encadrerait divinement ses nouvelles robes.

Le coupé était acheté, le lendemain, par M. Derline qui, lui aussi, commençait à sentir pleinement l'étendue de ses nouveaux devoirs. Mais, dès le lendemain, on s'aperçut qu'il était impossible d'atteler à ce petit bijou de coupé, le vieux cheval qui traînait la vieille voiture, et non moins impossible de mettre sur le siège le vieux cocher qui conduisait le vieux cheval.

Voilà pourquoi le jeudi 25 avril, à dix heures et demie du soir, une très jolie jument alezane, menée par un très correct cocher anglais, conduisait chez les Palmer, M. et madame Derline. Il manquait cependant encore quelque chose. Un petit groom à côté du cocher anglais. Mais il fallait y mettre une certaine discrétion. La plus belle personne de Paris se proposait d'attendre une dizaine de jours avant de demander le petit groom.

Pendant qu'elle montait l'escalier des Palmer, elle sentait distinctement son cœur battre à petits coups répétés. Elle allait jouer une partie décisive. Elle savait que les Palmer allaient partout répétant : « Venez jeudi, nous vous ferons voir madame Derline, la plus belle personne de Paris. » Les curiosités étaient très éveillées, et aussi les jalousies.

Elle entra et, dès la première minute, elle eut la délicieuse sensation de son succès. Ce

fut, à travers la longue galerie de l'hôtel Palmer, une véritable marche triomphale. Elle s'avançait d'un pas net et précis, droite, la tête haute. Elle paraissait ne rien voir, ne rien entendre ; mais comme elle voyait bien ! comme elle sentait sur ses épaules le feu de tous les regards ! Autour d'elle s'élevait comme une petite houle d'admiration, et jamais musique n'avait été plus douce à son oreille.

Oui, décidément, tout allait bien. Elle était en train de conquérir Paris. Et, sûre d'elle-même, à chaque pas plus confiante, plus légère et plus hardie, elle avançait au bras de Palmer qui lui nommait en chemin des comtes, des marquis et des ducs.

Et Palmer lui dit tout d'un coup :

— Je cherche pour vous le présenter, un de vos grands admirateurs qui, l'autre soir, à l'Opéra, ne parlait que de votre beauté... le prince de Nérins.

Elle devint rouge comme une cerise. Palmer la regarda, et se mettant à rire :

— Ah ! vous avez lu, l'autre jour, dans ce journal ?

— J'ai lu... oui, j'ai lu...

— Mais où est-il donc, le prince, où est-il donc ? Je l'ai vu dans la journée, il devait être ici de bonne heure.

Madame Derline ne devait pas le voir, ce soir-là, le prince de Nérins. Et cependant il comptait bien venir chez Palmer et présider à l'apothéose de sa notairesse. Il avait dîné au cercle et s'était laissé entraîner à une première représentation dans un petit théâtre. On jouait une opérette jetée dans le moule classique. Le personnage principal était une jeune reine, toujours escortée par les quatre demoiselles d'honneur réglementaires.

Trois de ces jeunes dames étaient très connues du public des premières pour avoir

déjà figuré dans bien des finales d'opérettes et dans bien des cortèges de féeries, mais la quatrième... Oh ! la quatrième... C'était une nouvelle, une grande brune de la plus éclatante beauté. Le prince se fit, entre tous, remarquer par son délire. Il oublia complètement qu'il devait partir après le premier acte. La pièce finit fort tard, le prince était encore là, n'ayant accordé aucune attention à la pièce, aucune à la musique, n'ayant vu que cette merveilleuse brune, n'ayant entendu que le couplet indignement massacré par elle, au milieu du second acte. Et, pendant la sortie, le prince disait à qui voulait l'entendre :

« Cette brune ! hein ! cette brune ! Il n'y a rien de pareil dans aucun théâtre ! C'est la plus belle personne de Paris ! la plus belle ! »

Il était une heure du matin... Le prince se demanda s'il irait chez les Palmer... Pauvre

petite madame Derline, c'était bien peu de chose à côté de cette nouvelle merveille ! Le prince, d'ailleurs, était un homme méthodique. L'heure du whist était venue ; il s'en alla faire son whist.

Le lendemain matin, madame Derline trouva dans le *Carnet mondain* de son journal dix lignes sur le bal des Palmer. On nommait les marquises, les comtesses et les duchesses qui étaient là, mais d'elle, madame Derline, pas un mot, pas un mot.

En revanche, le rédacteur de la soirée théâtrale célébrait en termes enthousiastes la beauté de cette idéale demoiselle d'honneur et disait : « D'ailleurs, le prince de Nérins déclarait que mademoiselle Miranda était incontestablement la plus belle personne de Paris. »

Madame Derline jeta le journal au feu. Elle ne voulait pas que son mari sût qu'elle

n'était déjà plus la plus belle personne de Paris.

Elle a cependant gardé la grande couturière et le cocher anglais, mais elle n'a jamais osé demander le petit groom.

NOIRAUD

— N'ayez pas peur, monsieur, vous ne manquerez pas le train... Voilà quinze ans que je mène des voyageurs au chemin de fer... et jamais je ne leur ai fait manquer le train ! Entendez-vous, monsieur, jamais !

— Cependant...

— Oh ! ne regardez pas votre montre... Il y a une chose que vous ne savez pas et qu'il faut savoir et que votre montre ne vous dira pas... C'est que le train est toujours en retard d'un quart d'heure... Il n'y

a pas d'exemple que le train n'ait pas été en retard d'un quart d'heure.

Il y en eut un ce jour-là. Le train avait été exact et je le manquai. Mon cocher était furieux.

— Il faut prévenir, disait-il au chef de gare, il faut prévenir si vos trains, tout d'un coup, se mettent à partir à l'heure... Jamais on n'a vu ça !

Et prenant à témoin tous les assistants :

— N'est-ce pas qu'on n'a jamais vu ça ? Je ne veux pas paraître fautif près de monsieur. Un train à l'heure !... Un train à l'heure !... Dites-lui bien que c'est la première fois que ça arrive.

Ce fut un cri général. « Oh oui ! oh oui ! ordinairement il y a du retard. » Je n'en avais pas moins trois grandes heures à passer dans un très mélancolique village du canton de Vaud, flanqué de deux mélanco-

liques montagnes qui avaient deux petites houppettes de neige sur la tête.

Comment tuer ces trois heures? A mon tour, j'invoquai l'assistance... Et ce fut de nouveau un cri général : « Allez voir le Chaudron! il n'y a que ça à voir dans le pays. » Et où était-il ce Chaudron? Sur la montagne de droite, à mi-côte; mais le chemin était un peu compliqué; on me conseillait de prendre un guide, et là-bas, là-bas, dans cette petite maison blanche avec des volets verts, je devais trouver le meilleur guide du pays, un brave homme, le père Simon.

Je m'en allai frapper à la porte de la petite maison.

Une vieille femme vint m'ouvrir.

— Le père Simon?

— C'est bien ici... Mais voilà... si c'est pour aller au Chaudron...

— Oui, c'est pour aller au Chaudron.

— Eh bien! Il ne va pas bien depuis ce matin, le père Simon... Il n'a pas de jambes... Il ne peut pas sortir... Seulement, ne vous inquiétez pas, il y a quelqu'un pour le remplacer... il y a Noiraud...

— Va pour Noiraud...

— Seulement il faut que je vous prévienne... Ce n'est pas une personne, Noiraud.

— Pas une personne?

— Non, c'est notre chien.

— Comment votre chien?

— Oui, Noiraud... Et il vous conduira très bien, aussi bien que mon mari... il a l'habitude...

— L'habitude?

— Certainement, depuis des années et des années, le père Simon l'emmène avec lui... Alors il a appris à connaître les endroits et maintenant il fait très bien sa petite affaire tout seul. Il a souvent conduit des voyageurs, et nous en avons toujours

eu des compliments. Pour ce qui est de l'intelligence, n'ayez pas peur, il en a autant que vous et moi... Il ne lui manque que la parole... Mais ça n'est pas nécessaire, la parole... si c'était pour montrer un monument, oui, parce qu'alors il faut savoir faire des récits et dire des dates historiques... Mais ici, il n'y a que des beautés de la nature. Prenez Noiraud. Et puis, ça vous coûtera moins cher... c'est trois francs, mon mari ; Noiraud, ça n'est que trente sous ; et il vous en fera voir pour trente sous autant que mon mari pour trois francs...

— Eh bien, où est-il Noiraud ?

— Il se repose au soleil, dans le jardin... Il a déjà mené des Anglais, ce matin, au Chaudron. Je l'appelle, pas vrai ?

— Oui, appelez-le.

— Noiraud ! Noiraud !

Il arriva d'un bond par la fenêtre. C'était un assez vilain petit chien noir à longs

poils frisés et ébouriffés ; il ne payait pas de mine; mais il avait cependant, dans toute sa personne, un certain air de gravité, de décision, d'importance. Son premier regard fut pour moi ; un regard net, précis, assuré, qui m'enveloppa rapidement des pieds à la tête, un regard qui disait clairement : « C'est un voyageur. Il veut voir le Chaudron. »

Un train manqué me suffisait, pour ce jour-là, et je tenais essentiellement à ne pas m'exposer une seconde fois à pareille mésaventure. J'expliquai à cette brave femme que je n'avais que trois heures pour ma promenade au Chaudron.

— Oh ! je sais bien, me dit-elle, vous voulez prendre le train de quatre heures. Ne craignez rien. Noiraud vous ramènera à temps... Allons, Noiraud, en route, mon garçon, en route...

Mais Noiraud ne paraissait pas du tout

disposé à se mettre en route. Il restait là immobile, regardant sa maîtresse avec une certaine agitation.

— Ah ! je suis bête, dit la vieille femme. J'oubliais... j'oubliais le sucre...

Elle alla prendre quatre morceaux de sucre dans un tiroir et me les remettant :

— Voilà pourquoi il ne voulait pas partir... Vous n'aviez pas les morceaux de sucre. Tu vois, Noiraud, le monsieur a le sucre. Allons en route, mon garçon... Au Chaudron ! au Chaudron ! au Chaudron !

Elle répéta ces mots trois fois en parlant très lentement et très distinctement, et pendant ce temps, moi, j'examinais Noiraud avec attention. Il répondait aux paroles de sa maîtresse par de petits signes de tête qui allaient en s'accentuant et où il entrait évidemment, à la fin, un peu d'impatience et de mauvaise humeur. On pouvait les traduire ainsi : « Oui... oui... au Chaudron..

j'ai compris... Le monsieur a les morceaux de sucre... et nous allons au Chaudron... C'est entendu... Me prenez-vous pour une bête ? »

Et sans laisser finir le troisième *au Chaudron* de madame Simon, Noiraud, évidemment blessé, tourna les talons, vint se planter en face de moi et, du regard, me montrant la porte, me dit aussi nettement qu'il était permis à un chien de le dire :

— Allons, venez, vous !...

Je le suivis docilement. Nous partîmes tous les deux, lui devant, moi derrière. Nous traversâmes ainsi tout le village... Des enfants qui gaminaient dans la rue reconnurent mon guide.

— Eh, Noiraud ! Bonjour, Noiraud !

Ils voulaient jouer avec le chien ; mais il tourna la tête d'un air dédaigneux, de l'air d'un chien qui n'a pas le temps de s'amuser, d'un chien qui est en train de faire son

devoir et de gagner trente sous. Un des enfants s'écria :

— Laissez-le donc. Il conduit le m'sieu au Chaudron... Bonjour, m'sieu !

Et tous de rire, en répétant :

— Bonjour, m'sieu !

Je souriais, mais gauchement, j'en suis sûr. Je me sentais embarrassé, un peu humilié même. J'étais, en somme, dominé par cet animal. Il était, pour le moment, mon maître. Il savait où il allait, et moi je ne le savais pas. J'avais hâte de sortir du village et de me trouver seul avec Noiraud, en face de ces beautés de la nature qu'il avait pour mission de me faire admirer.

Ces beautés de la nature furent, pour commencer, une affreuse route poudreuse et brûlante, sous un soleil de plomb. Le chien marchait d'un pas alerte et je me fatiguais à le suivre. J'essayai de modérer son allure : *Noiraud, allons, Noiraud, mon garçon, pas si*

vite... Noiraud faisait la sourde oreille, poursuivait, sans vouloir m'entendre, son petit bonhomme de chemin et fut pris brusquement d'un véritable accès de colère, quand je voulus m'asseoir, au coin d'un champ, sous un arbre qui donnait une ombre grêle. Il aboyait d'une petite voix rageuse, me jetait des regards irrités... Évidemment, ce que je faisais était contraire à la règle... On n'avait pas la coutume de s'arrêter là... Et les jappements étaient si aigus, si agaçants, que je me levai pour reprendre ma route. Noiraud se calma tout aussitôt et se remit à trottiner gaiement devant moi. Je l'avais compris. Il était content.

Quelques minutes après, nous entrions dans un délicieux chemin, tout fleuri, tout ombreux, tout parfumé, tout plein de la fraîcheur et du murmure des sources... Noiraud tout aussitôt se glissa sous bois, prit le galop et disparut dans le petit sentier...

Je le suivais, un peu haletant. Je n'avais pas fait une centaine de pas, que je trouvai mon Noiraud qui m'attendait, la tête haute et l'œil brillant, dans une sorte de salle de verdure égayée par la chanson d'une mignonnette cascade. Il y avait là un vieux banc rustique, et le regard de Noiraud allait avec impatience de mes yeux à ce banc et de ce banc à mes yeux. Je commençais à comprendre le langage de Noiraud.

— A la bonne heure, me disait-il, voilà une place pour se reposer... Il fait bon, ici... il fait frais... Tu étais bête... tu voulais t'arrêter en plein soleil... Allons, assieds-toi... tu peux t'asseoir, je te le permets.

Et je m'arrêtai... et je m'assis... et j'allumai un cigare. Je fis presque le mouvement d'en offrir un à Noiraud. Il fumait peut-être... Mais je pensai qu'il préférerait un morceau de sucre. Il l'attrapa au vol fort adroitement, le croqua à belles dents,

se coucha et s'assoupit à mes pieds. Il était évidemment habitué à faire à cette place une petite halte et une petite sieste.

Il ne dormit guère qu'une dizaine de minutes. J'étais, d'ailleurs, parfaitement tranquille; Noiraud commençait à m'inspirer une confiance absolue. J'étais résolu à lui obéir aveuglément. Il se leva, s'étira, me jeta ce petit regard de côté qui signifiait : « En route, mon ami... en route. » Et nous voilà, comme deux vieux amis, cheminant sous bois, d'une allure plus lente; Noiraud goûtait le charme, le silence et la douceur du lieu... Sur la route, tout à l'heure, ayant hâte d'échapper à cette chaleur, à cette poussière, il s'avançait d'un petit pas sec, serré, pressé. Il marchait pour arriver. Et maintenant, rafraîchi, détendu, Noiraud marchait pour le plaisir de se promener dans un des plus jolis petits sentiers du canton de Vaud.

Un chemin se présente à gauche. Courte hésitation de Noiraud... Il réfléchit. Puis il passe et continue sa route, droit devant lui, mais non sans quelque trouble et sans quelque incertitude dans sa démarche... Et voici qu'il s'arrête. Il a dû se tromper... Oui, car il revient sur ses pas et nous prenons ce chemin à gauche qui, tout d'un coup, au bout d'une centaine de pas, nous conduit à une sorte de cirque; et Noiraud, le nez en l'air, m'invite à contempler la très respectable hauteur de l'infranchissable muraille de rochers qui forme ce cirque... Lorsque Noiraud pense que j'ai suffisamment contemplé, il fait volte-face, et nous reprenons notre petit sentier sous bois. Noiraud avait oublié de me montrer le cirque de rochers... une légère faute qui avait été bien vite réparée.

La route bientôt devient très montueuse, très accidentée, très dure... Je n'avance plus

que lentement, avec des précautions infinies. Noiraud, lui, saute lestement de roche en roche, mais il ne m'abandonne pas... Il m'attend, en attachant sur moi des regards chargés de la plus touchante sollicitude. Enfin, je commence à entendre comme un bouillonnement ; Noiraud se met à japper joyeusement.

— Courage, me dit-il, courage... Nous arrivons, tu vas voir le Chaudron.

C'est, en effet, le Chaudron. Une source assez modeste, d'une hauteur également modeste, tombe avec des rejaillissements et des rebondissements dans une grande roche légèrement creusée. Je ne me consolerais pas d'avoir fait cette laborieuse ascension pour voir cette médiocre merveille si je n'avais eu pour compagnon de route ce brave Noiraud qui est, lui, bien plus intéressant et bien plus remarquable que le Chaudron.

De chaque côté de la source, dans des

petits chalets suisses, sont installées deux laiteries tenues par deux petites Suissesses, l'une blonde, l'autre brune ; toutes deux en costume national, guettant avidement mon arrivée, sur le seuil de leurs maisonnettes, vraies petites boîtes découpées à la mécanique.

Il me semble que la petite blonde a de très jolis yeux et j'avais déjà fait trois ou quatre pas de son côté, lorsque Noiraud, éclatant en aboiements furieux, me barre résolument le passage. Aurait-il une préférence pour la petite brune ? Je change de direction. C'était bien cela. Noiraud s'apaise comme par enchantement quand il me voit assis à une table devant la maison de sa jeune protégée. Je demande une tasse de lait. L'amie de Noiraud rentre dans son petit joujou et Noiraud se faufile à sa suite dans la maison. Par une fenêtre entre-bâillée, je suis des yeux mon Noiraud... Le misérable !

On le sert avant moi. C'est lui qui, le premier, a sa grande jatte de lait. Il est vendu !

Après quoi, avec des gouttelettes blanches suspendues à ses moustaches, Noiraud vient me tenir compagnie et me regarder boire mon lait. Je lui donne un morceau de sucre, et, tous deux, absolument satisfaits l'un de l'autre, respirant à pleins poumons l'air vif et léger de la montagne, nous passons, à trois ou quatre cents mètres d'altitude, une demi-heure délicieuse.

Noiraud commence à donner quelques signes d'impatience et d'agitation. Je lis maintenant dans ses yeux à livre ouvert. Il faut partir... Je paie, je me lève, et, pendant que je m'en vais à droite vers le chemin qui nous a amenés sur la montagne, je vois mon Noiraud qui va se planter à gauche à l'entrée d'un autre chemin. Il attache sur moi un regard sérieux, sévère. Que de pro-

grès j'ai faits depuis deux heures et comme la silencieuse éloquence de Noiraud m'est devenue familière!

— Quelle opinion as-tu de moi? me dit Noiraud. Crois-tu que je vais te faire passer deux fois par la même route? Non pas, vraiment... Je suis un bon guide... Je sais mon métier... Nous allons redescendre par un autre chemin.

Nous redescendons par cet autre chemin qui est beaucoup plus joli que le premier. Noiraud, tout guilleret, se retourne souvent vers moi avec un petit air de triomphe et de joie. Nous traversons le village et, sur la place de la gare, Noiraud est assailli par trois ou quatre chiens de ses amis qui paraissent fort en humeur de bavarder et de jouer un peu avec leur camarade. Ils veulent l'arrêter au passage, mais Noiraud, grognant, grondant, repousse vivement leurs avances.

— Vous voyez bien que j'ai à faire... Je conduis ce monsieur à la gare.

Ce n'est que dans la salle d'attente qu'il consent à se séparer de moi — après avoir croqué gaiement les deux derniers morceaux de sucre — et voici comment je traduis le regard d'adieu de Noiraud :

— Nous sommes en avance de vingt minutes. Ce n'est pas moi qui t'aurais fait manquer le train ! Allons ! bon voyage ! bon voyage !

GUIGNOL

Il y a de cela sept ou huit ans, j'avais alors une vieille amie qui était directrice de théâtre, et je suivais fort assidûment les représentations de ce théâtre. Ce n'était pas une scène subventionnée. Il y avait là une cinquantaine de petits comédiens et de petites comédiennes qui auraient pu servir de modèles à leurs grands confrères des grands spectacles de Paris. Jamais ils n'étaient mécontents et jamais malades ; jamais ils n'arrivaient en retard à une répétition et jamais

ils n'avaient fait manquer une représentation. Leur docilité était merveilleuse, et leur modestie exemplaire. Comédiens et comédiennes jouaient ce qu'on voulait, comme on voulait, quand on voulait. Ils ne refusaient jamais de rôles, respectaient le texte des auteurs, ne demandaient jamais d'augmentation de traitement, jamais de feux, jamais de vedettes sur l'affiche; ils ne songeaient pas à devenir sociétaires de la Comédie-Française, à faire des tournées en province, en Russie et dans les deux Amériques.

Ils ne s'en allaient jamais, après une répétition, les bras au ciel, jetant les hauts cris, déblatérant contre les auteurs et disant : « Si le théâtre se meurt, c'est la faute des auteurs qui ne savent plus leur métier. Nous avons, nous autres comédiens, autant d'esprit, de talent, de génie que nos devanciers ; mais, eux, les auteurs, ils n'ont plus

rien ! Il y a encore des comédiens ; mais il n'y a plus d'auteurs ! Voilà la vérité, il n'y a plus d'auteurs ! »

L'heureuse directrice de cet heureux théâtre n'avait jamais de démêlés avec la presse, jamais de discussion avec la censure, jamais de querelle avec ses artistes. Ces excellents et infatigables comédiens étaient toujours de belle et vaillante humeur. Ils ne voulaient pas, tous et toutes, jouer toujours le meilleur rôle, le rôle où l'on est jeune, le rôle où l'on est beau, le rôle où l'on est riche, le rôle où l'on est aimé. Tout leur convenait, tout leur plaisait. Une troupe modèle enfin ! Il est vrai que c'était une troupe de marionnettes.

Madame Lamblin était devenue, dans les dernières années de l'Empire, directrice d'un des petits Guignols des Champs-Élysées. Et voici comment j'avais eu l'honneur de devenir l'ami de cette respectable dame. On répétait, en 1866, aux Variétés, une grande

opérette d'Offenbach ; il y avait alors, parmi les choristes femmes, une petite boulotte, pas très jeune, pas jolie du tout, — très laide même, — qui avait le talent de faire mon désespoir. Elle s'agitait, se démenait, cherchant à se faire voir, trouvant le moyen de se faufiler toujours au premier rang. Elle n'était pas de ces choristes inertes et somnolentes, se promenant, l'air défait, les bras ballants, le visage morne, à travers les pièces les plus gaies. Intelligente, elle devait l'être. Ses mouvements étaient justes ; elle avait le sentiment de la situation ; mais elle mettait en pleine lumière un visage souverainement disgracieux, et, par sa turbulence, troublait et brouillait toute la mise en scène ; si bien qu'un jour je dis au régisseur :

— Comment s'appelle cette femme ?

— Madame Lamblin.

— Eh bien ! elle est insupportable, madame Lamblin.

— Elle a du zèle...

— Elle en a trop, et elle est affreusement laide... Dites-lui donc de se tenir modestement au dernier rang... C'est sa vraie place... Dites-lui cela bien doucement.

J'assistai de loin, sans y prendre part, à l'explication du régisseur et de madame Lamblin. Elle fut orageuse; montrant tous les signes de la plus violente indignation, et, tout d'un coup, tournant le dos au régisseur, la pauvre femme sortit de scène avec des gestes emportés.

— Elle n'est pas commode, me dit le régisseur en revenant prendre sa place à l'avant-scène; elle s'en est allée furieuse, je crois que nous ne la reverrons plus.

Je devais la revoir cependant. Une heure après, quand je sortis du théâtre, la répétition terminée, je trouvai ma choriste dans le passage des Panoramas, devant la petite porte des artistes. Elle m'attendait là, tra-

gique, les lèvres serrées, dans une attitude théâtrale, adossée contre la devanture du magasin où l'on vend des couveuses et des gaveuses mécaniques. De la main droite elle tambourinait nerveusement contre la vitre du magasin et terrifiait les petits poulets fraîchement éclos qui s'étaient réfugiés dans un coin, en tas, pelotonnés, éperdus, le duvet tout hérissé. Cela faisait tableau. En m'apercevant, elle se redressa, vint à moi, et jamais assurément, le passage des Panoramas n'a vu scène plus ridicule.

— Alors, monsieur, me dit-elle en croisant les bras, je n'ai plus qu'à renoncer au théâtre.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis trop laide... le régisseur m'a dit cela de votre part... que j'étais trop laide !... trop laide !... trop laide !..

Et ce fut un torrent, mais un torrent de larmes. Elles éclatèrent irrésistibles, au

milieu des hoquets, des sanglots, des paroles entrecoupées... car elle continuait à parler.

— Non, je ne suis pas belle... je le sais... mais j'ai de la physionomie, de l'intelligence, et je mettais de l'animation dans vos chœurs.. Je ne suis pas la première venue, j'arrive de Montpellier... J'ai chanté dans la *Favorite*, pas Léonor, non, Inès; ce n'est pas un grand rôle, mais c'est un rôle cependant... j'ai de la voix... je suis musicienne... On ne m'a jamais dit que j'étais trop laide, à Montpellier!... on ne m'interdisait pas le premier plan, à Montpellier!... et le préfet, un jour, est descendu sur la scène pour me faire des compliments, à Montpellier! Ah! j'aurais dû rester à Montpellier! Je me serais fait une position, à Montpellier!

Toutes ces phrases étaient hachées par des hoquets et des sanglots. Les paroles s'arrêtaient tumultueuses, ne pouvaient plus sortir. La pauvre femme étranglait, suffoquait dans

un accès de désespoir convulsif... Et tout cela parce que le régisseur lui avait interdit le *premier plan*. Des passants s'étaient arrêtés et formaient un petit groupe autour de nous. « Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce qu'elle a ? » Je ne m'étais jamais trouvé dans une aussi piteuse et plus absurde situation. Et, en même temps, j'étais touché par le chagrin de cette pauvre femme. Je la pris doucement par le bras et la décidai à rentrer. Je la fis asseoir dans la loge de la concierge, une excellente femme, la mère Sagot, et faite aux douleurs de théâtre, et sachant bien qu'elles ne sont pas éternelles. On a assisté à bien des drames, quand on est, depuis trente ans, concierge de la petite porte des artistes au théâtre des Variétés. L'entrée de la choriste avait réveillé le chat noir de la mère Sagot, et, tout en se détirant, il tenait attachés sur nous ses yeux bouton d'or ; on y lisait clairement la surprise et le dédain ;

les chats sont philosophes — les chats de théâtre surtout — et considèrent de très haut nos misérables agitations.

— Allons, qu'est-ce qu'il y a encore? s'écria la mère Sagot... Ça n'est pas fini, cette histoire-là. Y a-t-il du bon sens à se mettre dans des états pareils?... Attendez... je vais vous faire prendre un peu d'eau de mélisse.

Madame Lamblin prit de l'eau de mélisse, se calma, s'apaisa, devint subitement très douce.

— Merci, madame Sagot, vous êtes bien bonne, et vous, monsieur, je vous demande pardon... Je suis si malheureuse... Oui, vous avez raison... je suis trop laide.

— Je n'ai pas dit cela.

— Vous l'avez dit au régisseur, il me l'a répété... Et puis je n'ai plus vingt ans, ni trente, ni quarante... C'est trop tard pour le théâtre... Oui, c'est trop tard... Allons, je

vois que je n'ai plus qu'une chose à faire... J'hésitais... je n'hésite plus. Je m'en vais acheter le Guignol des Champs-Élysées.

Rien de plus étrange que cette dernière phrase dite, avec un accent de mélancolie résignée, d'une voix encore mouillée de larmes. Je ne pus m'empêcher de répéter :

— Le Guignol des Champs-Élysées?...

— Oui, je suis en pourparlers avec la propriétaire... madame Riffaud... elle demeure dans ma maison... Elle voudrait se retirer, aller vivre dans son pays. Elle m'offre de me céder son privilège. Ce n'est pas une mauvaise affaire... madame Riffaud y a gagné une petite fortune... Elle demande quatre mille francs... Je les ai... C'est l'héritage d'une tante... Oui, je vais acheter le Guignol.

Elle se leva, se rajusta devant la glace, tamponna ses yeux, et, de plus en plus douce :

— Pardon encore, monsieur... Adieu, madame Sagot.

Elle donna une poignée de main à la mère Sagot, me fit un salut très digne et s'en alla. On ne la revit plus au théâtre. Elle écrivit au directeur pour demander la résiliation de son engagement; on la lui accorda très volontiers. Elle ne laissa aucun vide appréciable dans le groupe des choristes.

Cela se passait en plein hiver; quelques mois après, au printemps, comme je traversais les Champs-Élysées, je m'arrêtai près d'un petit théâtre de marionnettes. J'ai toujours aimé Guignol, ses comédies, ses comédiens et son public, son public surtout. Il est féroce, ce parterre de bambins et de bambines... Je ne parle pas du public non payant, du public qui n'a pas deux sous pour payer sa stalle et qui regarde de loin, derrière les cordes; je parle du public

payant... Ces enfants sont pour la plupart des enfants riches, des enfants de bourgeois et de propriétaires. Eh bien! ils ont tous des instincts franchement révolutionnaires; ils sont toujours pour le battant contre le battu, pour le pauvre contre le riche, pour le voleur contre le volé. Toujours contre le commissaire, contre les gendarmes, contre le propriétaire, contre ce qui représente la loi, le droit, l'autorité.

Donc, je m'arrêtai, de côté, en dehors de l'enceinte, afin de voir tout à la fois et le public et la scène. Les places payantes étaient combles et les bancs chargés d'enfants immobiles, les yeux fixés, les traits tendus par le plaisir et l'admiration. La toile venait de se lever sur un de ces décors qui bravent toute perpective. On jouait un des vieux chefs-d'œuvre du genre. M. Camazou était en scène et hurlait à pleins poumons, avec des gestes furieux.

— Monsieur Guignol, criait-il, monsieur Guignol !

— Je n'y suis pas ! répondait Guignol, lequel se tenait prudemment calfeutré dans son logis.

Camazou avait une voix riche, une voix plantureuse, une voix de créancier ; Guignol, une pauvre petite voix criarde et pleurarde, une voix de débiteur.

— Comment, vous n'y êtes pas et vous répondez ?

— Je ne peux pas sortir. Je mets une pièce à mon pantalon qui est déchiré au coude.

Alors Camazou avait une idée de génie.

— Il faut que je déguise ma voix, disait-il, et que je lui fasse croire que c'est le facteur qui lui apporte de l'argent.

Camazou prenait une voix haletante, essoufflée, poussive, une voix de facteur qui, depuis le matin, court sous le soleil, dans la poussière des routes.

— C'est moi, disait-il, Stanislas, le facteur, j'arrive tout droit d'Amérique, je vous apporte une lettre chargée.

— Une lettre chargée ! criait Guignol, je descends, je descends mes neuf escaliers.

Et l'on entendait Guignol descendre avec un énorme fracas. Il arrivait éperdu, et se heurtait à son affreux propriétaire. C'était alors une épouvantable bataille, à coups de pied, à coups de poing, à coups de bâton, et, parmi les enfants, une tempête d'éclats de rire.

Tout à coup j'entendis mon nom... Une dame d'allures respectables était devant moi... c'était ma choriste.

— Mais, monsieur, ne restez donc pas là, en dehors de la corde. Entrez, je vous en prie, entrez... et sans payer... Oh ! je ne prendrai pas votre argent, bien sûr. Vous savez, toutes les fois que vous passerez par ici, vous avez vos entrées. Vous les méritez

bien, vous m'avez rendu un fier service en me faisant quitter le théâtre. Ça va très bien, mes affaires... je gagne de l'argent, pas mal d'argent.

Elle m'avait fait asseoir sur une chaise, près d'un vieux monsieur râpé qui lisait le *Petit Journal*, avec un accordéon sur les genoux. C'était l'orchestre du théâtre.

Et nous voilà causant, la directrice de Guignol et moi. Sa conversation était fort intéressante. Elle était contente... ça allait bien... très bien. Elle avait eu le bonheur de tomber sur un artiste hors ligne et *très comme il faut*, qui ne disait jamais rien d'inconvenant, ce qui lui faisait avoir des matinées en ville, dans le grand monde. C'était cet artiste *très comme il faut* qui faisait pleuvoir en ce moment une grêle de coups de bâton sur le dos de Camazou, en disant :

— Ah ! tu veux de l'argent ! Eh bien ! en voilà de l'argent ! Voilà le terme de janvier,

voilà le terme d'avril, et de juillet, et d'octobre. Ça te fait une année d'avance.

Il y eut un entr'acte de dix minutes, après la pièce. Cet entr'acte ne fut pas perdu pour moi. Je fus présenté au joueur d'accordéon. Il avait fait partie, autrefois, de l'orchestre de la Porte-Saint-Martin. Il avait des souvenirs littéraires. Il me parla de la première représentation de *Lucrèce Borgia*. Puis, pendant que la directrice allait vendre des sucres d'orge à ses jeunes spectateurs, j'eus le plaisir de causer avec l'artiste distingué qui, pendant l'entr'acte, était sorti de la petite boîte de Guignol. Je crois qu'il fut content de moi. Nous étions dans les mêmes idées. Il tenait pour le vieux répertoire classique. Il savait plus de cent pièces : *les Frères Coq*, *le Déménagement*, *les Pots de confiture*, *l'Indigestion*. Il fut charmé de voir que je connaissais tous ces chefs-d'œuvre.

Je m'en allai, mais je revins, et même assez souvent. Je ne passais jamais par là sans aller voir ma choriste... Les années s'écoulèrent... Elle grisonnait, je grisonnais... Le vieux joueur d'accordéon était toujours là, et l'artiste distingué; et c'étaient les mêmes pièces toujours; et les mêmes coups de bâton, devant les mêmes joies d'enfant, devant les mêmes rires convulsifs; et les affaires de madame Lamblin dans la même prospérité.

J'étais resté, cependant, assez longtemps sans aller entendre Guignol, lorsqu'un jour, je rencontrai aux Champs-Élysées une petite nièce à moi.

— Ah! mon oncle, allons voir Guignol?

— Très volontiers.

Je me dirigeais vers la baraque de madame Lamblin quand la bonne de ma petite nièce, une Anglaise :

— Pardon... mais si cela ne faisait rien à

monsieur, nous pourrions aller à l'autre Punch...

Et elle me montrait l'*autre Punch*, le rival de mon amie madame Lamblin. Je me récriai :

— Pourquoi Gringalet plutôt que Guignol ?

— C'est que, me dit l'Anglaise à voix basse, en me montrant l'établissement de madame Lamblin, ce petit théâtre n'est plus convenable, depuis quelque temps, pour les enfants :

Elle ajouta à voix plus basse encore :

— On y parle d'amour ! on y parle d'amour, monsieur. Non, ce n'est plus un théâtre convenable pour les enfants.

Je m'inclinai devant l'autorité de la bonne anglaise. Je l'installai avec ma nièce chez Gringalet ; mais, cela fait, je traversai l'avenue Marigny, et m'en allai chez ma respectable amie... C'était pendant un entr'acte,

madame Lamblin circulait parmi les bancs très peu garnis, cherchant à placer des sucres d'orge ; elle m'aperçut et vint à moi avec un empressement extraordinaire :

— Ah ! que je suis heureuse de vous voir, me dit-elle. Je suis si tourmentée, si tourmentée...

— Tourmentée ?

— Oui, j'ai des ennuis, ça ne va plus, je perds de l'argent. Regardez, personne ici... et là-bas, c'est plein, toujours plein !

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je vais vous dire ça. Mon artiste m'a quittée. Il était fatigué. Il avait de quoi vivre. Il s'en est retourné chez ses enfants, dans son pays... J'ai engagé un nouvel artiste, un homme bien plus distingué que l'autre... Savez-vous ce que je crois, moi ? Trop distingué, c'est ça qui nous perd... Un homme qui a de l'esprit, de l'éloquence, des idées littéraires enfin... Eh bien ! la clientèle

s'écarte, elle disparaît... Elle a l'air de regretter les vieilles pièces d'autrefois, qui étaient les mêmes toujours. Mon nouvel artiste joue des choses qui me paraissent très belles à moi, qui me touchent, qui me font presque pleurer. Et puis il les dit avec âme. Il y a autant de monde en dehors de la corde, et les pièces ne déplaisent pas au public gratis, mais les enfants ne viennent plus, et sans les enfants, pas de recette... Savez-vous ce que je crois, c'est que c'est trop littéraire, trop élevé pour les enfants. Il est trop bien, mon artiste... Vous le connaissez, d'ailleurs.

— Je le connais, moi ?

— Oui, il a été comédien dans les théâtres, dans de vrais théâtres. Oh ! c'est un homme qui a du mérite... Il a joué la tragédie avec mademoiselle Rachel... Il parle de ça sans cesse...

— Au Théâtre-Français ?

— Oh ! non, dans une tournée de province... et il a joué un petit rôle dans une pièce de vous, au boulevard du Temple...

— Et il se nomme?

— Camuset...

Ce nom ne me disait rien, absolument rien, et n'éveillait en moi aucun souvenir.

— Enfin, si vous étiez bon... vous resteriez... Tenez, ça va commencer... on va jouer le *Proscrit de Venise*... Oh ! oh ! ça n'est plus des titres comme autrefois... c'est des drames maintenant, des pièces avec de la noblesse, de la passion, des grands sentiments et de l'amour... oui, de l'amour... Moi, ça me va... j'ai toujours aimé les pièces sentimentales... Mais je ne paie pas, moi... ou plutôt si, je paie ! Le vieux matériel ne peut plus servir. Camuset me fait faire des décors, des costumes. Ainsi, pour cette pièce-là, il y a un doge tout en or, et des costumes en soie et en velours. Tout ça tout

neuf. Il m'a coûté plus de trente francs à monter, le *Proscrit de Venise!* Moi, je me laisse faire. Il a pris de l'ascendant sur moi, cet homme-là. Il a des formes, de l'éducation. Tenez, ça commence... Restez, je vous en prie... vous pourrez me donner un bon conseil, vous qui connaissez le théâtre.

Je n'avais aucune envie de m'en aller. Je désirais vivement voir le *Proscrit de Venise.* Je pris place sur les bancs solitaires. La toile se leva. Cela se passait dans une grotte. Un Vénitien, vêtu de soie groseille, entrait, une lettre à la main, et lisait :

« Trouvez-vous ce soir à huit heures dans la grotte solitaire, située à l'extrémité des jardins du palais. Discrétion, amitié éternelle. » — D'où peut venir cet avis mystérieux, si c'était un piège ! Je suis seul, sans défense... Sans défense, que dis-je ? N'ai-je pas avec moi le souvenir d'une vie irréprochable ? Avec cela, on n'est jamais seul.

L'inconnu paraissait.

« — Êtes-vous, disait-il, le sénateur Alfieri?

» — Je le suis.

» — Et moi, vertueux vieillard, je suis le fils du comte Vivaldi.

» — Ciel! je ne mourrai donc pas sans avoir pressé sur mon cœur le dernier rejeton de cette famille illustre et malheureuse. Mais prends garde, ne sais-tu pas que ta tête est mise à prix?

» — Je le sais, mais qu'importe; je viens sauver mon pays.

» — Cependant il fut injuste avec toi.

» — Oui, mais il m'a vu naître!

Alors le fils du comte Vivaldi racontait que la vie du doge était menacée, qu'il avait pris part à la conspiration parce qu'il voulait, lui, sauver le doge, et c'était un long, très long récit, débité par l'artiste de madame Lamblin avec une emphase et une exaltation des plus romantiques. Je regar-

dais les rares enfants épars sur les bancs. Ils étaient atterrés. Ils me faisaient penser à ce jeune soldat qu'on avait conduit un jour au Théâtre-Français pour entendre une tragédie et qui, en sortant, disait avec la plus profonde admiration : « Oh! que c'est beau! que c'est beau! Et comme on voit que ce sont de grands acteurs! ça embête ferme! »

Mais ces étranges aventures du fils du comte Vivaldi n'étaient certainement pas pour moi chose nouvelle. J'avais déjà entendu, ou lu, ces extraordinaires tirades, et je cherchais, je cherchais, lorsque tout à coup, la phrase suivante dissipa le brouillard de mes souvenirs :

» — Mon père ne tarda pas à succomber à sa douleur. J'abandonnai les lieux où tout me rappelait la perte que je venais de faire et, sous le nom d'Edgar, j'allai offrir mes services à Charles-Quint... Il les agréa...

Elle était de Pixerécourt, cette phrase...

de Pixerécourt, textuellement, sans une syllabe changée. Le nouvel artiste de madame Lamblin avait adopté pour le théâtre de Guignol un des drames les plus célèbres de celui qu'on appelait au commencement de ce siècle le Shakespeare du boulevard du Temple. Camuset avait réduit ce drame en trois petits tableaux. Rosemonde, la fille du doge, était éperdument amoureuse du fils du comte Vivaldi, amour légitime d'ailleurs, car ils étaient unis secrètement. Il y avait au troisième fableau, une scène admirable.

« — Quand tout sert la rage de tes ennemis, qui sera pour toi? disait Rosamonde à Vivaldi.

» — Le ciel! répondait-il.

Alors Rosemonde tombait dans les bras de Vivaldi et se mettait à l'embrasser en s'écriant :

« — Le ciel et Rosemonde qui mourra pour défendre ta vie.

» — Qu'on les sépare! criait le doge.

Mais Rosemonde s'attachait étroitement à Vivaldi :

« — Je ne le quitte pas... Tiens... mon âme dans ce baiser.

» — Et la mienne dans celui-ci.

Et les baisers de pleuvoir... Camuset faisait manœuvrer les marionnettes avec beaucoup d'adresse et de dextérité. La pièce finissait classiquement, en vieux drame du vieux temps, par le châtiment du crime et le triomphe de la vertu. Le doge reconnaissait ses torts, donnait Rosamonde à Vivaldi en lui disant :

« — Combien je fus coupable et que tu dois me haïr !

» — Peut-on haïr encore lorsqu'on est heureux !

Vivaldi et Rosemonde retombaient dans les bras l'un de l'autre, et c'était une nouvelle crise de baisers éperdus entre les deux marionnettes.

J'examinais l'attitude du public; les spectateurs *de derrière la corde* n'étaient pas mécontents et j'entendis cette parole : « Il est drôle ce Guignol-là, on se croirait à l'Ambigu. » Les bonnes qui accompagnaient les enfants étaient également satisfaites. Elles avaient pris un certain plaisir à écouter cette scène d'amour; mais les enfants étaient consternés, anéantis, et une malheureuse jeune mère était obligée d'emmener de force une pauvre fillette qui se faisait traîner en disant : « C'est pas fini... y a pas eu de Polichinelle... J'veux voir Polichinelle! »

Madame Lamblin était à côté de moi.

— Vous entendez, me dit-elle, vous entendez! On redemande Polichinelle, et Camuset ne veut pas leur rendre Polichinelle... Oh! vous avez bien cinq minutes à me donner. Parlez-lui, je vous en prie... Moi, je n'ose pas... Il m'intimide... Il m'est tellement supérieur... Et puis il a des raison-

nements qui me flattent et m'entortillent. Il me parle du grand art, il me dit que j'ai une mission, qu'il faut relever le genre... Des phrases, tout ça, et je n'y comprends rien ; mais ce que je comprends bien, c'est que je faisais de l'argent avec l'autre et que je ne fais pas le sou avec Camuset. Ses pièces, je les aime, elles m'attendrissent ; mais mon public n'en veut pas et il faut bien que je sois de l'avis de mon public. Il est évident que si vous le décidiez à partir, ça me rendrait service... Il n'est pas malheureux, il a des rentes, il fait ça pour le plaisir. J'aurais quelqu'un pour le remplacer, quelqu'un qui connaît les vieilles pièces et qui ramènerait Polichinelle... oui, ce qu'il faut, c'est Polichinelle. Tenez, cette petite, elle crie encore là-bas... et pour la calmer, voilà qu'on la mène chez l'autre, chez Gringalet. Et c'est plein, chez Gringalet ! Ah ! c'est qu'ils ont Polichinelle !

Parlez à Camuset, je vous en prie... Vous saurez vous y prendre pour le renvoyer d'une façon flatteuse. Moi, je ne saurais pas. Vous en ferez tout ce que vous voudrez, il a tant de considération pour vous.

J'étais assurément flatté d'apprendre que Camuset avait *tant de considération* pour moi, mais madame Lamblin me demandait de congédier ce pauvre homme, et le courage me manqua pour une telle besogne. Je déclarai à la directrice de Guignol que j'étais attendu, que je n'avais pas le temps de causer avec Camuset, et je m'enfuis, mais non sans avoir entendu madame Lamblin me lancer cette phrase menaçante :

— Eh bien ! je vous l'enverrai demain matin.

Et le lendemain matin, on m'apporta cette carte : *Camuset, artiste et auteur dramatique*... Il entra.

C'était un petit vieillard, d'allure assez



jeune, de mouvements encore vifs, rasé de près, les yeux gais et clairs. Pour se rendre compte de son âge, il fallait regarder à son visage, lequel, encadré dans un vaste faux col, était tout sillonné de longues rides profondes, nettes et régulières, comme tirées au cordeau, absolument les hachures des gravures d'autrefois. Il portait une redingote noire, usée, rapiécée, mais très propre et brossée tous les matins, évidemment, avec une extrême ardeur. Mais ce qui, tout d'abord, attirait l'attention, c'était une très extraordinaire épingle, immense, colossale, piquée dans une vaste cravate de satin noir et contenant sous verre une photographie, un portrait de femme, mais effacé, trouble, presque indistinct.

Camuset vint à moi, souriant, empressé :

— Madame Lamblin m'a dit que vous désiriez me parler... Mais, avant tout, laissez-moi vous dire combien je suis heureux de

vous voir... de vous revoir... M'auriez-vous reconnu? Il y a vingt-cinq ans, un quart de siècle, *ævi grande spatium*, que j'ai créé aux Folies-Dramatiques, dans une pièce de vous... Vous devez vous souvenir... Mon rôle était modeste, très modeste... Un commissionnaire...

Je me souvenais, de la pièce, très peu, et du commissionnaire, pas du tout. Cependant je crus devoir dire à ce brave homme que j'avais parfaitement gardé le souvenir... Il ne me laissa pas achever ma phrase:

— Oui, n'est-ce pas? Vous vous rappelez.... Je n'avais que quelques mots à prononcer, mais vous eûtes la bonté de me dire que j'avais fait quelque chose de ces quelques mots et que j'avais su marquer ce commissionnaire d'une empreinte particulière, enfin que ce n'était pas le premier commissionnaire venu...

Il parlait rapidement, correctement, en

faisant vibrer les *r* avec une prodigieuse énergie.

— Oh ! continua-t-il, ma carrière dramatique a été peu brillante. Elle avait bien commencé. J'avais eu l'honneur d'accompagner mademoiselle Rachel dans une de ses tournées de province, en 1845... Elle m'honorait de sa protection, voulait me faire entrer à la Comédie-Française, cela n'a pu se faire. Elle m'a donné son portrait. Il ne m'a jamais quitté... Oh ! c'est très effacé... Vous ne la reconnaissez pas... Mais je la reconnais, moi. Ce portrait a gardé pour moi sa fraîcheur d'autrefois, parce que je le regarde avec mes yeux d'autrefois.

Et cette phrase fut dite avec un accent qui la rendait touchante.

— Je n'ai pu entrer à la Comédie-Française, alors j'ai roulé de théâtre en théâtre et végété pendant quarante ans dans les petits emplois. Oh ! je ne me plains pas, je

ne me pose pas en génie méconnu, en grand artiste incompris. Je n'étais pas fait pour réussir au théâtre. Je n'avais ni les défauts ni les qualités nécessaires. Je me rends pleine, entière et rigoureuse justice. Je ne me livrais pas, je ne m'abandonnais pas, pieds et poings liés, au caprice, à la volonté de l'auteur. Je n'étais pas, entre ses mains, un instrument souple et docile, une cire molle et malléable. J'avais trop d'intelligence, trop de goût, trop d'esprit critique. Je ne possédais pas cette sorte d'instinct qui est la première vertu du comédien. Je raisonnais trop mes rôles; j'analysais trop mes sentiments et mes pensées. Je ne savais pas sortir de moi-même et devenir le personnage que je devais être. Je restais moi, toujours moi! Un des dramaturges les plus illustres d'il y a quarante ans... Oh! ne cherchez pas son nom... Vous ne le trouveriez pas... Il est aujourd'hui absolu-

ment oublié... Donc ce dramaturge me disait, un jour, à une répétition : « Camuset, mon cher Camuset, vous jouez le rôle d'un serin... N'oubliez pas cela... Soyez un serin ! » Eh bien ! non, malgré tous mes efforts je ne pouvais réussir à être un serin... Mon intelligence perçait, perçait toujours, et faisait craquer le masque de niaiserie dont je cherchais vainement à m'engluer le visage... Au fond je n'aimais pas mon métier... Je le sentais inférieur. Il exigeait une soumission, un abaissement, une domestication à laquelle je ne pouvais ni ne voulais me résigner. Je n'avais de passion que pour les lettres. Ah ! être un grand écrivain dramatique ! être celui qui remue, émeut et secoue les foules ! Ce fut mon rêve éternellement caressé, éternellement déçu ! *Hoc erat in votis*... Pardonnez-moi ce vieux souvenir classique... *Veteris agnosco vestigia flammæ*... J'avais reçu une excellente éducation... Je

suis bachelier ès lettres... J'eus le malheur d'échouer à la licence en 1832... J'habitais le quartier Latin. Il y avait alors un théâtre du Panthéon... Une femme y jouait le drame... Cette femme était belle, ou, tout au moins, me parut belle... J'aimai cette femme et me fis comédien, comédien par amour... Nous fûmes, peu de temps après, engagés — Clarisse et moi — au théâtre de la Gaîté... C'est là que j'eus l'honneur et le bonheur de rencontrer M. de Pixerécourt. Il daigna me confier un rôle de quelque importance dans une de ses plus puissantes productions : *Latude ou trente-cinq ans de captivité*. Je jouais Darragon, le geôlier, un tigre, une bête fauve. M. de Pixerécourt daigna s'intéresser à moi. Ah ! quel génie, monsieur, quel génie ! Il est ma religion littéraire. Je le pris pour modèle, pour exemple, pour guide. J'ai écrit au moins trente drames à la manière de M. de Pixe-

récourt. Je les ai offerts, tous, sans succès, à tous les directeurs de Paris. Je continuais cependant mon métier de comédien. Je vivais simplement, sobrement, faisant de petites économies sur mes appointements. Je ne suis pas malheureux. J'ai dix-huit cents francs de rente et les cinq cents francs de ma pension de la Société des artistes. Avec cela, je suis riche. Ce n'est pas la nécessité qui m'a fait accepter les propositions de madame Lamblin. Si j'ai consenti à me charger de la direction artistique de cette petite scène, c'est avec l'espérance de pouvoir faire quelque chose de bon, d'utile, de sain. Je voulais rehausser le genre, remettre en lumière des chefs-d'œuvre oubliés. Vous avez peut-être hier reconnu ?...

— Parfaitement ; c'était l'*Homme à trois visages* de Pixerécourt.

— Oui ; j'ai pris le sous-titre : *le Proscrit de Venise*. J'ai mis à la portée de ces jeunes

intelligences — ce fut un travail assez délicat — les drames de mon vénéré maître, et, dans mon répertoire, j'alterne : une adaptation de Pixerécourt et une œuvre originale de votre très humble serviteur. J'ai déjà joué sept de mes drames, réduits naturellement, mis au petit niveau de mon petit public... Que dites-vous de ma tentative, n'est-elle pas ingénieuse? et ne mérite-t-elle pas...

Hélas! je fus obligé d'interrompre Camuset, non sans peine... il était lancé, et ses phrases étroitement enchevêtrées les unes dans les autres se déroulaient avec une impitoyable rigueur. Je lui dis que je ne savais rien de plus honorable que son entreprise, mais j'ajoutai que les résulats matériels ne répondaient pas malheureusement à la grandeur de l'œuvre. Madame Lamblin était inquiète, très inquiète, — les recettes baissaient, baissaient toujours.

— Ah ! la question d'argent, s'écria Camuset, la hideuse question d'argent ! Que madame Lamblin ne se décourage pas, je lui amènerai un nouveau public...

— Assurément, mais il ne se hâte pas de venir, ce nouveau public, et l'ancien public s'en va. Les enfants demandent Polichinelle. Rendez-leur Polichinelle.

— Revenir à l'ancien répertoire ? jamais, jamais ! Voilà donc ce que vous aviez à me dire de la part de madame Lamblin... Pauvre femme ! je ne lui en veux pas... Oui, je comprends, je comprends... mais je ne puis consentir ! Je me déclare vaincu !... Qu'offrait-on à ces enfants avant moi ? Des pièces vulgaires, pleines de détails vils et répugnants, des pièces sans noblesse, sans poésie, sans élévation. J'ai réussi, moi, à verser dans ces jeunes âmes des impressions chevaleresques et des sentiments héroïques... Je leur parlais d'amour, d'honneur et de

patrie; je mettais de l'art et de la grandeur, là où il n'y avait jamais eu que trivialités et grossièretés. Ces enfants redemandent les basses bouffonneries d'autrefois. Soit, qu'on les leur rende, mais un autre que moi se chargera de cette besogne... Adieu, monsieur, adieu ! Je vais porter ma démission à madame Lamblin.

Il fit une fausse sortie, en vieux comédien, et, la main sur le bouton de la porte, s'arrêta, puis revint vers moi :

— Que la routine l'emporte ! je m'avoue vaincu ! Ce que je voulais faire était bien, cela me suffit, me soutient, me console... et je peux me frapper la poitrine, en disant avec le poète :

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris !

Il se frappa la poitrine, comme il l'avait annoncé, me salua, et fit une sortie, définitive cette fois.

Et le mois suivant, comme je passais dans les Champs-Élysées, je m'arrêtai près du petit théâtre de madame Lamblin. La voix aiguë et criarde de Polichinelle dominait une tempête de rires et d'applaudissements. Madame Lamblin vint à moi, radieuse, épanouie...

— Regardez, me dit-elle, pas une place vide ! ils sont tous revenus... Polichinelle et les coups de bâton, voilà tout ce qu'il leur fallait !

DEUX CYCLONES

CYCLONE. *Tempête qui balaye en tournoyant; c'est une colonne qui se promène et ravage en se promenant.*

Ainsi parle Littré, et il n'est pas dans tout son dictionnaire de définition plus exacte. Je suis bon juge en cette matière, car j'ai été, deux fois, assailli par des cyclones: la première fois, au musée de Versailles, et la seconde, au musée du Louvre.

A Versailles, d'abord; j'avais voulu revoir

le tableau de Delacroix : *la Prise de Constantinople par les croisés.*

J'arrive au musée. Il y a un itinéraire forcé. Pour arriver à la *salle des Batailles*, je suis obligé de parcourir toute l'étendue du palais. C'est une course de dix minutes sur des parquets cirés avec une telle perfection que le voyage est horriblement fatigant et périlleux. C'est de la gymnastique, c'est de l'équilibre, c'est du patinage.

Dans la galerie des Glaces surtout ! Deux pauvres petits soldats de ligne étaient là, éperdus, épouvantés, les jambes écartées, les bras étendus, médusés, foudroyés, n'osant plus faire un pas, plus un mouvement. Des gardiens ont dû venir à leur secours ; sans quoi, ils restaient là, en détresse, après la fermeture du musée.

Enfin, voici le terme de cette dangereuse et pénible excursion, voici le tableau de Delacroix. Je voudrais m'asseoir, respirer un peu, jouir à

mon aise de ce chef-d'œuvre, mais il n'y a que deux misérables petites banquettes au milieu de cette immense galerie. On fait queue pour y prendre place. Et cependant le palais de Versailles regorge de banquettes. Il y en a tout le long des murs sur un développement de plusieurs kilomètres. Mais voilà où éclate dans toute sa beauté la malice administrative. A un mètre de distance des murs, se trouvent des balustrades qui empêchent le public d'approcher, on a placé les banquettes — c'est là le trait de génie! — contre le mur à l'abri des balustrades, de telle sorte qu'on ne peut pas s'asseoir dessus. Ce sont des banquettes de Tantale.

Au moment où j'étais là, légèrement agacé par toutes ces petites misères, le ciel daigna m'envoyer une consolation. J'entendis d'abord une sorte de roulement et de grondement. Était-ce un régiment d'artillerie qui passait

sur la place d'Armes? Était-ce le fracas lointain du tonnerre? Non, c'était une trombe, une avalanche, une horde d'Anglais et d'Anglaises, sous la direction d'un des guides de cette fameuse maison qui organise des caravanes à travers le monde entier. Ils étaient là une centaine d'Anglais et d'Anglaises qui se précipitèrent comme la tempête dans la salle des Batailles, renversant et dispersant tout devant eux. Nous n'étions guère qu'une vingtaine de pauvres Parisiens et Versaillais. Pas de résistance possible; nous dûmes, en grande hâte, nous ranger contre les balustrades, pour n'être pas impitoyablement broyés et pulvérisés sous cette mitraille anglaise. Nous entendons des cris: « Papa! maman! » C'était une pauvre petite Française de six ou sept ans qui avait été prise dans ce tourbillon. Il fallut de grands efforts pour l'arracher à la tempête. On peut dire de ces caravanes anglaises ce que Bossuet

disait des grands hommes providentiels : *Rien n'en arrête le cours.*

Je me trompe ; la phrase de Bossuet n'est pas applicable. Quelque chose arrêta le cours de ce torrent. Une courte et brève interjection du cornac... Une sorte de petit cri... *Aoh ! Aoh ! Aoh !* net, sec, impérieux. Aussitôt, tous et toutes vinrent se grouper docilement, silencieusement, respectueusement, autour de leur guide.

Alors je fus régalé d'une étonnante leçon d'histoire de France à bride abattue. Devant chaque tableau de la salle des Batailles, le guide faisait une halte d'un quart de minute, expliquait en deux ou trois phrases le sujet de la composition... puis dix pas en avant... nouveau tableau, nouveau petit discours. Tout cela avec une rapidité, avec une précision, avec une volubilité foudroyantes. C'était une course folle, furieuse, de toutes les gloires militaires de la France. Je vois passer

devant moi, ventre à terre, Clovis, Charles Martel, Charlemagne, Saint-Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, François Ier, Henri IV, Condé, Turenne, Catinat, Vendôme, Villars, Maurice de Saxe, Masséna, Bonaparte et Napoléon, en tas, pêle-mêle, emportés dans un steeple-chase fantastique.

Je suivais la caravane à quelques pas de distance, et, tout en écoutant cette suite de brèves harangues, je regardais avec une véritable stupeur les chaussures de ces Anglaises. C'étaient des bateaux, c'étaient des traîneaux, c'était tout ce que vous voudrez, tout excepté des bottines de femme. Entre les pieds de ces messieurs et les pieds de ces dames, aucune différence. Si on avait pu les ranger, Anglais et Anglaises, derrière un rideau, si les pieds seuls avaient dépassé le bas de ce rideau, et si l'on vous avait dit : « Où sont les femmes? cherchez? » jamais vous n'auriez trouvé.

Mais aussi quelle assiette ! quelle solidité ! Comme ils ont le pied marin, hommes et femmes ! Comme ils s'avancent d'aplomb sur ces parquets périlleux ! Comme ils tiennent bien la glace ! Comme on voit, du premier coup, que c'est là une race faite pour passer les mers, franchir les vallées, escalader les montagnes, courir et conquérir le monde, tandis que nous ne sommes bons, nous autres, qu'à muser et baguenauder sur les boulevards, entre la Madeleine et la porte Saint-Denis !

Voilà ma première trombe anglaise ! La seconde, ce fut au Louvre. J'arrivais, je me trouvais dans la galerie des antiquités égyptiennes quand j'entendis ce même grand fracas que j'avais pris à Versailles pour le grondement de la foudre ou le roulement des canons. Cette fois je ne m'y trompai pas. J'attendis de pied ferme. La fantaisie

m'était venue soudainement de me mêler à cette colonne d'invasion et de l'escorter dans sa marche à travers les galeries du Louvre.

Le guide, un grand gaillard, maigre et sec, à moustaches grises, massait stratégiquement son petit corps d'armée à l'extrémité de la galerie. Il voulait avoir tout son monde dans la main :

— Groupez-vous tous ensemble, leur disait-il. Groupez-vous !

Ils obéissaient. Ils se tenaient là, immobiles, silencieux, serrés les uns contre les autres. Quel peuple ! Comme il a le respect de l'autorité, le sentiment de la discipline ! Ils savent que ce guide doit, de dix heures du matin à six heures du soir, leur faire visiter la Madeleine, le Palais-Bourbon, le Panthéon, le Luxembourg, les Invalides, le Louvre, le palais de Justice, les Halles centrales, la colonne Vendôme, l'arc de l'Étoile, le palais de l'Industrie, etc. Ils savent qu'ils

ont quarante-cinq minutes pour le Louvre. Ils savent qu'il faut procéder, à la fois avec méthode et avec activité, pour visiter les galeries du Louvre, à fond, en quarante-cinq minutes. Ils savent que c'est la fonction spéciale de cet homme à moustaches grises d'entreprendre tous les jours, à la même heure, avec la même régularité et la même rapidité, cette même expédition. Qu'il commande! Ils obéiront. Qu'il marche! Ils le suivront. Ils sont habitués à marcher derrière leur chef. Bien différents en cela des Français qui ont la rage de marcher devant.

Cependant le guide les a comptés du regard. Ils sont tous là.

En avant! En avant! La colonne s'ébranle. Nous nous ébranlons, car je me suis faufilé traîtreusement, moi Grec, parmi les Troyens. Nous marchons d'un bon pas qui s'accélère... s'accélère... et nous défilons en ordre serré devant Typhon, Isis, Osiris et Nephtys; de-

vant les dieux à masques de bêtes et devant les taureaux à face humaine, devant Phul, Bélesis, Theglath-Phalesar et Assaraddon.

Brusque temps d'arrêt. Le guide s'est arrêté devant deux pieds énormes, deux pieds monstrueux, deux pieds gigantesques... On voit que ce guide a l'habitude de s'arrêter tous les jours devant ces deux pieds. Il explique dans une phrase — évidemment toujours la même — que ces pieds appartenaient à un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. Puis, en avant ! en avant ! nous nous lançons de nouveau à travers les momies, les dieux persans et les inscriptions cunéiformes. Mais le guide, tout à coup, a jeté un cri de détresse. Il y a déjà des traînards ! Ces traînards sont des traînardes, trois Anglaises qui sont tombées en extase devant un fragment de la base de l'obélisque de Louqsor... quatre monstres qui, paraît-il, adorent le soleil levant.

— *March on ! March on !* s'écrie le guide.

Et les trois Anglaises nous rejoignent, en quelques énormes enjambées, exécutées à l'aide de pieds non moins énormes, qui rappellent vaguement les pieds monumentaux de ce roi de la douzième ou de la treizième dynastie.

Nous montons quatre à quatre le grand escalier qui conduit à la colonnade et nous voilà tous massés à l'une des extrémités de la galerie.

— La colonnade ! s'écrie le guide, œuvre de Perrault, architecte de Louis XIV.

Course rapide tout le long de la galerie, puis nous rentrons, quelque peu haletants, dans les appartements du Louvre. Là, un temps d'arrêt autour de ces vitrines qui contiennent d'anciens harnachements de chevaux. Puis nouvelle halte dans la salle où se trouvent les tableaux de Courbet, et petit discours du guide. Ce petit discours est consacré non

pas à Courbet peintre, mais à Courbet homme politique, à Courbet membre de la Commune. Je saisis vaguement les mots: « Colonne Vendôme... Deux ans de prison... » Et la fin du discours est ce même cri qui est toujours le signal du départ: *Aoh! Aoh! Aoh!* Je commence à le connaître, ce cri, et, dès que je l'entends, je me lance en avant, résolument, tête baissée, avec mes camarades.

Cette fois, c'est une course folle... on ne regarde rien, absolument rien. Nous traversons les salles des dessins, le musée Campana, les galeries des monuments historiques, les salles des dieux, etc. On dirait qu'un grand danger nous menace, que nous sommes poursuivis, que nous nous hâtons pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi qui nous pourchasse. Je sens, d'ailleurs, une certaine excitation. Dans tout exercice violent fait en commun, on ne peut échapper à une sorte d'émulation et de griserie. Une ambition me

travaille. Je voudrais réussir à marcher du même pas qu'une Anglaise, blonde, maigre, de taille démesurée, qui procède par enjambées gigantesques. J'y arrive, mais non sans peine et au prix d'un effort soutenu. Une seule chose me manque pour être parfaitement heureux... un clairon de chasseurs à pied marchant en tête de la colonne et sonnant la charge.

Cependant nous voici dans les galeries de l'Ecole française. Là, notre guide s'arrête. Il sait qu'il y a une limite aux forces humaines. Il a, d'ailleurs, dans cette salle, un tableau de prédilection et ses goûts sont classiques... car c'est le *Sommeil d'Endymion*, par Girodet. Nous sommes tous suspendus à ses lèvres.

— C'est Endymion, nous dit-il, couché sur une peau de tigre à l'ombre d'un platane. L'Amour, sous la figure de Zéphyre, écarte les branches du platane, et les rayons

de la lunc viennent se poser sur les lèvres du jeune chasseur. Voyez, voyez surtout cet effet de lune.

Et le cri du départ. Nous voici dans la galerie des vases anciens. Mais au moment où nous sommes dans tout notre train, le guide s'arrête brusquement et se met à frapper le parquet avec sa canne. Et il se penche... et il regarde le parquet. Et nous nous penchons tous... et nous le regardons tous, le parquet. Au premier abord il n'a rien d'extraordinaire, ce parquet... c'est un parquet; mais bientôt tout s'explique. C'est là que sont établies les conduites d'eau du Louvre, et le guide fait une petite conférence sur les précautions prises pour garantir contre l'incendie les chefs-d'œuvre amoncelés dans ces galeries.

Nouveau coup de canne sur le parquet : « Regardez! » s'écrie le guide, et, avec sa canne, par la fenêtre ouverte, il nous

montre le pont des Arts et la place de l'Institut.

— C'est là, dit-il, que siège l'Académie française fondée par Richelieu.

Et le petit cri ! Et en route! Mais le guide a regardé l'heure à sa montre; il presse encore le pas. Nous sommes en retard. Nous arrivons comme la foudre dans le salon carré français, et notre brusque invasion amène une effroyable catastrophe.

Une très gentille blondinette perchée sur un grand tabouret était en train de copier le portrait de Pie VII par David, sous la surveillance de sa mère, une grosse dame qui tricotait assise sur une chaise. Mon Anglaise aux pas gigantesques heurte le chevalet sur lequel reposait la copie de la blondinette! La pauvre enfant se penche en avant pour rattraper son tableau qui chancelait. Elle tombe, entraînant avec elle le chevalet, la boîte à couleurs, Pie VII et le

grand tabouret. La mère se met à jeter des cris déchirants :

— Gabrielle! Gabrielle!

Par bonheur, personne n'a de mal, ni Gabrielle, ni le pape, ni la robe de Gabrielle; car, après avoir tremblé pour sa fille et tremblé pour Pie VII, cette pauvre mère avait tremblé pour la robe de sa fille qui était tombée, du haut de son tabouret, sa palette à la main. Rassurée sur tous ces points, la brave dame tourna sa colère contre nous :

— Oh! ces Anglais! ces Anglais! J'écrirai au ministre pour me plaindre.

— Puisqu'il n'y a pas de mal, maman, puisqu'il n'y a pas de mal.

Les Anglais paraissaient vivement intéressés par cet épisode dramatique. C'était un incident de voyage.

Une jeune Anglaise prenait des notes sur son calepin. Elle écrivait probablement : *Jeune fille copiant portrait de Pie VII renversée.*

Ce retard mettait le guide au désespoir. Il était allé se planter devant *le Radeau de la Méduse*, et, pour rassembler son troupeau dispersé, il criait à tue-tête :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico.*

Et sa voix montait, montait toujours :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico!... by Djerico!!... by Djerico!!!*

Et ce *by Djerico! by Djerico!* était répété par les échos de la salle... Tout à fait le cri du coq au lever du jour.

L'ordre, enfin, se rétablit et la petite armée vint se replacer, docile et obéissante, sous le commandement de son chef, qui lui adressa, à propos du tableau de Géricault, une courte harangue; elle se termina par cette phrase :

— Ce tableau a été payé seulement six mille francs.

— Seulement six mille francs! Un si grand tableau! s'écria un voyageur.

Et rapidement, avec une dextérité de commis de magasin qui aune du calicot, il se mit à mesurer avec son parapluie la largeur du tableau de Géricault; puis il dit à sa femme et à ses deux filles qui avaient suivi l'opération avec beaucoup d'intérêt :

— *Rather more than nine.*

Le Radeau de la Méduse qui n'avait coûté que six mille francs avait *un peu plus de neuf parapluies*. Cet ingénieux touriste était évidemment un homme pratique, habitué à tout ramener à des chiffres, et, le soir, à l'hôtel, il a dû faire ce calcul que chaque tranche du tableau, représentée par la longueur de son parapluie, avait été payée par le gouvernement français 666 francs 66 centimes.

Le guide voit que la discipline est rétablie dans son armée : *Aoh! Aoh! Aoh!* Et nous volons sur ses traces. Entourée de trois ou quatre vieilles dames qui partageaient

son indignation, la mère de la blondinette nous jette encore une fois cette menace :

— Oui, j'écrirai au ministre!

Nous étions déjà loin! nous ne marchions plus, nous courions. Il s'agissait de rattraper le temps perdu. Nous ne faisons qu'une bouchée de la galerie d'Apollon, dévorée sans qu'aucun de nous ait seulement le temps de lever la tête pour regarder le plafond de Delacroix. Et brusquement, en colonne serrée, nous débouchons dans le salon carré, par une brusque conversion à droite fort bien exécutée; nous commencions à prendre l'habitude des manœuvres militaires.

Notre seule apparition sème le désordre et l'épouvante parmi les quinze ou vingt jeunes ou vieilles personnes qui étaient en train d'abattre à tour de bras des Léonard de Vinci, des Corrège et des Raphaël. Elles sautent en bas de leurs tabourets et, se cou-

vrant de leurs palettes comme de boucliers, elles se préparent à défendre contre cette avalanche l'équilibre de ces chevalets où reposent tant de chefs-d'œuvre qui ne sont plus des chefs-d'œuvre.

Nous passons devant l'*Antiope* du Corrège, et nous nous engloutissons d'un seul coup dans la petite salle Duchâtel.

— *The Sphinx by Ingres! The Spring by the same!*

Le guide ne jette que ces deux cris, comme un conducteur d'omnibus qui annonce à ses voyageurs : « *les Halles centrales! la rue Montorgueil!* » Nous nous sommes amoncelés autour de lui dans cette salle étroite; mais, sans nous accorder un quart de minute pour admirer *le Sphinx* et *la Source*, il fait volte-face, et, tête basse, jouant furieusement des coudes, il s'ouvre au milieu de nous un passage victorieux, en criant :

— *We go back! We go back!*

Nous avons compris; tous mécaniquement nous pivotons sur place et nous nous reprécipitons dans le salon carré.

Nous brûlons les Rembrandt, les Raphaël, les Titien, les Véronèse, les Metzu, les Murillo, etc. Notre guide, lancé à toute vapeur, paraît résolu à ne plus s'arrêter devant aucun obstacle. Mais tout d'un coup, un grand cri s'élève, jeté, en même temps, par tous les Anglais :

— *Charles the first! Charles the first!*

Le guide évidemment espérait qu'ils ne reconnaîtraient pas leur roi, mais ils l'ont reconnu! Et les voilà tous, immobiles, le nez en l'air, devant le tableau de Van Dyck.

Emporté par son violent mouvement de projection, le guide est seul à dix mètres de là. Il se retourne, se voit abandonné, s'arrête et se rend compte de la situation. Il comprend qu'il ne s'en tirera pas sans un petit discours, revient sur ses pas, et d'un ton exas-

péré, avec une volubilité extraordinaire, prononce une courte harangue dont voici la fidèle traduction :

— Portrait de Charles Ier, roi d'Angleterre, par Van Dyck, peintre flamand, élève préféré de Rubens. Van Dyck vécut longtemps en Angleterre, y prit femme et fut créé chevalier par le roi Charles Ier. Il en fit ce portrait dont la composition rappelle Velazquez, et qui fut payé vingt-quatre mille livres par madame la comtesse du Barry, célèbre favorite du roi de France Louis le quatorzième.

Il a bien dit : *Lewis the fourteenth*, et, par là-dessus, il jette, plus aigu et plus impérieux que jamais, le petit cri qui était toujours le signal du départ. Nous nous élançons hors du salon carré et, devant nous, s'ouvre l'immense galerie qui réunit le Louvre à ce qui était autrefois les Tuileries. Un véritable champ de course, une piste merveil-

leuse, toute droite, sans le moindre accident de terrain. Alors c'est du vertige! Une sorte d'émulation stupide s'empare de nous... on s'excite, on s'anime à marcher ainsi de compagnie. Le même mouvement nous porte tous en avant. Une demi-douzaine de cors de chasse sonnant des fanfares, voilà ce qu'il nous faudrait!

Le bruit de nos pas fait de toutes parts retentir les voûtes de ces hautes galeries. Plus vite! toujours plus vite! Le guide de temps en temps tourne la tête, à droite, à gauche, et hurle des noms de peintres : Rubens! Salvator Rosa! Van der Meulen! Il court, il court, et nous courons. Nous arrivons au bout de la grande galerie! Nous tournons à gauche. Encore des salles, encore des tableaux! Encore des noms de peintres vociférés par le guide! Puis des escaliers! Le guide dégringole et nous dégringolons. Enfin voici de l'air, de la lumière, du soleil!

Quatre grands breaks sont là, attendant les Anglais. Ils s'y précipitent, ils s'y entassent. Je les regarde monter... Je les regarde partir... Il était temps... je n'en pouvais plus !

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3802-3-92.